

Genre(s), sexe(s), éléments pour une approche marxiste

Georges Gastaud, mai 2024

Le texte que l'on va parcourir ne porte pas l'ambition de proposer une étude détaillée de cette thématique délicate qui touche, conceptuellement, aux questions fondamentales de l'anthropologie, et socio-politiquement, à la dialectique d'ensemble des interactions complexes et entremêlées entre émancipation féminine et émancipation du prolétariat en général. Il urge pourtant de rappeler certaines données de base de l'approche matérialiste des concepts de sexe et de genre si l'on veut éviter deux aberrations symétriques :

- celle qui consiste à rejeter en bloc comme « petite-bourgeoises » les *études de genre* (pour partie inspirées, après un fort détour passablement déformant via les U.S.A., du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir) ; stérilement recroquevillée sur le plat constat génétique et anatomique selon lequel il existe évidemment deux sexes chez *Homo sapiens*, cette approche anti-genre aboutit au déni du fait, non moins patent pourtant, qu'il existe en toute société et à toute époque une *construction socio-historique, voire idéologique et symbolique* du (et des) « genre(s) »...

... et

- celle qui, symétriquement, consiste à mettre les communistes à la traîne du courant qui domine présentement les études de genre (*Gender Studies*), un courant dont c'est peu dire qu'il est largement étranger, pour ne pas dire hostile, aux problématiques marxistes et prolétariennes¹; ce qui conduit souvent, par ex. dans certains congrès syndicaux du S.N.E.S., de la F.S.U. ou de la C.G.T., à effacer ridiculement de leurs statuts respectifs toute référence aux sexes proprement dits (comme s'il s'agissait là d'un gros mot !); avec à la clé, d'aberrantes conséquences sociopolitiques et socioculturelles, voire militantes, organisationnelles, et, bien plus gravement, *anthropologiques*...

N'en déplaise à ceux qui, au nom de la « modernité », dénigrent la remarquable recherche anthropologique proposée par Engels dans son étude classique intitulée *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, et qui, dans la foulée, dédaignent tout autant l'effort théorique et militant de l'éminente marxiste allemande Clara Zetkin et, à sa suite, de l'Internationale communiste et des P.C. nationaux, dont le PCF, pour articuler sans les confondre l'émancipation nationale (anti-impérialiste), l'émancipation sociale (anticapitaliste et antiféodale) et l'émancipation féminine (anti-patriarcale), les fondateurs du marxisme ont d'emblée jeté les bases, non certes d'une théorie achevée, mais d'une approche matérialiste équilibrée des rapports entre sexe biologique et genre socioculturel, et bien plus globalement encore, entre « nature » et « culture » telles qu'elles s'articulent par l'entremise du *travail* et du *mode de production*. Le matérialisme historique a donc incidemment fourni des outils conceptuels pour critiquer radicalement ce que comportent d'unilatéral les positionnements actuellement prédominants sur le sujet qui nous occupe : tandis que les uns nient ou minimisent, à des fins réactionnaires, et à partir de positions biologisantes² et essentialistes, l'existence même des genres (« *un homme est un homme, une femme est une femme* », déclare ainsi subtilement V.outine !), les autres relativisent à l'excès³, voire comptent pour rien, l'existence même des sexes biologiques dès lors qu'ils durcissent à l'envi la flamboyante affirmation (souvent mal comprise, quand elle n'est pas prise au premier degré !) de Simone de Beauvoir selon laquelle « *on ne naît pas femme, on le devient* »⁴. Cela étant posé, nous examinerons ci-dessous à grands traits :

¹ C'est ainsi que procèdent ordinairement la direction du P.C.F.-P.G.E., toujours à la remorque des modes idéologiques, ainsi que L.F.I., E.E.L.V., le P.S., certains groupes gauchistes et, à leur suite, les états-majors pesamment conformistes de la C.G.T., de la F.S.U., de S.U.D.-Solidaires, etc.

² Ne pas confondre la biologie, cette science établie, avec le *biologisme*, cette idéologie réactionnaire, pas plus qu'il ne faut confondre le concept d'essence, qui a toute sa place dans une logique dia-matérialiste, avec l'*essentialisme* qui dévoie ce concept à des fins raciales ou machistes permettant de parler de « la » femme ou de l'« Africain » en faisant abstraction de l'historicité des modes d'existence humains réellement existants.

³ « *Le sexe est généralement une catégorie attribuée aux enfants qui a de l'importance dans les domaines médical et juridique* », écrit ainsi Judith Butler, la référence majeure des *Gender Studies* made in U.S.A... En réalité, cette définition dénuée de rigueur scientifique fait silence sur le fait premier que, avant d'être une « catégorie », qui plus est « attribuée » par on ne sait qui et l'on ne sait sur quel critère « aux enfants » (seulement « aux enfants » ?), et d'avoir une « importance dans les domaines médical et juridique » (ah bon, les sexes n'ont pas aussi, un tout petit peu, une certaine importance dans la *reproduction* de certaines espèces biologiques ?), la sexuation est un *fait biologique* fort relevant du *constat* et qui n'en existerait pas moins par elle-même chez l'homme, matériellement et objectivement, comme c'est le cas chez nombre d'espèces animales et végétales sexuées, si personne n'« attribuait » ceci ou cela à tel ou tel individu, fût-il un « enfant »...

⁴ Beauvoir n'a jamais sombré dans le délirant négationnisme antibiologique désormais à la mode. Dans *Le Deuxième sexe*, elle écrit par ex. : « *Les données biologiques sont d'une extrême importance, elles jouent, dans l'histoire des femmes, un rôle de premier plan, elles sont un élément essentiel de la situation ; dans toutes nos descriptions ultérieures, nous aurons à nous y référer. Car le corps étant l'instrument de notre prise sur le monde, le monde se présente autrement selon que qu'il est appréhendé d'une manière ou d'une autre. C'est pourquoi nous les avons si longuement étudiées. Elles sont une des clés qui permettent de comprendre la femme. Mais ce que nous refusons, c'est l'idée qu'elles constituent pour elle un destin figé. Elles ne suffisent pas à définir une hiérarchie des sexes* ».

- I) *La dialectique marxiste du naturel et du culturel* et sa prise en compte spécifique dans la théorie engelsienne des rapports historiques entre les deux sexes
- II) À cette aune, les insuffisances symétriques des approches unilatéralement sexualistes ou genristes de la question féminine – Secondairement, car tel n'est aucunement notre sujet principal ici, nous reviendrons sur les conditions d'une critique ajustée de l'homophobie et de la transphobie.
- III) Nous élargirons la problématique finale en étudiant une question qui vient du reste à maturité aussi dans d'autres champs que celui de l'émancipation féminine (dans le champ bioéthique notamment, mais aussi dans celui de la critique de l'eugénisme et du « transhumanisme ») :

I – Marx, Engels et la dialectique générale nature/culture

A) **De manière générale**, l'avènement du matérialisme historique comme approche dia-matérialiste des rapports entre nature et culture a permis de résoudre dans ses grandes lignes, et sur une base de principe largement confirmée par l'essor ultérieur des sciences biologiques et anthropologiques, la question philosophique jusqu'alors aporétique et fort embrouillée des rapports entre nature et culture. Jusqu'alors, on en était en effet réduit, soit à une approche *naturaliste* niant la spécificité de la culture ou faisant d'elle l'expression passive ou la simple efflorescence de la « nature humaine », soit à une approche *culturaliste* tenant symétriquement pour rien l'existence de constantes anthropologiques déterminant en profondeur le cadre biologique au sein duquel se déploie (du moins jusqu'ici) la culture, si diverse et si historiquement variable qu'elle soit.

1) **Critique du naturalisme** – Prise au pied de la lettre, la formule d'Aristote définissant l'homme (L. II des *Politiques*) comme un « animal politique » (ou ailleurs, comme un « *animal langagier* », *zoon logikon*) signifie que la culture humaine exprime directement des propriétés biologiques du corps humain, un peu comme la conformation physique des abeilles ordinaires les détermine à vivre en ruche, ou comme celle des rapaces les amène généralement à former des couples stables et très haut perchés. Bien entendu, le subtil Aristote voyait plus loin que cela et, de manière indirecte car tel n'était pas son objet central, il saisissait parfaitement que la société humaine comporte bien quelque forme dure de *rupture* avec l'animalité : en effet, l'homme ne possédant guère d'instinct mais étant physiquement capable de langage articulé (ce qu'Aristote appelle la « voix », la *φωνή*), les sociétés humaines sont régies par l'échange verbal, donc par *la*, ou plutôt par *le politique* : les lois spatialement et géographiquement variables des diverses cités réellement existantes, Athènes, Sparte, etc. sont donc le résultat d'un échange verbal entre ceux qui s'attribuent ou qui se réservent le droit de cité (et qui, éventuellement, en privent autrui : esclaves, femmes, métèques...). Le point de vue naturaliste d'Aristote survit du reste de manière subtile dans l'approche structuraliste moderne de l'ethnologue français Claude Lévi-Strauss qui, au XX^{ème} siècle, tendait à considérer les diverses cultures existantes comme autant de variantes d'une thématique anthropologique fondamentale amenée à recevoir des réponses variables et modulées selon les sociétés : *exit* alors l'*historicité* propre à l'homme, les cultures ne faisant au fond qu'apporter des réponses, variables certes, mais de toute éternité possibles, aux problématiques anthropologiques fondamentalement issues de cette constante : la *nature humaine*, de quelque manière qu'on la décrive. Notons du reste que malgré quelques innovations, le fin disciple de Lévi-Strauss qu'est aujourd'hui l'ethnologue français Philippe Descola reste fidèle à l'orientation subtilement antihistoriciste de son grand précurseur. Pour faire image, il n'y a pas, pour ce courant, d'*historicité* réelle reliant les uns aux autres les gagnants successifs d'un tirage à la loterie puisque tous les coups possibles sont donnés d'avance, de manière combinatoire, par le nombre de positions figurées sur la « roue de la fortune » anthropologique et que rien ne relie logiquement (leur suite est purement chronologique) le gagnant n°1 au gagnant n°2 et ainsi de suite, ce qui exclut toute idée d'histoire générale de l'humanité... Cela n'annule pas l'*historicité* mais en fait un simple cas particulier des réalisations possibles du naturel humain, certaines sociétés (notamment occidentales) étant historiques comme d'autres sont foncièrement ahistoriques, les premières n'ayant du reste aucune légitimité à ériger leur mode d'existence historicisant comme une norme générale des formes de socialité des groupes humains...

2) **Critique du culturalisme** – A l'inverse, les anthropologues *culturalistes* durcissent à l'excès l'opposition nature/culture et considèrent plutôt, à la suite de Rousseau et de son grand livre politique *Du contrat social* (1762), que l'ordre ontologique proprement humain de la culture, et plus focalement encore, l'ordre du politique, – celui du « contrat social » proprement dit – , s'oppose du tout au tout à l'« état de nature » qui est la situation ontologique que l'« état civil » laisse radicalement derrière lui : bref, l'anthropologie doit larguer les amarres avec l'étude du naturel au point que les lois de fonctionnement du culturel, et plus encore celles du droit politique, sont essentiellement dénuées de tout rapport avec celles de l'état de nature : elles en prennent même à vrai dire le *contrepied* comme l'avait établi Rousseau aux chapitres VI, VII et VIII du *Contrat social*. Les plus outranciers des adeptes de ce courant anthropologique⁵ rupturiste (dont les disciples conséquents de Rousseau ne font pas partie) prétendent même, de manière outrancièrement idéaliste, voire immatérialiste et néo-magique, que la nature

5 ... y compris chez certains « philosophes de la praxis » se réclamant de Marx mais défigurant le concept marxien bien formé de *praxis* dans un sens quasi créationniste, par ex. le philosophe « marxiste » polonais Adam Schaff et, à sa ressemblance, le Français Roger Garaudy dans sa seconde manière antiléniniste, postérieure au XX^{ème} congrès du P.C.U.S. (alors que, dans sa première manière, où il s'efforçait seulement de raisonner en marxiste ordinaire, Garaudy a écrit nombre d'études pertinentes que de jeunes marxistes actuels devraient encore consulter).

n'existe pas, qu'elle n'est en définitive qu'une projection illusoire de la nature humaine⁶ et de son travail : une thèse qui mérite à peine d'être discutée tant il est évident que tout travail humain suppose une matière première, *terre, pierre, fer, bois, caoutchouc*, etc. qui, par définition, est offerte par la nature préalablement à toute intervention humaine (industrie primaire, agriculture première, sans parler de la chasse, de la pêche et de la cueillette qui ont occupé nos aïeux durant des dizaines de millénaires). Certes la matière première ainsi transformée et devenue matière seconde par un premier cycle transformateur, devient à son tour la matière première « bis » d'un second cycle du travail (par ex. l'arbre devient planche, laquelle devient meuble...) ; mais qui ne voit que, en dernière analyse, *la matière conservera toujours son tour d'avance sur la « praxis »*, que le travail (et à travers lui, l'« esprit »), ce Poulidor de l'ontologie, arrivera toujours second dans la dialectique nature/culture : car s'il peut exister une matière clairement antérieure à l'esprit et même au travail humain, aucun « esprit » humain ne saurait exister sans corps biologique et aucun travail n'est du reste immatériel (notre corps prime à toute époque !), l'outillage humain provenant matériellement de la nature et n'ayant d'efficacité que pour autant qu'il prend appui sur ses lois. De ce fait, tout déni néo-magique du primat de la matière non encore ouverte – de ce que l'on appelle communément *nature* – est voué d'avance au ridicule quand bien même certains partisans de ce type de thèse immatérialiste se réclament étrangement de Marx en radicalisant à l'excès ses thèses sur Feuerbach !

3) Dialectique de la nature et de l'histoire : la démarche dia-matérialiste du marxisme

En fondant le matérialisme historique, en l'édifiant *sur* et en l'articulant à la dialectique de la nature, Marx et Engels ont à la fois dépassé le culturalisme, ce déni de naturalité qui ignore l'existence de constantes anthropologiques balisant de loin l'histoire humaine, de même que son antithèse naturaliste qui refuse d'assumer la socio-historicité humaine au risque d'essentialiser, de désocialiser et de déshistoriciser, pour ce qui nous occupe ici, les notions de « virilité » et de « féminité »... Sans même saisir du reste que le naturalisme et ses dérivés, parmi lesquels figurent concurremment le sexisme, le racisme ou l'ethnisme, relèvent eux-mêmes d'un statut idéologico-culturel. Argumentant par ex. la nécessité pour la « science de l'histoire », de partir de l'examen de son (ou de ses) « mode(s) de production » propre(s) à une formation sociale donnée, Engels et Marx écrivaient en effet ceci :

« On peut distinguer les animaux par la conscience, par la religion et par tout ce qu'on voudra ; eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence de leur organisation corporelle ; en produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur mode de vie matériel. Le mode de production n'est donc pas seulement la manière dont les hommes produisent ce dont ils ont besoin, il est aussi la manière dont ils produisent le mode de vie des individus ».

Texte remarquable et trop peu commenté par les marxistes eux-mêmes, qui établit, comme on l'a montré en détail au chap. XII de *Lumières communes* (t. IV)...

a) Que le travail ne façonne pas seulement des produits consommables, ni même seulement des outils, des langages et des procédés appris propres à façonner ces produits, mais qu'il contribue aussi, indirectement, à façonner sans trêve des humains aptes à user de ces objets et de ces techniques, à les reproduire, à les perfectionner, à se les transmettre (héritage social distinct de l'hérédité biologique et support de l'éducation), à se les répartir (division technique du travail) ou à se les disputer (luttres des classes et/ou guerres entre dominants, division sociale et territoriale du travail...), bref, à jeter les bases d'une accumulation culturelle au moins possible (sans laquelle l'histoire ne serait qu'accumulation... d'anecdotes), à enrichir sans cesse les dites bases (ou au contraire, rien n'étant écrit d'avance, à les ruiner et à les oublier !). Et conséquemment, à permettre cette socio-historicité essentielle de l'humain, et plus exactement encore, du *se-faire-humains-ensemble* qui faisait dire à Marx, dans sa VI^{ème} *Thèse ad Feuerbach* (1846) que...

« L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé : dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux ».

⁶ D'aucuns croient s'en tirer avec un *distinguo* purement verbal entre la *matière* – dont ils ne peuvent faire autrement que d'en concéder l'existence – et la *nature*, dont ils vont jusqu'à nier, sinon l'existence, du moins l'opérativité conceptuelle. Mais le mot « nature » (au sens anthropologique du mot, il n'est pas ici question de l'univers des cosmologistes) a précisément été choisi pour nommer, donc pour distinguer cognitivement, ce qui existe antérieurement à tout travail humain ; et notamment, soit dit en passant, le *corps humain*, ce résidu *naturel* parmi bien d'autres de l'évolution aveugle. Les interpellations rhétoriques balayant d'un geste croyant observer que notre milieu n'a plus rien de naturel puisque tout, autour de nous, porte la trace directe ou indirecte du travail – pardon, de la « praxis » ! – sont extrêmement naïves et dénuées de crédibilité scientifique : typiquement une philosophie pour « littéraires » au mauvais sens du mot ! Car dans le moindre atome d'oxygène que nous respirons ou ne respirons pas, et si polluée que l'atmosphère terrestre soit par nos industries –, l'*interaction forte* arrime les unes aux autres, et sans la moindre aide humaine, les particules du noyau (ainsi que les quarks formant les particules), de même que la force électromagnétique opérant de manière quantique fixe les électrons sur des orbites distinctes autour dudit noyau sans que notre industrie, sauf très marginalement et à l'intérieur de certaines machines de pointe très coûteuses, y soit pour rien : les inventeurs de la physique quantique furent les premiers éberlués par leurs découvertes contraires, sur certains points, aux principes de la Mécanique classique. Idem pour la gravitation qui nous plaque au sol (que de travail et d'artifices pour faire décoller sauteurs à la perche, avions et fusées !) ou qui fixe l'emplacement de la Terre dans la « zone habitable » du Système solaire : nous en avons bénéficié inconsciemment, et sans que notre « praxis » n'y soit pour rien, durant des milliers de siècles ! Nous avons à peine transformé du reste, non pas « la nature » en général, mais une couche encore très réduite de l'écorce terrestre, laquelle repose sur des milliards de tonnes de roches que nous n'avons ni créées ni même effleurées, et ainsi de suite de l'air, de l'eau, du soleil, de la lune, des étoiles, qui sont si indispensables à notre « praxis » que celle-ci cesserait, et avec elle toute vie complexe sur terre, si la photosynthèse s'interrompait durant deux ans à l'issue d'un hiver nucléaire provoqué par la guerre atomique ou par la chute intempestive d'une grosse météorite. Autre chose est le fait évident que les excès de nos industries pilotées par le tout-profit capitaliste puissent mettre en péril l'existence du genre humain, mais cela établit moins la toute-puissance « démiurgique » de notre « praxis » que, tout au contraire, le fait que la nature *reste première, comme la matière ne cesse de primer sur l'« esprit »* : elle se venge et finit par afficher sa toute-puissance ultime quand nous agissons, non pas en sages et en vrais savants, mais en apprentis-sorciers méconnaissant l'adage dia-matérialiste de Francis Bacon selon lequel « *on ne commande à la nature qu'en lui obéissant* » ; ce qui implique de la comprendre objectivement et... modestement, c'est-à-dire de manière dia-matérialiste !

b) Que cette aptitude des hommes à « produire eux-mêmes leurs moyens d'existence », donc à générer *indirectement* leur vie matérielle⁷, est elle-même un effet collatéral de l'évolution proprement « pré/historique » puisque la propension humaine à produire des outils, à développer les capacités idéomotrices correspondantes, y compris idéo-linguistique, et à élaborer une culture socialement transmissible, constitue elle-même, nous dit *L'Idéologie allemande*, un « pas en avant résultant de leur complexion corporelle » : bref, la rupture culturelle de l'humain avec l'ordre naturel procède elle-même de la nature, plus précisément, de l'évolution de la nature ; si bien que *naturalité de l'histoire et historicité de la nature*, au sens large du mot historicité, sont *étroitement conjointes*, la seconde conditionnant bien évidemment l'émergence de la première. Des dizaines d'années après la rédaction de ce fulgurant texte de jeunesse daté de 1845, le vieil Engels développera cette intuition fondatrice du matérialisme historique en écrivant une étude de haute portée heuristique, notamment pour les futurs chercheurs en pré-histoire et en paléontologie, intitulée *Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme* : un texte qui figure au cœur de *Dialectique de la nature* et qui, lui aussi, articule puissamment cette dernière au matérialisme historique, la notion marxiste stratégique de *mode de production* jouant dès lors le rôle de pivot ontologique et méthodologique permanent entre l'ordre de la nature et celui de la culture : un ordre distinct, certes, mais s'enracinant vitalemment dans le premier... comme, dialectiquement parlant, la négation résulte nécessairement de l'affirmation de l'affirmation.

Dès lors, le matérialisme historique, qui pose la centralité sociohistorique du *mode de production et de sa dialectique interne* (forces productives/rapports de production, interaction de la structure productive avec les superstructures politico-idéologiques, etc.) s'adosse directement à la dialectique de la nature puisque la production de la culture par l'homme, et par elle de l'histoire conçue *stricto sensu*, constitue un effet contradictoire de l'évolution naturelle. Laquelle produit cet étant fort singulier, malgré qu'en aient les « animalistes » contemporains, l'*Homo Sapiens* (et antérieurement à lui, la lignée ou les lignées d'homininés bipèdes) – qui, pour des raisons strictement évolutives, va à la fois procéder de la nature (un point de marqué par le naturalisme !) et s'affranchir d'elle *de plus en plus* pour l'aménager artificiellement afin de contenter ses besoins vitaux (égalisation par le culturalisme !). Besoins naturels devenant besoins sociaux qui, cependant, y compris quand ils auront pris la forme de plus en plus sophistiquée, voire méconnaissable et lourdement aliénée qui caractérise les « sociétés de consommation » gaspilleuses du capital-impérialisme moderne – ne cesseront jamais pour autant de faire souterrainement loi pour les sociétés humaines... sous peine pour elles d'extinction pure et simple, voire d'oubli⁸ quasi-total comme cela s'est déjà vu pour quantité de sociétés historiques et préhistoriques disparues sans presque laisser de traces pour être devenues incapables de nourrir, d'abreuver ou de loger les membres de la société, par ex. en saccageant leur environnement.

Résumons : les fondateurs des matérialismes dialectique et historique ont centralement établi que l'on ne devait ni « aplatir » la culture sur la nature, comme le fait globalement l'idéologie naturaliste, ni les opposer l'une à l'autre de manière dualiste, comme le veut le culturalisme. Entre nature et culture, il convient plutôt de pointer une forme de relation relevant du *bond qualitatif*, la culture découlant certes de la nature, mais par la médiation d'un processus de rupture/continuité, une forme de « hernie » ontologique qui n'est autre que le bloc historicisant *travail-technique-culture-héritage-éducation* ; l'essence humaine d'origine toute naturelle se refonde et se relance alors – sans jamais couper définitivement avec son socle naturel conservant son primat indépassable ! – sur ce que Marx nomme elliptiquement *l'ensemble des rapports sociaux*. Il faudra s'en souvenir quand il s'agira d'examiner les rapports entre, d'une part, la dualité et le dimorphisme des sexes, cette donnée naturelle massive (et jusqu'à ce jour *transhistorique* du devenir humain) et d'autre part, la « construction » toujours en chantier des genres (idéologique, symbolique, voire économique) dont l'ancrage dans les rapports sociaux paraîtra difficilement niable à toute personne possédant quelque rudiment de sciences humaines, de psychologie, de psychanalyse et d'anthropologie.

A) Dialectique historico-naturelle du sexe et du genre

Que l'on sache, il n'y a pas, ou il n'y a que fort marginalement, de « construction du genre » chez les animaux supérieurs (pour ne parler que des oiseaux ou des mammifères) qui, sauf quelques exceptions, naissent, soit mâles soit femelles⁹ et qui vivent de manière toute instinctive leur appartenance sexuelle hormonalement réglée sans se

⁷ Au contraire, la plupart des espèces animales se contentent de prélever leur quote-part sur le milieu naturel et leur façonnage d'« outils », quand il existe, est rudimentaire à l'instar des éléments de « culture » balbutiante que nombre d'oiseaux ou de mammifères se transmettent mais que, faute d'accès au langage articulé notamment, ils sont hors d'état d'accumuler durablement en dehors de leur corps pour en faire un héritage culturel. De la sorte, il leur faut repartir de (presque) rien à chaque génération et c'est l'une des raisons majeures qui fait que le genre Homo, puis l'espèce Sapiens, n'ont cessé d'accroître à la fois leur distance d'avec les autres animaux et la distance séparant culturellement les Sapiens de leur état « naturel » initial. Avant Marx (Blaise Pascal, qui prit parti contre « les Anciens » et pour « les Modernes » lors de la célèbre Querelle de l'Âge classique) ou en même temps que lui (Auguste Comte), des penseurs sont arrivés à l'idée que le fondement de l'historicité s'ancre sur la capacité humaine d'hériter des acquis de l'expérience individuelle ou collective, de stocker ces acquis – instruments et techniques – à l'extérieur de nos corps biologiques et de notre A.D.N... Il devient alors possible à l'homme au fil des générations d'accumuler, de transmettre et de modifier des outils, des langages et des techniques. Cette accumulation *externe*, par opposition à l'hérédité interne que nous partageons avec les végétaux et les animaux, forme le *socle matériel de l'historicité* et tend à faire de l'humanité « un seul être qui apprend toujours » (Pascal, Fragment d'un *Traité du Vide*). Y compris si certaines sociétés méthodiquement conservatrices apprennent à refuser et à conjurer les changements : le *traditionalisme* est produit et reproduit, il n'a rien à voir avec une stagnation subie. Il est inutile de souligner que ce mode de progression, bien plus rapide que ne l'est l'évolution animale ordinaire, est en retour très fragile. Comme le disait déjà Paul Valéry aux lendemains de la Grande Guerre, « nous autres, civilisations, savons désormais que nous sommes mortelles ».

⁸ Il faudra longtemps encore respirer, manger, boire, se protéger des intempéries, faire l'amour, se reproduire et élever ses enfants, et une société qui ne satisfait plus à ces conditions élémentaires de survie, qui sont en dernière analyse de nature biologique, s'effondrerait rapidement, fût-elle capable de produire en série des smartphones, des trucs en plume et des consoles de jeu.

soucier le moins du monde de l'inscrire dans un réseau de comportements et de représentations historiquement, langagièrement et socialement évolutives et variables.

1°) Petit préalable biologique sur les fonctions évolutionnistes de la sexuation des espèces

Rappelons d'abord que la sexuation des individus d'une même espèce répond à une *fonction évolutive majeure* ; certes, d'innombrables espèces de protistes asexués se reproduisant par mitose (clonage naturel) ont pu stoïquement traverser les âges de manière impressionnante ; d'aucunes survivraient sans doute même à une guerre nucléaire ou à un impact météoritique majeur : la sexuation des espèces et le dimorphisme sexuel qui l'accompagne à des degrés divers ne sont donc que l'une des stratégies évolutives possibles permettant aux espèces de faire face à la sélection naturelle en tant qu'elle permet, ou non, de préserver et de transmettre un patrimoine génétique spécifique de génération en génération. Cependant l'inconvénient évolutif d'une stratégie bio- et écologique reproductive reposant sur le seul clonage naturel, c'est que tous les unicellulaires résultant d'une mitose sont à la fois mères, filles et sœurs de la cellule d'origine : dès lors, elles se ressemblent tant que, en cas de soudaine variation défavorable du milieu, elles sont aussitôt menacées d'extermination, et avec elle, la population, voire l'espèce considérée(s) tout entière : la morne immortalité des individus naturellement clonés (si peu individués du reste !) se paie par la mortalité d'ensemble de la population considérée en cas de brusque variation négative du milieu. L'« invention » de la sexuation par l'évolution biologique, d'abord par mixage de gènes entre deux cellules non sexuées, par ex. par la fusion/re-division de deux paramécies, ce sera de permettre un certain mélange génétique, donc de précipiter le rebattage innovant des gènes, donc la génération d'individus différant *méthodiquement* les uns des autres : leur variation intraspécifique permettra alors, à l'occasion des fluctuations favorables ou nocives du milieu, que certains individus présentant, par hasard, des caractères individuels leur permettant de s'ajuster au nouvel environnement, finissent par faire de leur variation intraspécifique initiale et aléatoire le « patron » d'une nouvelle bifurcation spécifique, la trajectoire passée de l'espèce restant souvent stockée, quoique sous une forme provisoirement désactivée¹⁰. Cet avantage sélectif lié à la variation individuelle sera accentué et exploité à grande échelle¹¹ par l'invention, par l'évolution mâtinée de sélection naturelle, du dimorphisme sexuel au moins partiel (affectant certaines parties du corps) des plantes et des animaux, notamment des animaux ou des plantes très complexes qui ne peuvent pas fusionner provisoirement à l'instar des paramécies : cela se traduit par l'apparition et par la distribution statistiquement prévisible aux individus générés d'organes mâles ou d'organes femelles et par la production de cellules reproductives spécialisées et plus ou moins mobiles, certains végétaux s'offrant le luxe de trois, voire de quatre « sexes » ou équivalents-sexes concourant au processus reproductif !

Le prix de cette *variété organisée* et de cette présélection intraspécifique est l'invention de la génération par accouplement systématique, par l'invention concomitante de la *mort individuelle* (un même individu risque peu de se voir remplacé à sa mort par un descendant offrant même configuration génétique). Et aussi, souvent, on l'observe fort peu, de l'*organisation d'une partie croissante de la sélection naturelle à l'intérieur même de l'espèce concernée*, donc *en amont* du courant principal de l'évolution, lequel reste globalement régi par la sélection totalement aléatoire par le milieu, donc pas ou peu maîtrisée par l'espèce considérée : cela s'effectue notamment, pour le sujet qui nous occupe, au moyen des combats intraspécifiques entre mâles à la saison du rut, voire secondairement entre femelles en chaleurs arbitrant au final les combats ; l'issue de ces affrontements à plusieurs degrés permet alors de sélectionner les géniteurs et les génitrices les plus vigoureux... ou les plus futé(e)s *en amont* de la reproduction, les « armes » et le « règlement interne » de la compétition pouvant d'ailleurs varier d'un sexe à l'autre et d'une espèce à une autre (violence pure ou intimidation, beauté du chant d'appel ou de la parure nuptiale, visibilité flamboyante des caractères sexuels secondaires, etc.).

A bien y réfléchir, il y a là ce que nous avons dès longtemps signalé dans notre préface à un livre du biologiste-théoricien Guillaume Suing¹², puis dans le chapitre de *Lumières communes* qui traite spécifiquement de la dialectique de la nature dans l'ordre biotique¹³ : on peut dire en quelque sorte que l'évolution générale se complexifie, qu'elle s'intériorise... voire qu'elle s'accélère, je dirais presque qu'elle *expérimente sur elle-même* en « se jouant » réflexivement – au sens non mental du mot bien sûr, répétons-le – au sein même de certaines espèces qui en prennent ainsi partiellement le contrôle de leur évolution au lieu d'être, comme l'étaient encore

9 ... Ou androgynes dans quelques cas, comme les escargots, sans parler des cas de transsexualité purement biologique, totalement indépendantes de problématiques genristes, existant chez certaines daurades naissant mâles et finissant femelles (ou l'inverse ?). Certaines études établissent par ailleurs que chez l'homme, la transsexualité pourrait être hormonalement et physiologiquement prédéterminée ce qui n'interdit pas de penser que, dans certains cas au moins, elle ait à voir avec la structuration inconsciente du désir durant l'enfance, les deux modes de prédétermination pouvant du reste interférer ou se recouvrir partiellement ou pas. Quoi qu'il en soit, cela ne change rien au fait que la sexuation existe indubitablement chez l'homme, qu'elle est un fait biologique massif, et le fait peu surprenant qu'il existe des zones de transition entre les pôles masculin et féminin à l'instar du crépuscule distinguant la nuit du jour plaide certes contre l'absolue binarité de la sexuation, mais absolument pas contre son existence objective : comme on dit fort dialectiquement, *l'exception confirme la règle*.

10 ... et potentiellement ré-activable : la mémoire génétique constitue une arme de réserve déposée dans les magasins A.D.N. de l'espèce, sans parler des découvertes actuelles portant sur l'épigénétique.

11 On n'observe pas assez en général, quand on évoque la *dialectique de la quantité et de la qualité* que comporte la catégorie dia-matérialiste de bond qualitatif, que l'enjeu d'une transition de phase qualitative réussie est souvent de permettre la poursuite d'une accumulation quantitative qui fût devenue impossible (vouée à s'engorger) et à dégénérer, voire à involuer, dans le cadre de la « qualité » antérieure. Tel est en un sens le principe des révolutions du mode de production dans le domaine proprement historique. La mutation qualitative tend à « relancer » l'accumulation quantitative continue...

12 *Evolution, la preuve par Marx*, Delga, 2017.

13 *Lumières communes*, T. III, Quatrième chapitre portant sur la dialectique du vivant.

leurs prédécesseurs, le jouet pur et simple des brusques modifications aléatoires *extérieures* du milieu. Irait-on trop loin dès lors en avançant l'idée que la sexuation n'est que l'un des outils de ce « second degré »¹⁴ évolutif (non mental mais conditionnant sur le très long terme l'émergence de l'« esprit » humain ou préhumain) qui, au très long cours, permet à tout ou partie des espèces de simuler, ou de « représenter » à l'intérieur d'elles-mêmes la « grande » évolution de manière à pouvoir intervenir sur elle si peu que ce soit au lieu d'en être seulement le jouet ; un peu – pour faire image – comme si les produits initialement passifs du fleuve évolutionniste avaient appris, de manière à l'accélérer et à le canaliser à leur profit – à installer en lui-même l'équivalent de dérivations, de « bras » en apparence morts, de larges deltas, de rias ou de profonds estuaires, etc. Au fond c'est le contraire qui eût été étonnant : qu'au fil de millions d'années de flux évolutif, et en (s')expérimentant par l'entremise de millions d'espèces interagissant avec des millions de milieux différents et eux-mêmes fortement variables, l'évolution n'ait pas « appris » à générer des formes de méta-évolution, d'évolution au second degré dont la sexuation semble être une modalité, comme le sera aussi par la suite l'émergence – elle aussi d'origine naturelle et évolutive en dernière analyse – de l'historicité proprement humaine et de ses multiples modalités accélératrices, production des moyens d'existence, reflet mental poussé jusqu'au concept, « logos », héritage culturel, etc.

Chez les primates, dont notre espèce fait partie, la sexuation déjà présente chez tous les mammifères et notamment, chez les singes et autres lémuriniens, est généralement très marquée et n'a, bien entendu, aucun rapport avec quelque « construction » symbolique et idéologique des « genres » que ce soit, même si cette dernière peut, chez les hominidés, l'avoir accentuée en privilégiant au fil des générations les femelles très « féminines » et les mâles très « virils »¹⁵. Bien qu'il existe des exceptions, par ex. chez l'hyène, où la femelle est plus trapue que le mâle, le domine au sein de la horde et dispose d'un clitoris très développé, c'est en général le mâle (bouc, bœuf, taureau, étalon, verrat, éléphant de mer, etc.) qui, au moins chez les mammifères et chez les oiseaux, est le plus grand, le plus agressif et le plus vigoureux des deux sexes, qui attaque en premier les ennemis du groupe, quand groupe il y a, et qui combat les autres mâles de son espèce pour accéder aux femelles en chasse... Parfois aussi du reste pour tuer férocelement les petits issus d'un autre mâle (ours, lions, lionceaux...). A l'inverse, la femelle desdites espèces (il y a des exceptions) est spécialisée dans la gestation et/ou dans la couvaison, dans l'allaitement plus ou moins prolongé des jeunes quand allaitement il y a, dans leur protection postnatale rapprochée, ainsi que dans la transmission éventuelle des quelques savoir-faire rudimentaires appris (par ex. apprendre à tuer, à désarmer une proie avant de la tuer, etc.) qui leur seront nécessaires ; le plus souvent, les relations structurelles entre le mâle et la/les femelle(s), entre la femelle et ses petits, s'interrompent à jamais dès que les petits sont en état de se nourrir eux-mêmes... et de se reproduire à leur tour, la nubilité étant en général bien moins précoce chez les humains que chez les autres mammifères, y compris chez les grands primates autres que l'homme (gorilles, chimpanzés et bonobos, orang-outans). C'est aussi un élément fonctionnel du dispositif éco-biologique du Sapiens émergent, et peut-être des préhominiens en général, qui permet à ses rejetons de bénéficier d'une enfance et d'une pré-nubilité très longue indispensable aux longs apprentissages indispensables à la culture, donc à l'éducation de plus en plus longue des jeunes qui s'avèrera nécessaire à la société : Engels avait du reste parfaitement prévu, dans son article intitulé *Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme* que, une fois produite et entrée en scène durablement, la culture deviendrait elle-même, dialectiquement, un critère et un facteur de sélection... sinon tout-à-fait « naturelle », du moins biologique, favorisant les éléments de l'espèce les plus aptes à comprendre vite, à parler, à fabriquer des outils, à coopérer, à transmettre, à partager, etc. chez les humains dits « premiers », voire chez les préhominiens en cours d'homínisation. Pour en revenir à la signification de la sexuation chez les mammifères, nos remarques précédentes n'impliquent en rien que le mâle dominant d'une espèce donnée ait toujours eu à diriger la horde ou le troupeau « en marche » : les éléphants, par ex., sont conduits dans leurs pérégrinations nutritives et aquatiques par une matriarche âgée, mais expérimentée et retirée du cycle reproductif.

2°) Sexuation biologique et construction du « genre » chez *Homo Sapiens* – Retour sur l'apport méthodologique d'Engels

Celui qui écrit ce texte est avant tout un militant qui n'écrit sur la question du sexe et du genre que dans les maigres interstices de son agenda politique, son champ d'étude proprement philosophique touchant plutôt à l'ontologie scientifique d'une part, à la critique de l'exterminisme capitaliste d'autre part : il serait donc mesquin de nous reprocher de ne pas produire ici, faute de temps, une étude érudite de *L'Idéologie allemande* ou de *L'Origine de la famille* dans lesquels les jeunes Marx et Engels en duo, puis le vieil Engels en solo¹⁶, ont examiné l'ajustement sociohistorique du fait biologique de la sexuation humaine sur les modes de production qui se sont succédé dans l'histoire, le but des fondateurs du matérialisme historique étant alors de comprendre comment

14 Quelle erreur idéaliste que de croire que le second degré (la réflexivité si l'on préfère) est nécessairement mental et conscient (le je pense que je pense que je pense...). Comme l'établit par ailleurs le T. I de *Lumières communes*, la réflexion est un cas particulier du reflet (et non l'inverse). Lequel est lui-même rendu possible par l'extrême généralité, proprement ontologique, de la négation de la négation en tant que processus logico-naturel universel : soit c'est la forme d'un processus qui se maintient alors en changeant de matière, soit c'est la matière qui subsiste en changeant de forme : dans les deux cas, il y a de quoi penser les bases d'un processus, sinon de réflexion, du moins de « réflexion ».

15 Ce que semblent confirmer les représentations outrées et fort insistantes du phallus ou du triangle féminin par nos lointains ancêtres.

16 Engels s'était spécialisé dans l'anthropologie et dans la dialectique de la nature – et ce couplage théorique n'est pas un hasard ! – pendant que Marx privilégiait les études historiques et socioéconomiques...

associer au mieux l'émancipation générale du prolétariat à celle du sexe féminin dans son ensemble... et à celle des femmes prolétaires en particulier. *L'Idéologie allemande* note ainsi que la division sexuelle du travail, livrée en quelque sorte « clé en main » par la nature, a sans doute été la première forme de division technique, et partiellement sociale du travail, qui ait historiquement émergé. Dans des conditions où le développement technoscientifique est encore lent, fragile et rudimentaire, mal émancipé de l'ordre naturel, les divisions que la nature « livre » spontanément, et qui sautent aux yeux de tout humain, s'imposent non pas parce que la division du travail serait par essence et à jamais « naturalo-naturelle », mais parce que le travail social étant encore très primitif, la segmentation biologique de l'humanité tendra spontanément à passer au premier plan comme la ronde bosse offerte par la paroi d'une caverne servira spontanément aux peintres rupestres à suggérer la croupe d'un cheval ou l'encolure d'un bison : plus la technique est faible, plus le développement socioculturel balbutie, et plus la matière première, y compris la matière première *humaine*, imposera ses configurations « à la sauvage ». Il serait ainsi sottement anachronique, sous prétexte d'égalitarisme sexuel rétrospectif, de faire comme si le dimorphisme sexuel humain avait pu n'avoir aucun effet sur le partage premier des tâches sociales et comme si l'on avait pu exiger des femelles humaines, assujetties aux menstrues, cet avatar de la ponte, aux fatigues et aux aléas de la grossesse, aux souffrances de l'accouchement et aux servitudes de l'allaitement, les mêmes tâches productives que celles immédiatement accessibles aux mâles humains : ces derniers sont en effet constitutivement plus musclés et ossus, plus grands et agressifs du fait, non seulement de leurs tropismes hormonaux propres, mais de leur aptitude à être féconds en permanence et tardivement, de leur capacité à produire à profusion des gamètes, à être en permanence disponibles pour l'accouplement (du moins dans leur jeunesse), à engendrer théoriquement de nombreux enfants à la fois... sans être pour autant astreints par la nature à porter le produit de leurs œuvres, à en accoucher dans la douleur et à l'allaiter par la suite. Toute démagogie mise à part, qui ne voit encore de nos jours que, dans les sports de course, de lutte, de natation, de saut, de boxe, de cyclisme, de ski, mais aussi dans les domaines du tennis, du calcio, du rugby, du basket, du handball, sans parler de l'haltérophilie et des divers lancers, les hommes l'emportent biologiquement sur les femmes du moins *en moyenne*¹⁷, si bien que le mixage des sports masculin et féminin sous couvert de déconstruction du genre se ferait très largement à l'avantage du sexe masculin. Remarquer cette évidence n'implique aucunement de hiérarchiser les sexes en termes de « dignité » ou de « droit au pouvoir » puisque, en contrepartie, le « sexe faible » peut biologiquement vivre en moyenne plus longtemps que l'autre, qu'à la naissance il existe plus de garçons que de filles (6 contre 5) mais qu'à vingt ans, les contingents masculin et féminin s'équilibrent (il meurt plus de jeunes gars que de fillettes) et qu'ensuite le différentiel des deux populations ne cesse de se renforcer, en moyenne, à l'avantage des femmes, les hommes mourant bien plus vite, que ce soit pour des raisons biologiques, pour des raisons sociales ou pour les deux. Précisons que les sociétés dont traite Engels sont principalement ces sociétés encore largement nomades, que Marx et Engels qualifiaient de « communes primitives » pour la simple raison qu'elles ne connaissaient pas encore la propriété privée du sol (liée à la sédentarité), encore moins celle des troupeaux, initialement suivis à la trace, comme l'étaient par ex. les bisons de l'Amérique préhispanique chassés par les Amérindiens. Dans de telles sociétés premières, les hommes peuvent certes encore dominer physiquement, voire brutalement les femmes (qui le sait ?), et nul ne prétend que le sort de ces dernières, sans doute fort variable d'un groupe à l'autre et d'un mode de survie à l'autre, était alors toujours enviable, mais il reste que celles-ci étaient socialement et symboliquement valorisées parce que c'est d'elles principalement que dépendait la reproduction du groupe¹⁸, sa principale richesse collective étant constituée par les enfants, le « capital humain » étant alors le plus précieux, ce qui n'est plus très clairement le cas, pour être gentil, des sociétés de classes... Du reste, le matrilineage (qui n'est pas le « matriarcat », ce fantasme patriarcal) semble alors de règle. D'abord, et durant des millénaires, on n'a pas forcément fait, semble-t-il, le lien entre coït et génération, donc bien compris le rôle du mâle dans la reproduction. Ensuite les enfants de ces sociétés appartiennent généralement au clan maternel, ils portent le nom gentilice de la lignée féminine et c'est l'époux qui va généralement résider dans le « clan » de sa femme et non l'inverse, le frère aîné de la femme ayant l'autorité « paternelle » sur les enfants (avunculat) : souvent, même si quelques études modernes le contestent, prédominent alors symboliquement des divinités maternelles et les statuettes et figures dessinées, voire les statues monumentales qui nous restent, comme celle du dolmen de Locmariaquer dans le Morbihan, figurent des déesses dont sont démesurément grossies les fesses, les mamelles et les hanches, sans oublier la stylisation d'un triangle fendu... Lequel ne figurait apparemment pas l'« Origine du monde » que pour Gustave Courbet !

Les choses changeront du tout au tout à partir du moment où se dessineront des sociétés néolithiques de moins en moins nomades et de plus en plus divisées en classes dans lesquelles existe une propriété directe ou indirecte de l'homme sur l'autre homme (esclavage, puis servage et, bien plus tardivement, exploitation capitaliste), où le sol lui-même, voire l'accès à l'eau, deviennent propriété privée, de même que les troupeaux, des hommes possédant ces moyens de production plus importants que la masse des enfants serviles, tandis que d'autres

¹⁷ On trouvera toujours des femmes physiquement assez fortes pour l'emporter sur des hommes physiquement faibles, mais il faut bien sûr raisonner statistiquement et comparer des Médailles d'or de natation en « masculines » et en « féminines »... Cette « supériorité » sportive masculine est socialement de l'ordre du trompe-l'œil et elle peut être qualitativement contournée puisqu'il peut en droit exister une infinité de sports. S'il existait un sport consistant à enfiler un maximum de fils dans un maximum d'aiguilles en un temps donné, les femmes gagneraient haut la main et, comme par hasard, c'est ce dont le patronat textile s'est de tout temps avisé sans la moindre étude sociologique préalable...

¹⁸ Du reste, pas plus que les animaux, les sociétés premières ne faisaient forcément le lien entre le coït et l'accouchement survenant bien des mois après le déduit... Si bien que le rôle des femmes dans la reproduction était mille fois plus patent que celui des hommes.

humains proprement déclassés ne pourront survivre qu'en vendant leurs bras aux propriétaires. Alors l'Etat de classe apparaîtra pour réguler le développement social à l'avantage des dominants, alors les vieux mythes et autres rituels magiques se systématiseront sous la forme de *religions* patriarcales fédérées par les Etats que, à leur tour, elles appuieront et justifieront aux yeux des masses opprimées. Ces sociétés de classes se formeront, ou du moins, se stabiliseront et se figeront quelque peu, lors de la *révolution néolithique* lorsque la croissance des populations entamée au Paléolithique supérieur et la maîtrise de certaines techniques permettront aux humains de se semi-sédentariser en passant de la cueillette à l'agriculture (ce qui suppose de ne pas manger tous les grains récoltés et de programmer leur réensemencement d'année en année, donc de *mesurer le temps et de regarder le ciel...*) et de la chasse à l'élevage (ce qui suppose de conserver et de nourrir un certain temps « à perte » les jeunes des herbivores prédatés ou les louveteaux que l'on n'avait pas exterminés et dévorés d'emblée lorsqu'une louve avait été abattue par des chasseurs). Dès lors la *logique matérialiste* examinée par Engels est imparable ; elle pourra bien être démentie sur des points particuliers au fur et à mesure que se précisera l'information archéologique disponible sur ces sociétés archaïques ; il n'empêche que cette logique matérialiste et dialectique continuera de fonctionner *dans le principe* en associant étroitement, - ce que refusent de voir les censeurs modernes d'Engels - , « *la famille, la propriété privée et l'Etat* ». D'un point de vue pratique et militant, cette approche engelsienne, non pas de détail mais *de principe*, continuera d'arrimer l'une à l'autre la résistance féministe au patriarcat, la lutte prolétarienne pour l'égalité sociale et l'engagement pour une société affranchie de la tutelle d'un Etat de classe adossé aux appareils religieux : permanente solidarité de fait des Lumières et de l'engagement pour l'égalité des sexes qui court à travers l'histoire universelle d'Hypatie d'Alexandrie à Alexandra Kollontaï en passant par Emilie du Châtelet. Et cela reste surtout vrai dans les pays où le combat laïque n'a pas encore obtenu de séparation nette entre l'Etat et lesdits appareils, cette *immense conquête féminine*, au moins en puissance, qui ouvre aussi la voie à la *mixité* scolaire, cette rencontre entre l'égalité et la *camaraderie* des sexes...

C'est dans ce cadre, *indissociable de l'émergence des sociétés de classes*, que va s'opérer, au cœur du Néolithique, ce qu'Engels appelle la « *défaite historique de la femme* » : dès qu'une classe sociale minoritaire accapare les moyens de production, donc la richesse sociale, dès qu'elle monopolise la terre, les outils (donc les armes !) et les troupeaux, dès qu'elle dispose d'un Etat composé d'hommes armés et encadré par des scribes pour tenir en main les dominés, dès qu'elle est en état de mettre peu ou prou en cohérence les superstitions et autres pratiques magiques existantes - au moins sous la forme de mythes écrits - pour fédérer un clergé et ériger une religion assignant symboliquement à chacun sa place et sa dénomination au sein de l'ordre social, dès que, maîtrisant l'écriture, elle peut esquisser un droit, une littérature et un texte « sacré » congelant ce droit ainsi qu'une science balbutiante fixant les cycles agricoles naturels (astronomie), le territoire imparti (cadastre) et le dû fiscal assigné à chacun (arithmétique, géométrie...), alors il devient stratégique pour la classe dominante de mettre les femmes, notamment celles des milieux dominants, sous la tutelle lourde des mâles dominants, en instituant ce qu'Engels appelle ironiquement la *monogamie... pour les femmes* ! En effet, la société de classes se délitérait à chaque génération si l'héritage matériel, jusqu'alors global et sans intérêt privatif (la jungle, la steppe, les ergs sahariens, la banquise, ne sont à personne !), ne se privatisait lui aussi de façon lourdement privative et de façon telle que seuls les enfants du dominant pussent posséder après sa mort le sol, le sous-sol, la rivière et/ou le troupeau de leur père, rendant ainsi imaginairement sa lignée « éternelle », comme on le voit dans l'Ancien Testament ! Seulement, comme le dit le proverbe encore en vigueur ici et là, « *Maman sûrement, papa peut-être !* ». Si l'on sait presque toujours de quelle femme est né l'enfant¹⁹, on n'aurait aucune certitude sur le père si l'on ne s'était assuré très en amont des accouchements, non seulement de la virginité initiale de la jeune épousée, mais de sa fidélité maritale placée sous haute surveillance²⁰, durant au moins sa période de nubilité... Sans cela, qu'est-ce qui eût garanti que le premier pâtre venu, le premier troubadour ou le premier journalier bien de sa personne n'eût pu brouiller la succession dynastique en fécondant la gente dame au risque de détruire la « lignée » et de permettre à tout moment à des membres de la classe dominée d'entrer dans la classe dominante « par la main gauche » ? Qu'est-ce qui eût empêché que des dominants rivaux courtisant la même dame à la manière des prétendants de Pénélope cherchant à remplacer Ulysse, ou de Roméo courtisant Juliette (issue d'un clan rival des Capulet), ne vinssent faire main basse sur le patrimoine dynastique, *donc attendre à la propriété de classe*, à la faveur d'incontrôlables « coups de foudre » sincères ou opportunistes ?

Bien évidemment, on n'aura pas à demander la même fidélité monogame au mâle dominant de la lignée ; pour des raisons anatomiques liées à son sexe qui ne porte pas l'enfant, n'accouche pas de lui le jour venu, puis il n'allait pas l'enfant, l'homme, et surtout l'homme de la classe dominante n'a pas nécessairement à assumer toute sa descendance pourvu que soit garantie sa descendante dite « légitime », sa « lignée », voire sa « dynastie ». Il peut en outre, physiquement parlant, féconder plusieurs « femelles » à la file, « papillonner » et répandre son sperme tous azimuts alors que chaque femme nubile ne peut enfanter à la fois, dans la douleur ou du moins, dans le « travail », qu'un à trois enfants sauf exceptions rares. Comment ne pas constater ici combien l'asymétrie anatomique et bel et bien naturelle des complexions masculine et féminine conditionne, sans la déterminer mécaniquement, la construction hautement symétrique des genres propres au patriarcat²¹, une réalité ancrée dans le temps long des religions établies, toutes plus sexistes les unes que les autres... Dès lors, si le jeune mâle dominant profite de sa situation pour engrosser une jeune esclave, une « vilaine » ou une ouvrière, il

19 Les reines de France accoucheront longtemps en public pour garantir la fiabilité de la succession dynastique...

20 Là encore, une reine de France n'était jamais laissée seule !

21 Les « plus » attribués à l'homme sont en gros des « moins » imputés à la femme même si la « galanterie » a toujours feint d'inverser symboliquement les plus et les moins (le « sexe fort » s'effaçant volontairement devant le « beau sexe »).

ne lui restera plus qu'à laisser à cette « fille-mère » la honte de sa grossesse illégitime ainsi que, le jour venu, la charge d'élever l'enfant « naturel » tenu pour un(e) bâtard(e) ; en revanche, si ce même Don Juan fait des enfants à des maîtresses de haut lignage sans s'être laissé surprendre par les mâles de la lignée « légitime » (le « Commandeur » de *Dom Juan*...), il jouira de la gloire du séducteur. Quant au « cocu », il gardera pour lui le ridicule de n'avoir pas su surveiller « sa » femme en lui appliquant le très humaniste précepte patriarcal paysan « *Gardez vos poules, je lâche mon coq !* »...

Bref, on voit ici comment la *construction sociohistorique du genre* (c'est-à-dire d'un ensemble de comportements et de représentations préassignant les deux sexes à des destinées sociales prescrites, ou pré-instituant des « sexes » ou des non-sexes intermédiaires ou exotiques comme celui des eunuques) sous le régime patriarcal va pré-dessiner une figure de femme soumise (« vertueuse »), prédatée, enfermée et apparemment naïve, car ignorant tout avant mariage (si possible religieusement consacré) du plaisir, de la fécondation, voire des arcanes de son propre corps. Symétriquement émergera une figure masculine de patriarche propriétaire de sa (ses) femme(s), de ses terres, de ses esclaves, de ses animaux... voire de ses enfants, comme c'était le cas des *patres familias* de la Rome antique qui avaient droit de vie et de mort sur leur progéniture (*proles* en latin), qu'ils pouvaient aussi vendre au marché. Sans oublier, en contrepoint, la figure du séducteur promis, s'il est surpris, à la castration ou à la mort infamante pour peu qu'il s'agisse d'un homme de la classe dominée et/ou de la « race » méprisée. Car qui dit appropriation privée du sol et des troupeaux dit multiplication des comportements de conquête : ainsi émergera l'ordre maximale prédateur des sociétés fondées à la fois sur l'exploitation économique de l'homme par l'homme, sur la domination globale d'un sexe sur l'autre, sur la colonisation brutale des « petits peuples » par les Empires et sur la possibilité, pour le patriarcat, de « passer » sans changements symboliques majeurs, du mode de production esclavagiste aux modes de production féodal, tributaire ou proprement capitaliste. On constate au passage, à l'encontre des études genristes actuelles qui négligent la dimension de classe de la domination sexuelle, qui en ignorent la dimension socioéconomique centrale et qui en survalorisent les aspects symboliques, langagier et idéologiques induits en ignorant ses liens avec l'exploitation de classe, que oui, *patriarcat et exploitation de classe ont millénairement partie liée* comme l'avait génialement compris Engels. Si bien que l'on ne saurait combattre l'une sans tenter d'abattre l'autre. C'est pourquoi Marx, dont toute la vie fut liée à l'émancipation du prolétariat, pouvait dire par ailleurs, en pionnier du féminisme ouvrant la voie à Clara Zetkin (initiatrice de la Journée mondiale de lutte du 8 mars 1911, par ailleurs cofondatrice de l'Internationale communiste qu'elle représentera au congrès fondateur du P.C.F.) que *l'émancipation des femmes est le gradient du degré de civilisation atteint par une société*.

Certes, on peut toujours ergoter en constatant que, bien évidemment, l'insuffisante information d'Engels, qui connaissait l'ethnographie de pointe de son temps (Morgan), mais qui n'accédait pas, par définition, aux études ethnographiques ou historiques modernes, invalide telle ou telle affirmation de détail avancée par *L'Origine de la famille*, comme c'est le cas aussi naturellement le cas, sur un plan bien plus général, de certaines assertions de sa *Dialectique de la nature* dans le domaine de l'astronomie, de la physique ou de la biologie générale. Non moins cuistre et pédante est aussi l'objection selon laquelle Engels se serait globalement trompé puisqu'on a pu, tout relativement et dans certains pays développés seulement, libérer les femmes de l'exigence de virginité au mariage et leur permettre l'accès à l'égalité juridique complète, sans éliminer pour autant le capitalisme global ni instaurer *a fortiori* le communisme mondial : c'est oublier d'une part l'exemple d'émancipation féminine mondial qu'ont su donner l'U.R.S.S. de Lénine, de Kollontaï et de Kroupskaïa, puis de Valentina Terechkova, la R.D.A de Margot Honecker, la Cuba de Fidel et de Celia Sanchez²², etc., en matière d'égalité hommes-femmes : la victoire prolétarienne d'Octobre 1917 et ses suites géopolitiques durables forcèrent en effet la très conservatrice bourgeoisie occidentale à s'engager dans une compétition idéologique entre socialisme et capitalisme que les membres du sexe féminin eurent à arbitrer planétairement durant sept décennie au moins. Surtout, n'oublions pas que la relative libération sexuelle des filles (donc aussi des garçons) à notre époque est largement liée aux *avancées des forces productives*, notamment aux progrès de la contraception (liée à la connaissance scientifique des hormones, de la gestation, à la P.M.A., etc.). Celle-ci aura permis de *découpler relativement la reproduction, souvent non voulue et « accidentelle » auparavant, de la recherche du plaisir* : il est objectivement devenu moins indispensable que jadis de surveiller l'« origine contrôlée » de la progéniture maintenant que la moindre « aventure » ne risque pas de s'achever en grossesse non désirée ou en avortement sanglant et que la grossesse peut davantage relever du projet commun d'un couple que de l'« accident de parcours » déshonorant pour la « fille-mère »... Ce qui, à bien y regarder confirme *sur le fond et a contrario* la thèse d'Engels qui, prise dans son entièreté, n'a évidemment d'application plénière *sous la forme première qu'il lui a donnée* que dans des conditions technico-sociales données !

Il va également de soi que, dans des sociétés où la femme est systématiquement dévalorisée, une attitude double va apparaître à l'égard de l'homosexualité, notamment masculine. Si la femme est méprisable, l'homme qui se

²² Sans parler du jeune P.C.F. qui fut le premier, dans la France d'entre-deux-guerres, à présenter illégalement aux élections des ouvrières comme Joséphine Pencallet, la combative déléguée C.G.T.U. des *Pen-Sardin* de Douarnenez, ou à importer chez nous les techniques soviétiques dites de l'« accouchement sans douleur » par l'entremise de la *Clinique des Bleuets* dépendant de la C.G.T. Métallurgie : merci au ministre communiste Ambroise Croizat de 1945/47 qui créa par la suite – lumineuse avancée pour les femmes de milieu populaire qui auparavant n'accédaient guère aux soins, ni pour elles ni pour leurs mômes, la Sécu, les allocations familiales ou les retraites par répartition, ces bricoles négligeables aux yeux du féminisme bourgeois ! C'est également le député communiste français Fernand Grenier, représentant officiel du P.C.F. auprès du général de Gaulle à Londres, qui a le premier proposé au Comité national de Libération, ancêtre du C.N.R., d'instituer le droit de vote des femmes. *Eh oui !*

comporte censément en femme, ou le castrat (que Dieu maudit sept fois dans la Bible !), seront plus méprisés encore que ne l'est le « sexe faible » puisqu'ils « déchoient librement et de leur propre volonté » de leur rang auguste de « seigneur et maître par nature ». Symétriquement, la lesbienne affectant un comportement d'allure masculine, sera vue comme un « homme manqué ». En même temps, comme l'ont illustré les milieux aristocratiques grecs que décrit ironiquement *Le Banquet* de Platon, l'homme viril qui courtise les jeunes garçons – le *pédéraste* au sens étymologique du mot (l' « amant des enfants »), en gros l'homosexuel dit « actif » – sera paradoxalement valorisé puisque, sauf pour la procréation qu'il a toujours l'obligation dynastique d'assurer, mais non pour l'amour qu'il réserve aux adolescents qu'il protège, il ne s'abaisse pas à fréquenter le « deuxième » sexe, reclus en son « gynécée », et qu'il ne se plaira « virilement » qu'en la compagnie de guerriers adultes ou... de guerriers en herbe fréquentés au gymnase, lieu de la nudité affirmée des corps...

Ce qui compte *in fine* théoriquement, ce n'est donc pas le pinaillage petit-bras sur la prétendue « information insuffisante » d'Engels, ce degré zéro de l'argumentation que l'on rougirait aujourd'hui de brandir sottement contre Nietzsche ou Bergson... mais que d'aucuns avancent mesquinement dès qu'il s'agit de minimiser l'apport pionnier du marxisme, du jeune P.C.F. ou des pays socialistes dans la lutte pour l'égalité des sexes : autant reprocher à Démocrite d'Abdère d'avoir sottement méconnu la Mécanique quantique quand il a formulé l'hypothèse pionnière et ô combien géniale des atomes ! Pour nous marxistes contemporains, ce qui compte principalement, c'est la manière dont Engels a lié, d'une part, l'exploitation économique à l'oppression sexuelle et à l'aliénation religieuse, d'autre part la question biologique incontournable de la sexuation à celle, toute culturelle et sociohistorique, donc très sujette aux variations spatio-temporelles,

- de l'organisation institutionnelle de la famille (gentilice, nucléaire, etc.),
- des formes permises ou non (notamment par les religions) de l'accomplissement amoureux,
- du sens donné à la procréation par les agents sociaux,
- de la manière d'éduquer les enfants sur ce plan, etc.

Eu égard à notre sujet, nous importera plutôt la manière dont Engels a su en principe articuler la sexuation biologique à la construction socioculturelle des genres sans la réduire superficiellement aux prétendus défauts structurels des langues²³, à des « préjugés » sortis d'on ne sait où, et en pointant la *dimension socioéconomique classiste* de ces constructions dont trop d'études de genre américano-formatées et empreintes d'immatérialisme caractérisé, font largement, voire totalement abstraction !

II – Et maintenant...

On pourrait penser cependant que, malgré ses grands mérites historiques, l'approche d'Engels n'a plus grand-chose à nous dire compte tenu de l'essor fulgurant des sciences biochimiques, biomédicales (génétique, hormonologie, neurosciences...) et psychosociales actuelles, de l'existence du contrôle des naissances et de l'éducation sexuelle plus avancée (rôle du Planning familial) offerte aux nouvelles générations, du recul (du reste très relatif et géographiquement circonscrit) des religions patriarcales, du triomphe – forcément hypocrite en pays capitaliste ! – des idéaux féministes et universalistes hérités de Condorcet ou d'Olympe de Gouges prônant l'égalité républicaine intégrale entre l'Éducation des filles et celle des garçons. Auquel cas, le combat féministe pourrait définitivement se suffire à lui-même et se dissocier sans dommage et tout à la fois du combat prolétarien pour l'émancipation sociale et du mouvement de libération des peuples affrontant l'impérialisme... Il n'en est rien cependant, et cela pour plusieurs sortes de raisons : les unes sont carrément vitales à court terme à l'heure où le capitalisme-impérialisme-hégémonisme-exterminisme piloté par l'Empire euro-atlantique porte plus que jamais une menace nationale, continentale et mondiale de fascisation, d'arasement des acquis sociaux, d'anéantissement des souverainetés nationales, de destruction générale du climat... *et de guerre nucléaire mondiale potentiellement pan-destructive* : n'est-il pas clair comme le soleil de midi que la libération des femmes a pour première condition l'*existence* de femmes *en vie* ? A l'égal d'un mouvement ouvrier se désintéressant de la lutte contre le surarmement, ou d'un mouvement écologiste restant indifférent au conflit global ravageur qui approche, *un féminisme qui n'aurait que faire de la lutte pour la paix ne serait que pitoyable diversion.*

D'autres raisons militant pour l'unité de combat du féminisme et du combat prolétarien (c'est ce que nous appelons le *féminisme rouge*, ou le *féminisme populaire*) sont moins apparentes bien que non moins importantes pour l'avenir d'une « hégémonie culturelle progressiste » et surtout, pour la *défense proprement anti-exterministe elle aussi*

²³ Par ex. pour dénigrer la langue française en vantant, comme toujours, l'anglais (peu « généré » certes, mais aussi moins informatif : on ne gagne pas sur tous les terrains à la fois...) au risque d'ignorer quantité de données étymologiques, phonétiques, etc. qui ont façonné le français au long cours. Par ex. en ignorant que, pour des raisons surtout phonétiques, le genre neutre hérité du bas-latin a disparu du « roman » prononcé par les gosières gaulois, le masculin se chargeant alors en vieux francien des fonctions grammaticales du neutre, donc se désexuant de fait (masculinisation du neutre = neutralisation du masculin...), et le féminin restant le seul genre marqué, etc. Non, ce n'est pas parce que la France parlerait encore un peu trop sa langue maternelle que, chez nous, les femmes salariées sont encore bien moins payées que leurs collègues hommes car, déjà au Moyen-Âge, notre pays était qualifié par dérision de « pays des femmes » par les étrangers : il est vrai que la France médiévale fut pionnière en matière d'*amour courtois*, puis de « galanterie » et d'art de la « conversation », toutes choses que la langue française accusée de tous les maux par les ravis du *tout-globish* n'a nullement entravées, bien au contraire : on sait le rôle des « salons » tenus par des femmes dans la naissance et le polissage de la littérature française de l'âge classique et du Siècle des Lumières !

des prérequis anthropologiques globaux qui rendent possible en général l'historicité, la culture, et, en dernière analyse, la liberté, l'égalité et la solidarité humaines.

A – Associer plus que jamais l'engagement féministe au combat prolétarien pour une société sans classes... et réciproquement !

Si une attention superficiellement accordée à l'approche « genriste » de la question féminine semble nous détourner du matérialisme historique (en nous renvoyant à un idéalisme culturaliste), un intérêt plus profond porté aux conditions d'existence réelles de l'immense majorité des femmes, ouvrières, employées, « précaires », enseignantes, mais aussi paysannes, chômeuses, artisanes, petites commerçantes, etc., nous en rapproche comme jamais :

1°) C'est en priorité le prolétariat et les femmes²⁴ – et in fine, le prolétariat féminin – que percutent objectivement les contre-réformes néolibérales pilotées par l'U.E. et par les euro-gouvernements hexagonaux soi-disant féministes placés sous son obédience : dirigée par Diane Gillard, la commission *Condition féminine* du P.R.C.F. et son bulletin *XX-Elles* listent et dénoncent régulièrement les lourdes régressions que subissent les femmes en général et les femmes prolétaires (travailleuses ou épouses, filles et mères de travailleurs partageant leur sort) en particulier. Quand les euro-gouvernements successifs de toutes obédiences réduisent les remboursements de soins médicaux, ferment en masse des lits d'hôpital, suppriment des gares S.N.C.F., des maternités de proximité, des hôpitaux ruraux, des écoles et des postes de village, quand ils repoussent sans cesse l'âge du départ en retraite (contre-réformes Balladur, Fillon I, II et III, Touraine, Borne...) en « agrémentant » les pensions de retraite de fortes décotes, quand les gouvernements Macron successifs rabotent sans pitié les indemnités chômage des précaires et des seniors licenciés, quand ils détricotent le Code du travail et mettent les ouvriers à la merci des patrons usine par usine (Lois El Khomri/Macron), quand les professions les plus féminisées – industries de main-d'œuvre requérant peu de qualification, emplois liés à la grande distribution, métiers du soin et de l'enseignement, etc. –, voient les salaires réels et les conditions de travail régresser lourdement du fait de l'euro-austérité salariale sans fin et du harcèlement médiatico-gouvernemental contre la fonction publique, quand, parallèlement, l'hôpital public et l'école publique dysfonctionnent massivement, eux qui étaient jusqu'alors le « filet de sécurité », la planche de salut ou l'espérance de promotion transgénérationnelle des couches populaires, *qui donc* paie la plus grosse facture humaine en dernière analyse si ce n'est ce *prolétariat féminin* que composent, *largo sensu*, les personnels les plus précaires, les moins payés, dont les carrières sont hachées par les grossesses, qui, souvent se retrouvent seules pour élever les enfants (familles dites monoparentales) et qui de ce fait, sont, soit lourdement paupérisées, soit placées par la dure nécessité – celle de manger, de se loger et de faire manger les gosses – sous la tutelle de compagnons parfois brutaux (si ce n'est assassins !) ?

Et que l'on ne vienne pas dire que notre insistance sur l'aggravation générale de l'exploitation capitaliste vise à faire diversion des aspects proprement « sociétaux », et soi-disant « au-dessus des classes », du combat pour l'émancipation féminine : d'une part en effet, la plus lourde violence qui est implicitement et quotidiennement faite aux femmes prolétaires, n'est-elle pas d'être fortement maintenues *par la société capitaliste tout entière* dans une forme d'impuissance rageuse à quitter, mieux, à « plaquer » leur minable tourmenteur domestique quand l'évasion devient un besoin vital pour elle et pour leurs enfants ? Car insistons-y mille fois, les grands discours sur la nécessaire autonomie des femmes ne changent rien au fait qu'il faut nourrir et habiller les enfants, que le chômage et la précarité de masse sont là, que les indemnités chômage et les aides au logement baissent constamment (quand on parvient à les percevoir !) et que cette dégradation continue des conditions de survie au quotidien rend le patronat toujours plus exigeant vu que les chômeuses doivent bien « prendre les petits boulots » qui se présentent ! A quoi il faut ajouter que les loyers de centre-ville sont devenus inabornables, que l'essence est hors de prix (et l'électricité inaccessible aux pauvres), y compris pour se rendre au travail, que la cité populaire où l'on habite faute de mieux est livrée aux trafics (ou aux intégristes religieux surveillant la tenue vestimentaire des filles !), alors que, symétriquement, l'extrême droite de certains centres-villes cible les personnes trop « bronzées » et que les transports en commun vers le centre-ville sont rares, dégradés ou souvent en panne ! Dans l'entreprise capitaliste ou le « service public » fortement dégradé par l'austérité, que deviennent les femmes salariées alors que désormais, grâce aux lois Macron et à la « socialiste » et « féministe » ministre « socialiste » Myriam El Khomry, les pénalités financières infligées au patronat pour licenciement abusif ont été « plafonnées » par le législateur : désormais un patron indélicat et harceleur sexuel peut se permettre de licencier qui il veut pour peu qu'il ait provisionné les sommes nécessaires, et connues d'avance, pour payer, *coup de pied au cul et viril bras d'honneur en prime*, toute personne qui lui aurait résisté... sur quelque terrain que ce fût ! Bref, militantes et militants du féminisme populaire auxquelles je m'adresse ici tout spécialement, comment ne pas souligner à l'encre rouge la complicité lourde qui existe objectivement, si ce n'est plus, à l'encontre des femmes

²⁴ Il y a bien là ce que la théorie logico-mathématique des ensembles appelle une *intersection* puisque certaines femmes font partie du prolétariat et d'autres pas : en conséquence on ne peut pas additionner platement l'ensemble « prolétariat » et l'ensemble « femmes ». Mais ce n'est pas cette impossible addition d'« éléments » que proposait Zetkin : il s'agissait pour elle, et encore pour nous, de faire confluer le *mouvement* général du prolétariat, dont ferait par ailleurs partie, par ex., une femme faisant grève dans une usine aux côtés de ses camarades hommes, avec le *mouvement* féministe dont ferait partie, par ex., une adhérente marxiste intervenant dans un cénacle féminin pour combattre l'orientation petite-bourgeoise dudit cénacle en l'orientant vers le soutien aux revendications des ouvrières, des enseignantes, des paysannes... La fusion du mouvement féminin d'émancipation et du mouvement général du prolétariat a eu pour première manifestation organisée le *Comité des Femmes* de la Commune dont faisaient activement partie en 1871 Louise Michel, Nathalie Le Mel et la marxiste russe Elisabeth Dimitrieva.

prolétaires (au sens large du mot, incluant les femmes sans travail – parce que sans qualification, sans moyen de déplacement – et prétendument « assistées », mais aussi nombre de retraitées archi-pauvres) entre le patronat, bénéficiaire des contre-réformes ciblant le « marché du travail », les gouvernants libéral-maastrichtiens (Macron, Raffarin, mais aussi Martine Aubry, Bachelot, Péresse, etc.) et social-maastrichtiens (Hollande, Valls, Touraine, El Khomry...)... et, sans que les premiers en aient sans doute la moindre conscience (ils sont « au-dessus » de ces « contingences ») les pervers harceleurs qui sévissent impunément à l'entreprise et/ou dans le cadre du « home sweet home » petit-bourgeois ?

On peut toujours alors faire du tapage médiatique bien-pensant, c'est-à-dire proférer des discours abstraits des rapports de classes concrets, contre les « violences faites aux femmes », et tant mieux si cela permet aux actrices cannoises et aux gentes dames des couches intellectuelles moyennes-supérieures de tenir tête aux butors haut placés qui ont souvent opprimé et humilié leurs mères et leurs mères-grands, mais pour des millions de femmes prolétaires, paysannes, artisanes, chômeuses, pour des millions d'agentes des services publics sous-payées et trébuchées sans scrupules d'un établissement à l'autre, pour celles qui n'ont pas un sou d'avance pour échapper *ici et maintenant* à leur situation matérielle bloquée, à leur sous-qualification systémique ou... à la mainmise sur elles d'un « seigneur et maître » signant souverainement les chèques du foyer²⁵, les discours bien-pensants sur l'« égalité et la modernité » ne feront jamais rien d'autre qu'accroître leur légitime exaspération tout en aggravant la tyrannie domestique de leur « pater familias » : *Padre padrone !*, comme disait en italien le titre d'un film des frères Olmi !

Il faut donc se reporter ici à la juste critique *matérialiste et de classe* que le marxisme-engelsisme déploie depuis toujours à propos du caractère largement, voire purement *formel* selon les moments (c'est-à-dire quand le prolétariat momentanément affaibli recule face aux capitalistes) des droits, des libertés et de l'« égalité » civique en régime bourgeois : ainsi, quand les droits régressent *en apparence d'une même façon* pour toutes et pour tous, ce sont les plus fragilisées et les plus précarisées qui reculent *bien davantage* que les autres en raison du pas toujours très visible *différentiel de classe, et souvent, de statut*, qui préexiste à ladite régression. Sans misérabilisme aucun, il suffit de voir combien l'euro-blocage en longue durée du traitement des fonctionnaires²⁶ (critères de Maastricht, guillotine budgétaire des 3% européens exigée par Berlin), combien l'affaiblissement continu des *statuts* publics, du Code du travail et des conventions collectives nationales du secteur privé (« inversion de la hiérarchie des normes » au profit des « accords d'entreprise » bricolés entre le patronat et la C.F.D.T. jaunâtre), combien l'érosion en profondeur du *produire en France* (délocalisations industrielles massives, asphyxie de l'agriculture paysanne et de la pêche artisanale), combien l'euro-privatisation galopante des services publics (au nom de la « concurrence libre et non faussée » de Maastricht et du libre-échange mondial)²⁷ ou la désertification médicale des zones rurales, ont détérioré la situation d'une majorité de femmes dans nos pays depuis quatre décennies alors que, en apparence, et considérée du point de vue des intarissables bourgeois et bourgeoises arrogants, bavards et superficiels qui hantent les médias, la situation des femmes ne cesse de se rapprocher de celle des hommes (« les hommes », « les femmes », quelles mauvaises abstractions, socialement parlant !) malgré quelques « retards » certes regrettables que certaines « femmes puissantes » telles que les aime Mme Léa Salamé prétendent terrasser à coups de déclarations fracassantes.

Qui ne voit dès lors que la critique *matérialiste* de l'injustice de sexe et de genre globalement faite aux femmes rejoint celle de l'injustice de classe non moins massive faite aux prolétaires *hommes et femmes* – formellement et juridiquement égaux aux citoyens bourgeois en société capitaliste, mais en réalité durement exploités par le patronat capitaliste – sans oublier l'injustice non moins grave qu'inflige structurellement aux peuples du Sud et à ceux de l'Eurasie l'impérialisme-hégémonisme occidental et dont le symptôme le plus parlant sont les migrations massives. Pourtant là aussi, d'un point de vue purement juridico-formel, les peuples opprimés du Sud global (Asie du Sud-Est, Afrique, Amérique latine, Océanie...) sont égaux à ceux du Nord si l'on s'en tient aux critères formels²⁸ de *l'universalisme abstrait* qui domine encore arrogamment le droit international... Sachant qu'en outre, lorsque ledit

25 Donc maintenu objectivement dans le rôle censément aboli de « chef de famille » patriarcal. Car « *Qui paie les musiciens choisit la musique !* » ...

26 Exemple typique du trompe-l'œil que l'approche formaliste du combat féministe impose invisiblement aux militantes de l'égalité de genre : dans la fonction publique, le statut hérité des communistes Maurice Thorez et Anicet Le Pors, oblige l'Etat-patron et ses administrations à payer rigoureusement de la même manière deux personnes, homme et femme, ayant la même qualification, ayant passé le même concours et occupant un poste de même niveau administratif : c'est un très grand acquis formel et l'on espère bien que le mouvement féministe tout entier le défendra aux côtés des syndicats quand les euro-gouvernements à venir ne manqueront pas de le remettre en cause. Il n'en reste pas moins que l'enjeu égalitaire ne se joue pas ici principalement entre tel fonctionnaire homme et tel fonctionnaire femme puisque, au même grade et au même échelon, ils sont payés de la même manière (il peut exister encore des discriminations inavouables dans les promotions de grade). Le problème massif et portant sur des dizaines de milliards d'euros est que, globalement, les professions massivement féminisées (infirmières, institutrices, professeur/e/s...) sont gravement dévaluées socialement pour toutes sortes de raisons. C'est une revendication féministe par ex. que d'exiger tous ensemble la revalorisation massive des enseignant-e-s et des infirmier-e-s : ici, l'écriture inclusive a toute son importance !

27 Par ex. les 62 notifications comminatoires adressées par la Commission européenne à la France entre 2011 et 2022 pour la sommer de réduire ses dépenses de santé... Ce qu'ont fait sans discontinuer et sans jamais dire « stop » à l'U.E., les ministres de la Santé « libéraux » et « socialistes » successifs, les Aubry, Bachelot, Bertrand, Touraine, etc., avec les jolis résultats en termes de suppressions de lits qu'on a vus lors de la pandémie...

28 Du reste de moins en moins respectés par les pays de l'« Ouest » et du « Nord » : voir la manière dont Israël traite les Gazaouis au mépris du droit international.

droit international leur est occasionnellement défavorable, l'Oncle Sam et son protégé israélien s'assoient cyniquement dessus à l'abri du veto américain à l'O.N.U. et des 720 bases militaires US existant de par le monde....

Dès lors, qui ne voit l'actualité aiguë des analyses et des mots d'ordre formulés jadis par Clara Zetkin ? Cette ardente militante socialiste, figure de la gauche social-démocrate et marxiste allemande, sut s'opposer avant 1914 à l'état-major du S.P.D. social-impérialiste ; elle lança, en 1911, la Journée internationale annuelle de lutte du 8 mars²⁹, elle dénonça avec Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg la guerre impérialiste déclenchée par Guillaume II (« *l'ennemi principal est dans ton propre pays* », disait Liebknecht), elle soutint la Révolution d'Octobre puis aida Lénine à fonder l'Internationale communiste. Déjà âgée septuagènaire, elle entra clandestinement en France pour haranguer en français, au nom du Komintern, les délégués du Congrès fondateur du P.C.F. à Tours en décembre 1920 : qui dit mieux du point de vue à la fois de l'intérêt général des femmes et de l'intérêt général du prolétariat français et international ? Zetkin avait compris que la situation particulièrement discriminée des femmes prolétaires tend, objectivement et potentiellement, à les propulser à la tête de la lutte des femmes en général puisqu'elles ont intérêt à mener jusqu'au bout le combat général pour l'émancipation humaine : non seulement en portant l'affranchissement global des femmes, mais en s'associant amicalement aux prolétaires de sexe masculin pour abattre le grand capital, le fascisme et l'impérialisme qui oppriment toute l'humanité. Égalité mais aussi *amitié et camaraderie de combat donc, insistons-y*, entre les hommes et femmes prolétaires luttant pour l'affranchissement général de l'humanité, tel est alors le double mot d'ordre libérateur de ce que nous appelons ici « féminisme rouge » ou, mieux et plus largement, *féminisme populaire*³⁰ !

Dès lors, on voit ce qui pêche dans le féminisme bourgeois et petit-bourgeois en tant qu'il se refuse à porter le fer contre le capitalisme, l'impérialisme, l'hégémonisme, le néocolonialisme, l'exterminisme et leurs outils géopolitiques, l'U.E.-O.T.A.N., l'O.M.C., le F.M.I. ou encore, la « Françafrique » en tête : c'est son aveuglement politique structurel sur la situation de l'écrasante majorité des femmes prolétaires en France et plus encore dans nombre de pays du monde, mais c'est aussi, de manière moins directement visible, leur impuissance à mener jusqu'au bout le combat pour l'égalité hommes-femmes en tant qu'il est intrinsèquement lié à la lutte contre l'exploitation capitaliste et contre l'oppression impérialiste : les femmes de Palestine pourraient sans doute en dire long sur la question !

Ce lien entre la question sociale et la question féminine se voit comme le nez au milieu de la figure quand Laurence Parisot, « femme puissante » (comme dirait encore une fois la despote médiatique Léa Salamé) s'il en fut jamais, et alors présidente du MEDEF, s'exclamait odieusement, en prenant des airs faussement modernes et « libérés » :

« L'amour est précaire, la santé est précaire, la vie est précaire, pourquoi le travail ne serait-il pas précaire ? »...

La « patronne des patrons » procédait alors typiquement à une *inversion idéologique* mettant les choses cul par-dessus tête : car c'est justement *parce que* le contrat de travail court-termiste, le logement, l'accès aux soins et aux services publics, y compris aux services d'aide à la famille et aux centres médico-psychologiques débordés et censément destinés à traiter la souffrance psychosociale de masse dans notre pays, sont de plus en plus fragilisés par les contre-réformes maëstrichtiennes soutenues et impulsées en France par le MEDEF, et parce que l'« air du temps », c'est-à-dire la très réactionnaire hégémonie culturelle individualiste et « gagnériste » en vogue dénoue sans trêve les solidarités humaines de toute nature³¹, que « la vie », que les couples, que l'éducation des enfants, que les carrières professionnelles, que le financement des retraites, des indemnités chômage et de la Sécu, sont de plus en plus précaires et chaotiques, que chacune et chacun sont inconsciemment conduits à transposer dans leur pauvre « vie privée » des conflits dont l'origine et le dénouement heureux devraient être traités au niveau de la classe sociale, du quartier populaire se solidarisant, de la Nation redevenue souveraine, voire de toute l'humanité engageant enfin les immenses programmes nécessaires pour permettre aux humains d'en finir *ensemble, et de manière planifiée*, avec les fléaux sociaux et environnementaux qui menacent la vie sur Terre (il n'est que temps !) !

Conclusion pratique sur ce premier point :

L'*universalisme abstrait* de la bourgeoisie – qui n'est autre que la transposition idéologique du pouvoir absolu de la Marchandise et du grand Capital sur tous les aspects de la vie humaine – stérilise les aspirations féministes en minorant les revendications socioéconomiques pressantes (mais fort peu « fun » il est vrai : retraites, allocs, remboursements Sécu, salaires, prix agricoles, logement social...) des femmes prolétaires ; de ce fait, il est

²⁹ Qui, soit dit en passant, servit de déclencheur à la Révolution russe, dite « de Février » 1917...

³⁰ Ce n'est nullement la problématique « intersectionnelle » chère à l'ex-militante communiste américaine Angela Davis qui pose en soi un problème aux marxistes car il est évident par ex. que, à *qualités militantes égales*, des P.C. sérieux préféreront toujours promouvoir un cadre ouvrier plutôt qu'un intellectuel, un cadre féminin plutôt qu'un cadre masculin, une femme ouvrière d'origine immigrée plutôt qu'un ouvrier mâle étranger à la problématique des quartiers populaires. Ce qui peut poser un problème en revanche, c'est de perdre de vue que la contradiction capital/travail est historiquement et stratégiquement centrale. Ou de négliger le membre de phrase que nous venons de mettre en italiques : car si l'on ne part pas des *compétences*, alors la « politique des quotas » devient *paternaliste* et, en définitive, *contre-productive*.

³¹ Celles dont les films de Ken Loach en Grande-Bretagne et de Robert Guédiguian en France, observent le délitement tout en valorisant les résistances qu'il provoque.

principalement voué à promouvoir quelques « femmes puissantes » réglant leurs comptes de manière tapageuse avec leurs « porcs » respectifs³²... sans négliger d'assurer au passage leur auto-promotion médiatique et professionnelle au sein de leur groupe social élitaire. Mais ce féminisme hypermédiatisé et partiellement contre-productif irrite et agace en réalité des millions d'employées, d'ouvrières, de chômeuses, de paysannes, etc. quand il ne les exaspère pas en les rejetant paradoxalement du côté du conservatisme sociétal qui prospère et contre-attaque à l'abri des appareils religieux ancrés dans le patriarcat... et dans l'extrême droite en pleine offensive française, européenne et mondiale. Des appareils religieux qui, sauf quand ils sont frappés par des scandales relatifs à la pédophilie, restent largement épargnés par la critique médiatique bien-pensante, alors qu'ils sont à 99%, voire à 100%, dirigés par des clercs de sexe masculin majoritairement réactionnaires³³...

En pratique, il faut donc réactiver au maximum, bien entendu sous des formes neuves et en s'ouvrant si besoin aux thématiques sociétales émergentes, des *organisations populaires et prolétariennes, voire paysannes de femmes*. C'est ce que faisait intelligemment le jeune P.C.F.-S.F.I.C. quand il mettait en place, derrière la grande dirigeante ouvrière Martha Desrumeaux, l'*Union des Femmes Françaises*, ou quand il impulsait, autour de l'héroïque Danielle Casanova et à l'intérieur du *Mouvement de la Jeunesse Communiste de France (M.J.C.F.)*, l'organisation spécifique appelée *Union des Jeunes Filles de France (U.J.F.F.)*, de manière à « faire monter » des cadres féminins. Cette réactivation est nécessaire pour deux raisons : d'abord pour l'efficacité du mouvement général des femmes, y compris pour celui des femmes bourgeoises et petite-bourgeoises, qui n'en progresserait que davantage, y compris sur ses propres objectifs sectoriels et « sociétaux », si une avant-garde féminine populaire lui imposait à nouveau une saine émulation (y compris bien sûr en assumant la lutte contre les violences domestiques et les comportements machistes) ; ensuite, pour le mouvement général du prolétariat qui trouverait dans ce type d'organisation populaire refondée un puissant allié contre le Capital ainsi qu'un ferment idéologico-culturel lui permettant d'affiner ses positionnements sociétaux sans se mettre à la remorque de la bourgeoisie de droite, donc en évitant de glisser sur des positions conservatrices, ou de se mettre à la traîne de la bourgeoisie « de gauche » en assumant des positionnements hors-sol et totalement rebutants aux yeux des femmes des « larges masses », femmes ouvrières issues de l'immigration en tête.

Plus largement encore, un tel féminisme populaire, tourné par nature non pas « contre les hommes » en général, mais contre le machisme allié au grand capital impérialiste, constituerait un levier majeur pour relancer l'*universalisme concret*, celui qui, pour chaque homme et pour chaque femme, « ô pierre tendre tôt usée » comme dit compassionnellement Aragon, est par nature au cœur même du projet socialiste-communiste, cette société dans laquelle, selon le *Manifeste du Parti communiste*,

« Le développement de chacun est la condition du développement de tous ».

2°) le mouvement pour l'affranchissement des femmes ne peut se dissocier de la défense anticapitaliste et anti-exterministe du droit à l'avenir pour toute l'humanité

Mais le féminisme populaire est inséparable du combat de classe général pour des raisons peut-être encore plus pressantes et qui tiennent à l'essence même du terrible et angoissant moment historique que nous vivons. En effet le « moment actuel » met aux prises, – on le voit en ces temps de marche à la guerre mondiale impulsée par le suprématisme euro-atlantiste –, d'une part le(s) mouvement(s) populaire(s), objectivement tourné(s) vers le développement du vivant en général et de l'humain en particulier, d'autre part le capitalisme-impérialisme-hégémonisme menaçant objectivement la survie du genre humain, si ce n'est celle du vivant terrestre tout entier. En effet, comme nous l'avons cent fois montré par ailleurs, l'*exterminisme* – c'est-à-dire l'incompatibilité de plus en plus insurmontable sur tous les terrains (militaire, environnemental, économique, technologique...) de l'exploitation capitaliste avec la survie/développement de l'humanité, voire avec le maintien du vivant complexe sur Terre, est devenu depuis Auschwitz, et plus encore depuis Hiroshima et Nagasaki, le stade suprême d'un capitalisme socialement putréfié et historiquement à bout de souffle. Comment l'émancipation des femmes, comme celle des prolétaires et celle des peuples en général *qui, tous, sont avant tout des êtres humains et des êtres vivants*, pourrait-elle s'accomplir sans prendre sa part axiale dans la défense de la classe travailleuse, de la Nation euro-broyée, de l'humanité globale menacée, voire du vivant en général comme c'était encore le cas à la grande époque où l'U.F.F. et l'U.J.F.F. défendaient vigoureusement, non seulement les revendications féminines, mais la paix mondiale, mais l'indépendance de la France, mais les libertés pilonnées par le fascisme, mais le progrès social sapé par l'offensive générale des capitalistes de l'entre-deux-guerres contre les salaires, ainsi que l'a fortement établi l'historienne marxiste Annie Lacroix-Riz ? Drôle d'émancipation féminine littéralement *nébuleuse et quasi-extraterrestre* que celle qui prétendrait s'accomplir censément pour elle-même et hors-sol alors que l'humanité globale est aux portes du suicide nucléaire, que la biodiversité court vers l'effondrement final sous la torsion du tout-profit néolibéral, que la souveraineté de notre peuple, l'indivisibilité du territoire national et l'existence même de notre langue nationale sont promises à l'euro-broyage par l'Etat euro-atlantique en gestation, que l'ensemble des conquêtes sociales de 1906 (Jaurès), de 1936 (Frachon) et de 1946 (Croizat) part à la casse ; et avec lui ces avancées majeures arrachées par la S.F.I.O. de Jaurès, puis par le P.C.F. et par les

³² Tant mieux, *si les faits sont établis*, car la masse des hommes respectueux de leur compagne n'a pas à se solidariser avec de tels verrats !

³³ Il faut évidemment tenir compte de l'effort de mixité remarquable des protestants français (depuis longtemps pionniers de la laïcité, et pour cause !), ou de l'existence des militants et militantes remarquables de l'Action catholique ouvrière (A.C.O.) ou de la J.O.C., ou encore des combatifs et fraternels Prêtres-Ouvriers catholiques (les « P.-O. »), pour ne parler que des milieux religieux que l'auteur a un peu côtoyés et appréciés...

syndicats C.G.T. de lutte, que furent, pour les femmes, l'école *maternelle à la française*, les allocations familiales, l'accès au second cycle des lycées (donc au bac et à l'Université) pour (au moins en théorie) l'ensemble d'une génération, les statuts et les conventions collectives garantissant l'égalité du salaire à qualification égale pour tout salarié masculin ou féminin d'une branche donnée, ou, la possibilité pour les femmes fonctionnaires ayant mis au moins trois enfants au monde de prendre leur retraite précoce sans pénalité financière, etc. ?

C'est pourquoi nous affirmons ici haut et fort que le féminisme populaire, qui ne vit pas sur Sirius mais sur Terre, doit prendre en charge, non pas au détriment de ses combats spécifiques mais tout au contraire pour leur donner pleinement corps, la défense des droits suivants :

a) **Le droit universel de l'espèce humaine en général, et de chaque individu en particulier, à la paix mondiale dans la justice**, en exigeant, globalement et pays par pays, le refus de toute guerre et de tout acte politique, économique, médiatique ou militaire (surarmement, manipulation de terroristes, campagnes bellicistes, manœuvres provocantes, etc.) pouvant déclencher une « *guerre d'extermination menant à l'anéantissement du genre humain* » (Kant, *Vers la paix perpétuelle*³⁴). A notre époque de féminisme bourgeois et petit-bourgeois éthéré où nombre de féministes issues du peuple, tout simplement sensées et prétendant garder les pieds sur terre se font insulter quand elles rappellent cette évidence que *la nature en général et la différence sexuelle en particulier existent aussi* et que les femmes peuvent aussi, et sans renoncer à mener une carrière, être mères, amoureuses ou grands-mères, comment la masse des femmes qui a porté, mis au monde et allaité des bébés, lesquels, devenus adultes (car il y a aussi hélas les bébés présentement massacrés à Gaza, au Liban, dans le Donbass et ailleurs...) sont envoyés par les forces du capital se faire étripier sur les champs de bataille, comment la masse des femmes ne serait-elle pas sensible à la nécessité de bâtir au plus tôt un *large rassemblement international et hexagonal* pour conjurer la guerre nucléaire dont le spectre plane de plus en plus sur le monde ? Le féminisme véritable qui, c'est un minimum, se bat pour améliorer la *vie* des femmes, donc pour des femmes *en vie* et en état, si elles le souhaitent, de *donner la vie*, devrait se lever *comme... une seule femme* contre les théoriciens (plus répandus que l'on ne croit dans les états-majors politico-militaires et médiatiques), qui osent nous expliquer, à l'instar du défunt « philosophe » André Glucksmann³⁵ que les prétendues valeurs occidentales (celles de Wall Street et du complexe militaro-industriel français ?) valent bien que l'on gage l'existence globale de l'humanité dans une guerre nucléaire, ou, *a minima*, que l'on mise celle de la population française, si cela s'avérait nécessaire, pour défendre le régime de Kiev adossé aux milices néonazies, persécuteur de la gauche ukrainienne et destructeur assumé du Code du travail ukrainien ! Comme nous l'avons montré dans un texte récent, le grand philosophe allemand E. Kant a réfuté par avance un tel fanatisme exterministe délirant d'hubris en observant qu'il serait absurde, au nom du « droit » et de « la morale », de mettre en péril l'humanité dans son ensemble, c'est-à-dire le *sujet* même de tout droit et de tout acte moral jusqu'à preuve du contraire : *tout faire pour conjurer une guerre d'extermination pouvant provoquer la fin du genre humain, et avec lui, la disparition du sujet de tout droit, c'est là un impératif catégorique pour toute politique étrangère postérieure à Auschwitz et à Hiroshima ! Rien n'est moins hors-sujet, eu égard à la présente étude, que la défense de ce qui permet qu'existent, non seulement des sujets d'étude, mais des sujets humains vivants pour s'y intéresser !*

b) **Droit à un développement égal, libre et solidaire pour tous les peuples** – Indissociable de cette première exigence universaliste est celle du droit inaliénable pour tous les peuples à un développement souverain, égalitaire et solidaire ; à notre époque en effet, la souveraineté ne se conçoit pas sans l'instauration d'une coopération égalitaire entre pays souverains contournant les transnationales et échangeant directement d'Etat à Etat indépendamment de la « concurrence libre et non faussée », des systèmes étouffants du dollar, de l'eurodollar et de l'euro-franc CFA, sans oublier les traités néolibéraux européens et transcontinentaux³⁶. Ce droit inaliénable à la souveraineté nationale, donc à l'égalité avec tout autre pays, ainsi qu'à l'interdiction symétriquement faite à chaque Etat de s'immiscer dans les affaires internes d'un autre (du genre « guerre civile » espagnole, « révolution orange » téléguidée ou « *Regime Change* » à l'américaine ...), forme la suite logique du droit de chaque être humain à l'égalité dignité. Une égalité de principe que revendiquaient déjà pour les femmes le très républicain Marquis de Condorcet ou la citoyenne Olympe de Gouge, et qui vaut catégoriquement pour chaque individu comme pour chaque Etat-Nation. Ne pas faire droit à cette revendication, défendre un prétendu « droit d'ingérence » à la B.-H. L. ou à la Glucksmann, reviendrait à s'autodétruire pour tout mouvement démocratique, donc aussi pour tout mouvement féministe un peu conséquent. De même qu'« *un peuple qui en opprime un autre ne saurait être libre* » (Engels), *un sexe qui en opprime un autre ne saurait être libre* si bien que la libération des femmes sert indirectement celle des hommes, pour lesquels, s'ils sont conséquents, l'engagement féministe n'est donc pas optionnel mais relève aussi de l'émancipation des « mecs » par rapport aux exigences étouffantes du machisme. A tous niveaux, il faut donc *invalidier le suprématisme et l'unilatéralisme* dont le sexisme, le colonialisme, le fanatisme religieux, le racisme, l'hégémonisme euro-atlantique et sa variante, le suprématisme israélien, de même que – plus globalement – *l'exploitation capitaliste* sont des cas de figure illustrant dangereusement le même anti-principe secrètement anti-universaliste.

34 Cf G. Gastaud, *Exterminisme et criminalisation*. Brochure consacrée à une lecture anti-impérialiste actualisée du *Projet de paix perpétuelle* de Kant. A paraître une étude de G.G. portant sur l'analyse marxiste de l'héritage de Kant à l'occasion du 300^{ème} anniversaire de sa naissance, cf www.georges-gastaud.com.

35 ... le souriant papa d'un autre intello belliciste, oh la belle lignée que voilà !

36 Ainsi échantonné entre eux, pour autant que les blocus et sanctions nord-américaines le leur permettent encore, les Etats latino-américains membres de l'ALBA (*Alternative Bolivarienne des Amériques*, Cuba, Venezuela, Bolivie, etc.).

a) **Droit pour tous les humains à un environnement viable et vivable** – Une égalité hommes/femmes vécue par des femmes et par des hommes ayant à subir, fût-ce « paritairement », l'épreuve planétaire globale qui résultera à moyen, voire à court terme, du dérèglement climatique, serait évidemment sans le moindre intérêt : il n'y aurait là rien d'autre qu'un accès égalitaire... à une agonie partagée. *Des mouvements féministes franchement populaires et universalistes ne sauraient donc se désintéresser des problématiques environnementales* ; il ne s'agit pas pour eux de renoncer à leur spécificité : il leur faut traiter la question environnementale d'un point de vue féministe en observant que, dès aujourd'hui, le réchauffement climatique infernal ou les tempêtes tropicales qui frappent déjà les zones tropicales, touchent encore plus fortement les femmes et les jeunes filles, spécialement celles des milieux pauvres qui doivent encore, pour beaucoup, aller tirer de l'eau au puits, qui doivent faire des kilomètres à pied sous le cagnard pour aller à l'école et qui ne peuvent évidemment profiter de la climatisation coûteuse des immeubles verre et béton de Delhi ou d'Abidjan. On voit là encore combien sont indissociables la prise en compte globale des dialectiques de la nature et de l'histoire et celle, plus spécifique mais non moins importante pratiquement, des problématiques féministes : il ne serait du reste pas moins absurde, notamment pour des marxistes, de négocier sur leur franc engagement environnemental au nom d'une « philosophie de la praxis » minimisant l'intérêt d'une ontologie scientifique, voire celui du concept même de nature en développement, qu'il ne serait inintelligent pour ces mêmes militant(e)s de nier l'existence d'une *dialectique nature/culture du sexe et du genre* en allant, comme font tant de syndicats placé sous contrainte pseudo-« moderniste », jusqu'à rayer de leurs statuts le concept même de sexe³⁷.

3°) Du rôle d'avant-garde pratique du féminisme populaire pour...

a) « **Tirer** » les combats sociaux et révolutionnaires de l'ensemble des travailleurs – Les femmes du peuple ont joué et jouent encore souvent un rôle moteur, voire initiateur, dans les combats populaires et révolutionnaires. Certes, sociétalement parlant, les femmes travailleuses ou les femmes d'ouvriers sont souvent – de moins en moins du reste – plus longues à « démarrer » quand se profile une grève dure ou un fort mouvement populaire. Et pour cause, dans l'actuelle répartition genrée des rôles, les femmes « tiennent les cordons de la bourse » des couples et doivent *in fine*, quand le mari fait grève ou adhère à un parti de classe, se débrouiller pour payer le loyer, habiller la progéniture et remplir les assiettes de la maisonnée. Tout dans leur éducation héritée de millénaires de patriarcat (et, pour une part, de ce que j'appellerai le « matriarcat domestique compensatoire ») invite les femmes à se replier sur le rôle de « grillons du foyer », donc à privilégier l'ainsi-dite « vie privée », ce qui les jette prioritairement dans le court-termisme accablant des tâches quotidiennes (la fameuse « charge mentale »), dans le maternage des enfants (voire du mari !), et qui les oriente aussi, de manière surcompensatoire et publicitairement fléchée, vers des formes de narcissisme hédoniste exacerbant le souci – et le plaisir – de la séduction et de la parure. En outre, l'éducation « genrée » traditionnelle assigne, comme on sait, la femme à la « douceur », aux « relations humaines », à la consolation et à la conciliation, l'homme étant censé se tourner vers la matière, vers les sciences dures, vers le maniement des choses, vers le combat public, en un mot vers le monde extérieur : il est clair que ce tableau de départ, qu'il faut évidemment bousculer et qui est en voie de chamboulement, ne facilite pas l'engagement massif des femmes dans les luttes sociales, et particulièrement, dans les combats potentiellement violents (par la faute de l'ennemi !) du syndicalisme de classe, de la révolution ou des guerres de libération : tout cela ne se voit que trop dans la composition largement masculine des partis et syndicats se réclamant du combat de classe. Pourtant, il faut aller au-delà des apparences. En 1789, la contestation pas encore franchement révolutionnaire et républicaine de l'Ancien Régime a pris son tournant radical quand les femmes affamées de Paris sont allées quérir *manu militari* à Versailles, puis ont convoqué sous bonne escorte à Paris, « *le boulanger* (Louis XVI), *la boulangère* (Marie-Antoinette) et *le petit mitron* (le Dauphin) ». Comme chacun sait, les femmes (Louise Michel, Nathalie Le Mel, Elisabeth Dimitriev...) ont joué un rôle moteur dans la Commune de Paris, la figure emblématique de la 11ème République espagnole antifranquiste fut la « Pasionaria » communiste Dolores Ibarruri, et redisons que la Révolution russe de 1917 dite de février a commencé un 8 mars à l'initiative des femmes bolcheviques de Petrograd manifestant héroïquement contre le tsar pour « *le pain, la paix et la liberté* » ! En gros, les femmes prolétaires ou paysannes sont certes plus longues, parfois, en tant que masse, à se mettre en mouvement que les hommes de la même classe ou que les femmes

³⁷ Belle absurdité : quand par ex. le S.N.E.S. inscrit dans ses nouveaux statuts la parité de « genre » dans toutes ses instances, comment la contrôlera-t-il ? Soit le mot « genre » est une nouvelle manière politiquement correcte de dire « sexe », et il ne s'agit là que d'une pirouette linguistique dérisoire qui flaire à cent mètres le conformisme américano-formaté. Soit le genre est *objectivement* autre chose que le sexe biologique, c'est-à-dire une construction sociale plus ou moins clairement définie (faudra-t-il alors annexer aux statuts syndicaux un dictionnaire philosophique pour énumérer et spécifier les genres ?). Une construction que, pression du mouvement « trans » aidant, chacun peut définir à sa guise (« je suis homme », « femme » ou « transgenre », en général selon que *je me sens* tel(le) ; mais il n'y a alors pas d'autre critère du « se-sentir-tel » que le fait que *je me DISE* tel), et il faudra convoquer des congrès rectificatifs tous les trois matins pour « rétablir la parité » statutaire des instances syndicales si, entretemps, tel élu syndical a changé de « genre » au débotté, ou veut s'amuser à paralyser juridiquement les instances syndicales en jouant sur ses propres déclarations provocatrices, un peu comme ces soldats espagnols portant moustache qui grippent volontairement l'intendance militaire en se déclarant officiellement... femmes (sans en penser un mot, mais qui va le prouver et sur quelle base si le sexe n'existe pas et que le genre est purement « mental » ? Qui, sinon Dieu, « sonde les reins et les cœurs » ?). Et dire que, pendant que, dans de tels congrès syndicaux surréalistes, on discute à perte de vue de ces questions pour une part indécidables, l'école publique s'écroule, que les statuts, le bac national, les concours s'effritent, que les salaires des enseignants sont à la ramasse, que l'école privée capte massivement les « têtes de classe » susceptibles d'aider le prof à « tirer » une division, que l'Éducation nationale, jadis meilleure école d'Europe, sombre dans les profondeurs des classements internationaux et que des profs se font taper dessus, poignarder, voire décapiter à la sortie des classes, sans parler du harcèlement scolaire qui recule peu ! Situation grotesque qui n'est pas loin de faire penser aux théologiens byzantins réunis en conclave pour statuer sur... le sexe des anges (ça ne s'invente pas !) tandis que le Sultan encerclait Constantinople qu'il n'en massacrait la population !

de la bourgeoisie, mais une fois qu'elles ont pris « le mors aux dents », rien ne les arrête plus et ce n'est pas pour rien que la Marianne aux seins nus « *guidant le peuple* » entourée d'ouvriers et d'étudiants armés défendant une barricade est devenue l'emblème de la France républicaine à l'initiative du peintre Eugène Delacroix célébrant les *Trois Glorieuses* de 1830...

b) Stopper le dévoiement mondial en marche de l'anti-impérialisme et du contre-hégémonisme au profit du néo-patriarcat suprématisiste « WASP³⁸ »

La reconstitution d'un féminisme populaire organisé, pourquoi pas aussi à l'échelle mondiale comme c'était le cas à l'époque de C. Zetkin, de Marie-Claude Vaillant-Couturier et de M. Desrumeaux, est indispensable pour contre-attaquer victorieusement sur deux fronts complémentaires bien qu'opposés en apparence :

- Le front du *suprématisisme mâle et « tradi »* qui se durcit à l'échelle mondiale sous l'égide des Trump, Bolsonaro, Modi, Poutine, Orban, Milei, Zemmour, etc. sans oublier les extrêmes droites occidentales et autres intégrismes religieux, qu'ils soient protestant (« évangélisme » nord-américain), catholique (en France, le mouvement *Civitas*), juif (colons racistes de Cisjordanie couverts par Netanyahu...), hindouistes, musulmans, voire bouddhistes (Birmanie...). Contre ce raz-de-marée réac planétairement dangereux pour la démocratie, le progrès social et les Lumières, le féminisme « bobo » ne peut rien : au contraire, par son alliance systémique avec le Parti « démocrate » américain (en France, avec le macronisme et ses marches gauches, P.S. et E.E.L.V.), avec la « construction » européenne antisociale et antinationale, avec la prétendue « modernité » orientée contre les peuples dominés, mais aussi contre les vieux, les précaires, les ruraux, et autres « losers » des classes dominées, ce féminisme endimanché et coupé des catégories populaires répugne spontanément à des millions de femmes et de jeunes filles de milieu populaire qui, faute d'une avant-garde rouge à même de les éclairer et de les mobiliser sur des objectifs justes, peuvent ici et là concevoir d'abord leur résistance à l'ordre mondial et hexagonal dominant en termes d'anti-occidentalisme primaire... au risque de se replier sur un communautarisme archaïque surjoué et clairement phallocrate. Seul un féminisme populaire vivant la vie, les souffrances, les aspirations et les luttes des femmes pauvres, exploitées et opprimées, par ex. celles des femmes de ménage sans-papiers en lutte de Paris, un féminisme concret s'adressant à elles sur un pied d'égalité et faisant le lien entre les femmes exploitées de France et leur sœurs surexploitées du Sud global, pourrait faire efficacement barrage au néo-machisme réac et global qui, compagnon naturel et pseudo « viril » des néo-Rambos de la fascisation, de la Grande Europe blanche et de la marche à la guerre atlantique mondiale, menace les acquis civilisationnels séculaires issus de l'Amour courtois occitan, de l'humanisme renaissant et des Lumières, d'une submersion proprement globalitaire ;

- De manière à peine moins directe, le *dévoiement de l'internationalisme au profit d'un néo-féminisme inféodé à l'« ordre » euro-mondialiste* aide symétriquement les grandes bourgeoisies du Nord-Ouest global et du Sud-Est non moins global à binariser la problématique géopolitique tout en marginalisant le prolétariat. Ce néo-féminisme bourgeois n'est pas moins dangereux à *terme* pour l'avenir du mouvement des femmes que ne l'est, à plus courte échéance, le suprématisisme masculin. Tant que la « gauche » mondiale et européenne sera préemptée par ce mouvement foncièrement étranger à la classe ouvrière et à la paysannerie, le fossé s'élargira entre la « gauche » bourgeoise dite féministe (en gros le Parti démocrate américain et sa « chevelure » européenne) et la masse des travailleuses, et plus dangereusement encore, entre le « féminisme occidental » ou perçu comme tel, et l'ensemble contre-hégémonique encore fort disparate que composent l'Eurasie et le « Sud global ». Et cela, au seul avantage final d'un populisme réactionnaire aux accents misogynes, racistes et homophobes dont le Nord-Américain « w.a.s.p. » Donald Trump, le « tronçonneur » argentin Milei, le tonton flingueur philippin Duterte et bien d'autres leaders mondiaux franchement « allumés », sinon lumineux, sont aujourd'hui les redoutables représentants.

B – S'armer de la dialectique engelsienne nature/culture pour que de nouvelles Lumières partagées résistent victorieusement au néo-obscurantisme contemporain

1°) Pour une critique dia-matérialiste du naturalisme et du culturalisme – Nous l'avons entrevu tout-à-l'heure, les thématiques d'apparence antagoniques du culturalisme et du naturalisme convergent objectivement pour rendre indispensable l'émancipation féminine et pour lui interdire de s'allier aux luttes d'émancipation sociale, de revitalisation environnementale, de construction de la paix et de libération nationale. *En effet*,

- *le naturalisme réifie les femmes* en les enfermant dans une « féminité » immuable qui les enchaîne d'autant plus aux stéréotypes « tradis » et machos que, dans la réalité, le naturalisme projette la culture sur une nature qu'il fantasme et qu'il nie le caractère socio-historiquement construit du genre en faisant comme si « féminité » et « virilité » étaient les expressions *directes*, et non pas les manifestations, non pas forcloses, mais *socialement traitées, interprétées et remaniées*, du dimorphisme naturel solidement établi de notre espèce. Dans ce schéma simpliste, les femmes n'ont rien à revendiquer comme telles, elles se doivent juste d'« être de vraies femmes » et de se conformer aux stéréotypes (*mère-séductrice-ménagère*) qui font à jamais d'elles le « second sexe », pour reprendre l'ironique expression de Beauvoir. En ce domaine, on peut aussi renvoyer à la juste critique élaborée par la philosophe féministe contemporaine Elisabeth Badinter qui a montré combien le naturalisme *maternaliste sinon matriarcal* mondialisé de la tentaculaire O.N.G. transnationale américaine appelée

³⁸ *White, Anglo-Saxon, Protestant* (blanc, anglo-saxon, protestant).

Leche League, qui prône un interminable allaitement « naturel » proscrivant les biberons, donc écartant résolument les pères des berceaux et enfermant les mères dans une longue relation fusionnelle potentiellement toxique avec leurs enfants, ne fait que fixer les jeunes mères dans un rôle traditionnel que l'antique idéologie allemande des « *Drei K.* » (*Kirche, Kinder, Küche*: église, enfants, cuisine) résume parfaitement. Ne parlons pas des conséquences possibles, évoquées par E. Badinter, pour le devenir ultérieur de

- ces enfants surmaternés et confinés par ces pratiques étouffantes,
- des jeunes couples durablement privés de vie sexuelle et séparés par leurs nouveau-nés plus que jointoyés et consolidés par leur apparition,
- Des papas relégués au rôle de fournisseurs initiaux de gamètes, puis d'accompagnants tenus à distance de la maternité de leur compagne en véritables « Saint-Joseph » modernes
- ... et de la démographie en chute libre des pays occidentaux massivement concernés, notamment de celle de la R.F.A. bourgeoise que Badinter compare à celle, bien plus favorable de l'ex-R.D.A. socialiste (comparativement valorisée par cette intellectuelle social-démocrate !) où l'on préférerait développer les crèches d'entreprise et où les femmes étaient salariées à plus de 90%... et avaient plus d'enfants, étant puissamment soutenues par l'Etat dans le cadre même de l'entreprise (à Cuba, toute usine importante possède sa crèche, sa cantine, sa laverie, etc.)³⁹. Le juste mot d'ordre léniniste « les femmes à la production » n'a évidemment aucun sens, ou n'a qu'un sens oppressif si, dans le même temps, l'Etat socialiste ne construit pas de puissants services publics et/ou d'entreprise pour la prise en charge des enfants et, à notre époque, pour l'aide aux quatrième âge ;

Cependant la problématique existentialiste de S. de Beauvoir ne suffit pas pour réfuter l'approche naturaliste. En effet, si la doctrine existentialiste chère à Sartre et à Beauvoir est efficace quand il s'agit de critiquer la « femme-objet » plus que jamais promue de nos jours, en réalité, par les magazines « féminins » et par les pubs de marque capitaliste (notamment l'industrie du luxe) dont ils sont les supports, féminisme hypocrite inclus (survalorisation du maquillage, de la *fashion*, de l'*image* de soi, etc.), il tend malencontreusement à nier ou à minimiser la place de la nature car, en toute rigueur scientifique, il est aberrant de dire, si ce n'est bien sûr au second degré⁴⁰ comme l'entendait Beauvoir, que « *l'on ne naît pas femme, on le devient* » : c'est faire comme si les sexes génétiques et anatomiques n'existaient pas objectivement et antérieurement à toute construction genrée⁴¹, ou comme s'ils n'imposaient aucune contrainte naturelle aux modalités historico-sociales de la construction du genre : bien évidemment que l'on « naît » fille ou garçon (ou, bien plus rarement, intersexuel ou hermaphrodite ou, peut-être, enclin à une forme de transsexualité : nous n'avons pas les compétences pour trancher sur ce point) même si, cette donnée biologique incontestable étant posée, l'entrée de chacun dans le « genre » que lui destine la société en fonction de son sexe reste encore à orchestrer et peut éventuellement rencontrer, au cas par cas, bien des contre-indications... ou des refus pourquoi pas légitimes, et cela d'autant plus que les forces productives modernes (qui comportent l'apparition de nouvelles techniques chimiques ou chirurgicales) permettent une rétroaction de plus en plus appareillée du genre, voire du genre choisi, sur le sexe. L'*existentialisme* cher à Beauvoir comme à Sartre confond en outre « nature » et « essence », comme si l'essence, ce concept incontournable des dialectiques platonicienne, aristotélicienne, hégélienne et marxiste, n'était qu'une illusion idéologique et non pas l'objet même que, par-delà les apparences phénoménales, les sciences physiques, biologiques et sociales s'efforcent de saisir, d'articuler et de déployer dans chacun de leurs champs d'étude !

• Quant au *culturalisme pur et dur*, il dissout in fine les revendications féminines dans les aspirations dites L.G.B.T.Q. et il tend à nier la spécificité du sexe féminin, voire son assise biologique pourtant hautement factuelle ; ce faisant, il tend objectivement à banaliser, voire à étouffer les revendications sociales et sociétales ancrées

³⁹ Notons deux choses au passage : d'abord, la solution léniniste au rééquilibrage des tâches familiales entre homme et femme ne se réduit nullement à la lutte entre conjoints pour établir « qui fera quoi ? ». Cette lutte peut certes être nécessaire et faire partie de la « bataille idéologique » que doivent mener les femmes et les hommes communistes et progressistes en vivant l'égalité concrète à la maison et en donnant, ce faisant, un exemple d'avant-garde autour d'eux. Mais elle est vouée à l'échec, un peu à la manière de ceux qui croient régler les problématiques environnementales contemporaines en se contentant d'uriner sous la douche... pendant que le capital continue de polluer massivement, si elle se limite à la sphère du foyer. Les communistes ont toujours souligné que, dans le même temps que les hommes et les femmes, notamment les dirigeants révolutionnaires, doivent se répartir plus équitablement les tâches du foyer (et s'agissant de la Russie rurale de 1917, il fallait engager une campagne de longue haleine pour que les paysans cessassent de battre leur femme et pour que les jeunes filles de la nouvelle Asie soviétique musulmane allassent à l'école : cf le film de Kontchalovsky intitulé *Le premier maître* !), il faut que les femmes accèdent massivement au travail salarié. Parallèlement, de grands services publics d'Etat, d'usine, de kolkhoz, etc. doivent réduire au maximum l'espace de ce que Lénine appelle la « petite économie domestique privée » qui forme à la fois le terreau permanent de l'oppression sexiste... et celui des comportements petit-bourgeois, étriqués et anti-collectivistes rabattant le commun des mortels vers les mesquineries de la « vie privée » ! Bref, la perspective léniniste en matière d'émancipation féminine et de « rattrapage » du sexe féminin sur le sexe masculin est moins punitive à l'égard des hommes qu'elle ne s'avère prospective, collectiviste et modernisatrice pour tous et pour toutes ; si bien qu'elle ouvre à la fois sur l'égalité, sur la mixité et, nous y reviendrons, sur la camaraderie de lutte qui doivent régner entre les deux sexes en pays socialistes et dans le P.C. en général. C'était le cas, tendanciellement, dans l'U.R.S.S. des années 1920 à 45 quand on relit les grands romans soviétiques épiques comme *Et l'acier fut trempé* ! d'Ostrovski, ou *La jeune garde* de Fadéiev. Entre autres joyeusetés, un soldat « rouge » surpris à participer au viol collectif d'une femme, y compris d'une femme bourgeoise et « ennemie », fût-ce en tant que spectateur passif, était fusillé sur place par ses propres camarades comme il se doit en temps de guerre !

⁴⁰ Que ne semblent pas nettement percevoir certaines études de genre contemporaines...

⁴¹ Si nuancés et « non binaire », ou plutôt, non strictement binaire que soit la distribution des sexes chez Sapiens, elle n'en est pas moins réalité objective. Entre jour et nuit, blanc et noir, il y a toutes les nuances de crépuscule ou de gris possibles, mais jour n'est pas nuit et blanc n'est pas noir. Et leur différence est objective et ne dépend pas que du nom qu'on leur donne socialement.

dans de vieilles et fortes luttes spécifiques fortement identifiées, internationalisées et historiquement pressantes, qui sont légitimement propres aux femmes en tant que telles. En effet, si la sexuation biologique n'existe pas, ou du moins, ne comporte aucune signification ni aucune contrainte sociétale et sociale lourde, et que seuls comptent vraiment le « genre » socioculturel et les identifications psychiques qui l'accompagnent ou pas, alors chacun de nous est, soit du « genre » que la société lui a assigné, ce qui n'est au fond qu'aliénation et que « chosification » dictatoriales *en l'absence de tout motif objectif*, soit du genre qu'il, elle ou *iel* s'attribue en tout arbitraire : c'est désormais le cas en Espagne où chacun a toute licence pour s'inscrire à l'état-civil sous l'intitulé « générique » et la civilité de son choix : inversion sidérante des perspectives qui substitue au classement de l'individu par la société (le « lignage ») l'auto-classement fluent, donc l'auto-nomination nécessairement fluctuante de individu... et symétriquement, *l'obligation faite à la société d'y faire droit sans discuter*. Et cela, puisqu'il n'y a plus ni nature ni sexe qui tienne, quelle que soit ladite auto-nomination et, en toute logique, autant de fois qu'il plaira à l'individu (sur les déterminations sociales mais inconscientes duquel il est déconseillé de s'interroger...) d'en changer. Entendons-nous bien : chacun de nous a le droit d'avoir tous les fantasmes (mot non péjoratif ici tant nous *sommes* notre imaginaire !) qui lui conviennent dans la sphère de sa vie intime et l'Etat, fût-il socialiste, n'a rien à faire dans les chambres à coucher ni, *a fortiori*, dans le « for intérieur » et dans les scénarii sexuels favoris de chacun(e) : et, disant cela, il ne s'agit nullement du reste de valider le mensonge par omission ou l'hypocrisie sociale puisque nous ne mentons par omission, comme l'établit Rousseau dans *Les Confessions*, que lorsque nous taisons une vérité *à laquelle l'autre aurait droit ou dont il aurait grand besoin*, ce qui n'est nullement le cas de la manière dont chacun se mire dans la glace, rêve de s'habiller (hors fonctions publiques assumées dans le cadre d'un Etat laïque) ou... d'aboutir à l'orgasme : c'est au contraire l'ostentation de ces secrets d'alcôve et de ce ressenti profond qui relève plutôt, selon nous, de l'impudeur, voire de l'exhibitionnisme mental sur fond d'intrusion impudente de l'Etat capitaliste globalitaire dans la vie privée, voire dans l'intimité des « citoyens » hyper-fliqués de l'ordre néolibéral ! Dans le nouvel ordre puritain globalisé que l'on nous vend insidieusement au nom de la « liberté », revient ainsi doucereusement en force la problématique terriblement intrusive introduite jadis par « saint » Augustin éditant ses *Confessions* : celle qui, au nom d'un Dieu *intimior intimo meo*⁴² et censément apte à sonder « les reins et les cœurs », fait obligation à chacun de déclarer, devant le peuple chrétien assemblé, ou sous la forme d'une « confession auriculaire » soumettant ses désirs au voyeurisme professionnel d'un « directeur de conscience », tendrait à installer à demeure l'Etat néolibéral, d'ores et déjà doté de drones, d'I.A. et de reconnaissance faciale, au fin fond de la subjectivité de chacun : bref, une véritable « *Guet Pride* », si l'on ose plaisanter sur de tels sujets glaçants... Et dire que ces flicards-là passent leur vie à accuser le communisme d'être par nature « totalitaire » parce qu'il prétend, lui, « socialiser », non pas l'intimité de chacun, qui peut être aussi débridée qu'on voudra du moment qu'il n'est pas nui à autrui, mais les secteurs-clés de l'économie nationale et mondiale, ces bases communes du « bonheur commun », pour parler comme Robespierre et Saint-Just !

Auquel cas, redisons que si le genre est totalement fluctuant et laissé à l'arbitraire de chacun, il n'y aurait plus alors de place aucune pour un cahier de revendications proprement féminin et plus rien ne saurait, par ex., interdire qu'un homme se sentant femme, ou se disant telle sans avoir subi d'émasculatation chirurgicale ou de castration chimique aux œstrogènes (tout critère objectif et anatomique de sexuation étant d'avance récusé par une approche intégriste du genre) puisse, par ex., s'inscrire s'il lui plait aux compétitions d'un « sport féminin » de son choix en accaparant d'avance les médailles olympiques : en effet, la nature, qui n'a cure des fluctuations incontrôlables de l'identité psychique et qui continue de favoriser musculairement les messieurs dans toute une série de sports (il faut évidemment raisonner « en moyenne » et statistiquement), va inévitablement et lourdement jouer en la faveur de « la » champion(ne) autoproclamée sans avoir eu à subir, conformément à l'hypothèse, la moindre transformation physique attestant la force et la consistance de sa transsexualité...

Plus possible non plus, sur de telles bases anatomico-négationnistes, de revendiquer pour les femmes des congés spécifiques liés à la matérialité médicalement certifiable de la grossesse ou de la maternité, à l'aménagement du travail pour cause de règles douloureuses ou d'endométriose, à une retraite féminine anticipée et sans décotes dûment indexée sur le nombre de grossesses endurées, aux contraintes éventuelles de l'allaitement au sein, à la prise en charge de l'I.V.G. par l'Etat, à la répression du viol et des violences intraconjugales, un comportement lourdement asymétrique et anatomiquement lié, entre autres données, à la supériorité musculaire moyenne du mâle, etc., puisque de telles revendications sont évidemment liées à la *reconnaissance pleine et entière de la sexuation biologique par les Etats*, et pas seulement à celle, forcément plus floue et sujette à variations et à discussion à l'infini, du « genre ». Tant il est vrai que l'égalitarisme abstrait, quand il ne tient aucun compte des différences matériellement et médicalement constatables, qu'elles soient sociales ou anatomiques et naturelles, ne fait que valider et renforcer socialement l'inégalité réellement existante.

C'est du reste dans ce chemin antisocial et pseudo-« sociétal » que, au nom d'une égalité de genre mal conçue et négatrice des différences naturelles, se sont de longue date engagés l'eurocratie bruxelloise et ses suiveurs français quand, par ex., une directive européenne relayée par le gouvernement français a, au nom de l'égalité des « genres », fait sauter le vieux verrou syndical proscrivant le travail de nuit des ouvrières d'usine, la « féministe » et « socialiste » Martine Aubry étant alors ministre du Travail de Lionel Jospin (tout début des années 2000). Belle « avancée égalitaire due à l'U.E., et avec combien de fausses couches induites, de démissions forcées, de carrières brisées et de traumatismes physiques et psychiques à l'arrivée ?

42 Plus intime en moi que moi-même.

- Cela ne signifie nullement bien sûr qu'il faille mépriser, bien au contraire, la très légitime et incontestable aspiration à l'égalité que portent les associations de lutte contre l'homophobie et/ou contre la transphobie. Bien entendu, l'*homophobie* a structurellement, nous l'avons déjà indiqué, partie systématiquement liée avec la *misogynie* : car si la femme n'était pas socialement dévaluée, ceux des homos masculins qui sont suspects de vouloir l'imiter et ceux des « trans » qui se sentent la « vocation d'être femme »⁴³ ne seraient pas méprisés *ipso facto*. Les mouvements féministes et ceux qui combattent l'omo- et le trans-phobie(s) peuvent donc très légitimement nouer des *alliances* dirigées contre la phallocratie, y compris du reste contre celle qui sévit aussi chez certains homos virilistes qui, à l'instar de leurs précurseurs grecs antiques membres de l'aristocratie, s'affichent fort méprisants à l'égard du sexe féminin : comme nous l'avons vu, le mépris antique pour la femme, plus particulièrement pour l'idée de vivre avec des femmes, donc de manière prétendument « efféminée », était d'ailleurs, comme nous l'avons rappelé, un des motifs qui portait l'aristocratie grecque à tenir l'homosexualité dite active de l'adulte à l'égard du jeune garçon pour une forme supérieure de virilité. Pour autant, le mouvement des femmes ne peut fusionner purement et simplement avec celui des homosexuels, il devrait s'agir d'alliance et non de fusion pure et simple⁴⁴ et le combat de toutes et de tous pour le *droit à la différence dans l'égalité et, si possible, dans l'amitié, la mixité, la parité et la camaraderie de combat*, ne doit pas tourner au rejet, du reste vain, des différences naturelles, voire à leur déni pur et simple, ce serait contre-productif pour tout le monde.

2°) Critique du nouvel immatérialisme/néo-magisme du « libre choix du sexe »

Il existe aussi un aspect préoccupant et souvent inaperçu des formes ultras de l'idéologie genriste⁴⁵ : c'est le glissement inconscient de beaucoup de ses partisans vers une conception *idéaliste, immatérialiste*, voire *néo-magique*, des rapports de sexe et/ou de genre : que je sois ce que je pense être et que, en dernière analyse, un individu soit à même, objectivement, de dire exactement ce qu'il est (quelle naïveté !), voire d'afficher clairement, sans avoir entrepris d'auto-analyse un peu exigeante, ce qu'il désire véritablement, voilà qui est scientifiquement problématique à plus d'un titre. Voilà longtemps que les philosophes rationalistes Malebranche ou Spinoza, sans parler des sciences humaines modernes, psychanalyse en tête (mais aussi sociologie, économie, linguistique, sociohistoire, sciences politiques, sciences cognitives...), nous invitent à ne pas confondre la *conscience* de soi, cette intuition immédiate arbitrant à la va-vite mille identifications obscures et cent compromis internes et externes invisibles au sujet, avec une *connaissance de soi méthodiquement et patiemment établie* : et bien avant que n'existassent lesdites sciences humaines, « saint » Augustin, Pascal, Racine, La Rochefoucauld (bref, les auteurs « jansénistes »), voire le philosophe rationaliste Alain, avaient établi que

« L'homme est obscur à lui-même, cela est à savoir » ...

Il y a longtemps aussi que la critique psychanalytique, mais aussi l'analyse marxienne, du « fétichisme de la marchandise » effectuée dans *Le Capital*, ou encore la moderne critique clouscardienne du « capitalisme de la séduction », nous ont appris à distinguer le *désir*⁴⁶, le plus souvent « étrange » (Bunuel) et parfois *transgressif*, de la *demande* consciente et bien souvent très « normée » et socialement calibrée par l'« offre » capitaliste qui lui correspond. Cette « demande », que labourent et malaxent en permanence la pub, le « merchandising », le « coaching » et le « marketing », et qui n'est souvent (tout comme l'« offre » patronale qui lui fait écho), du moins tant qu'elle refuse de s'analyser, que l'introjection aliénée des rapports de forces que redessine sans cesse le tourbillonnant marché capitaliste « de l'offre et de la demande ». Un marché dont le sacro-saint individu censément souverain des sociétés bourgeoises, c'est-à-dire le sacro-saint Consommateur, ce Client-Roi qui règne mais ne gouverne guère, n'est ordinairement que le jouet... inconscient ; un marché sous influence monopolistique qui nous transforme tous sans trêve et tour à tour en vendeurs, en acheteurs, voire... en *marchandises* et en « public-cible » et inconscient de l'être, par ex. quand nous écoutons une radio privée qui vend très officiellement aux pubards du « temps de cerveau disponible », pour parler comme Le Lay, l'ex-P.-D.G. cynique nommé à la tête de T.F. 1 par le monopole capitaliste Bouygues, ce fleuron du complexe militaro-bétonnier... Or, *cette confusion entre désir et demande est dangereuse à tous niveaux* :

- Concernant les jeunes filles et jeunes gars en quête d'identité générique, comme sont souvent les ados aux environs de la puberté, elle peut conduire à des choix chirurgicaux irréversibles précoces que la personne un peu trop vite classée « transsexuelle » regrettera peut-être amèrement par la suite : il n'y a donc rien que de sensé, d'altruiste et de prudent à conseiller à ces jeunes de *travailler sur leur désir* avec un professionnel, ce dernier n'étant prévenu ni dans un sens ni dans l'autre (et ayant tout particulièrement travaillé sur sa propre transphobie

43 Comme c'était le cas de ma défunte camarade de lutte, la poétesse communiste Ovida Délect, Jean-Pierre dans la Résistance, qui avait écrit une autobiographie ainsi intitulée. C'était au début des années 1990, et son intégration à la Coordination communiste du PCF n'a posé aucun problème alors que, à l'époque, la question de la « transition » était un sujet marginal dans le débat public.

44 Pourvu que, à leur tour, les mouvements de défense des homosexuels respectent et soutiennent les revendications féminines comme telles. Et que, par ailleurs, faut-il le dire, certaines homosexuelles ne considèrent pas la rupture des jeunes filles avec l'hétérosexualité, si souvent décriée désormais, voire rabaisée au rang d'« anti-norme » dans certains milieux, comme un préalable à tout combat féministe véritable.

45 Il est besoin d'un néologisme, fût-il flou, pour désigner ce corpus qui l'est encore plus et désigne moins ceux qui étudient scientifiquement le genre, chose très nécessaire en soi, que ceux qui substituent en toutes choses *idéologiquement* le genre au sexe.

46 ... dont l'objet est obscur *chez chacun*, comme le montre un grand film de Bunuel, ou encore le roman de Proust *Un amour de Swann*. C'est en ce sens que « il n'y a pas d'amour heureux » (Aragon) et que les « yeux d'Elsa », si lumineux qu'ils eussent été, n'ont jamais été de tout repos pour lui, ni pour elle !

éventuelle : c'est le B.A.-BA de la psychanalyse !) et refusant de juger l'autre « moralement » et à partir d'une norme préétablie, pour choisir leur avenir sur le long terme, sereinement et en connaissance de cause ; je sais bien sûr, écrivant cela, que la question est délicate car si les transformations anatomiques et hormonales sont infligées avant la puberté, elles seront plus parfaites en termes de résultats et d'« imago ». Mais qu'advient-il à long terme de la personne mineure devenant adulte qui pourrait ensuite, les changements étant devenus irréversibles, en vouloir gravement à ses parents et au corps médico-social d'avoir laissé faire alors que l'individu mineur n'était pas totalement capable d'un choix éclairé ? Certes, si lesdits changements interviennent à l'âge adulte, ils seront à l'inverse plus mûrement réfléchis et *voulus*, pas seulement demandés, mais ils ne pourront pas (par ex. le timbre de voix) obtenir des résultats esthétiques aussi satisfaisants pour la personne que s'ils étaient intervenus plus tôt : encore une fois la question est délicate et il faut naviguer prudemment entre ceux pour qui un *enfant*, même pas encore un ado, doit se voir proposer une transition médicalement assistée dès qu'il l'aura « demandé » et ceux qui, sous prétexte de proposer un détournement par l'analyse sans préjugé de ses propres désirs (et, s'ils y consentent, de ceux de ses parents ? car l'inconscient est interindividuel...), conçoivent la psychanalyse (de manière largement anti-freudienne, voire anti-lacanienne) comme un outil de normalisation allant dans le sens de la génitalité hétérosexuelle ordinaire : ce qui n'était nullement l'intention de Freud, et moins encore, comme on sait, de Lacan ou, sur un autre plan, de Mélanie Klein. Mais que le problème soit difficile, qu'il exige avant tout du tact et de l'écoute relevant de la haute couture psychologique et du sens clinique plus que du prêt à penser idéologique, cela ne signifie pas qu'il faille tenir la question pour tranchée d'avance. Ni *a fortiori* qu'il faille bâillonner, censurer et insulter, comme cela s'est lamentablement vu ici et là, celles et ceux qui refusent de rosir le tableau et qui, en l'espèce, déconseillent la précipitation et l'automatisme dans la prise de décision.

- Il est encore plus problématique que les jeunes qui veulent « changer de sexe », ou qui pensent le vouloir et qui s'empressent de le signifier à leurs enseignants, condisciples et autres conseillers d'éducation, les somment quelquefois, sans accord de leurs parents, modification de l'état-civil ni démarche psychosociale d'aucune sorte, de les prendre aussitôt et de les dénommer pour ce qu'ils disent et pensent sincèrement être. Et il est encore plus étrange de voir l'institution scolaire obtempérer aussitôt par peur d'être étiquetée « discriminante » et finalement condamnée par quelque Cour européenne opportunément consultée : le « surtout pas de vagues ! » cher au ministère de l'Éducation nationale ne saurait servir de politique éducative. Cette même institution scolaire bourgeoise si délicate, raffinée et « à l'écoute » (sic !) qui, par ailleurs, n'a pas exagérément de scrupules à *maltraiter en masse des millions d'enfants issus de la classe ouvrière, ou à malmenier en masse les jeunes enseignants et enseignantes envoyés au casse-pipe dans des zones de parfait non-droit scolaire et civique...* Que déjà on écoute les jeunes qui éprouvent un « trouble dans le genre », et que pour cela soient formés et embauchés des milliers de psychologues scolaires, et qu'on les protège enfin du harcèlement dont ils sont trop souvent l'objet de la part de certains condisciples, et ce serait déjà là un énorme progrès dans un système non pas démocratique, mais massifié, où l'on feint de s'intéresser aux individus en souffrance alors qu'on les entasse dans des classes à 35, où l'échec est consolidé avant d'être seulement aperçu, où certains profs ayant beaucoup de classes ont parfois bien du mal à connaître, voire à reconnaître leurs propres élèves au bout d'un trimestre de classe !

- Sans parler ici des cas personnels parfois si touchants, mais en nous plaçant au point de vue du principe théorique, le déni et/ou le refus *en général, non par l'individu concerné, mais par « la société », l'école, etc.*, du concept même de sexe biologique inné, et son remplacement global d'une référence à un genre censé construit à 100%, paraît donc bien implaudable : soit le genre n'a que faire du sexe biologique, cette « fiction médicale », comme ne sont pas loin de le penser certains ultras de la mouvance genriste, et pourquoi dès lors vouloir à toute force « changer de sexe » ou, si l'on préfère, « coller enfin à son sexe » au moyen d'un changement corporel (peu importe lequel d'un point de vue philosophique) pour « vraiment » changer de genre ? Si bien que, dans tous les cas, la tentative de faire abstraction de la sexuaction comme telle, de la contourner⁴⁷ ou de la rabattre sur le seul genre « construit », est logiquement absurde. Notons ici que, au rebours de l'idée reçue selon laquelle la transsexualité ferait disparaître l'idée de sexe en lui substituant à 100% celle de genre, c'est l'inverse qui est vrai et *l'existence même de transsexuels prêts à tous les traitements chirurgicaux, plastiques et hormonaux pour, si j'ose dire, « atterrir » sur le sexe dont ils se sentent porteurs en profondeur, témoigne objectivement de la différence entre genre et sexe*. Soit parce que, comme semblent l'indiquer certaines études biomédicales portant sur le cerveau, leur attirance pour l'habitus de l'autre sexe est gravée dans leur génétique ou dans leur épigénétique (et dans ce cas, nous ne sommes évidemment plus, ou plus seulement, dans la « construction du genre » et son possible arbitraire), soit parce que, pour certains d'entre eux au moins, le désir de « changer de sexe », ou mieux d'en venir à leur « vrai sexe » en faisant le nécessaire pour appartenir à ce qu'ils ressentent comme leur sexe par destination, prouve bien qu'il ne se suffit pas de dire « je suis femme » ou « je suis homme » pour l'être puisqu'il sentent qu'il leur faut aussi engager un travail psychique et corporel pour que le genre ressenti coïncide à l'arrivée au sexe phénotypique : ce qui témoigne encore plus fortement du fait que *le genre ne fait pas le sexe à lui seul*. Si bien qu'une prise en compte réelle de la transsexualité ne constitue pas une objection mais bien un point d'appui pour notre thèse anthropologique globale articulant sexe et genre *sans pour autant les confondre* :

- Plus gravement, n'y a-t-il pas quelque aberration à prétendre repenser toute la condition humaine gravitant depuis des millénaires dans toutes les civilisations connues autour de l'interaction dialectique hommes/femmes en minimisant ou en relativisant à l'extrême, voire avec commisération ce qui fait depuis toujours le cœur des

⁴⁷ Tel un résidu inéliminable en l'état des techniques, le sexe jette en quelque sorte un *trouble sur le genre*...

problématiques de sexe et/ou de genre, à savoir la rencontre amoureuse, la procréation, la transmission, l'échange en vue de la reproduction d'hommes et de femmes de groupe humain à autre groupe humain (le mariage comme « alliance ») ? Bien évidemment il faut respecter les homos, les hétéros et les « trans » et l'auteur de ces lignes, ancien professeur de philosophie en terminale et en C.P.G.E., s'honore d'avoir su parfois pratiquer et susciter l'écoute à ce sujet, y compris l'écoute publique *en classe* quand il arrivait qu'un élève fit, imprévisiblement, ce qu'on a appelé depuis lors son « outing » à l'occasion de tel cours de philo intitulé *Désir et altérité* : et cela, bien longtemps avant que ce type de pratique de la libre parole publique, impossible sans un climat *constant* d'écoute bienveillante exigeant de chacun le tact, la retenue et le dialogue *rationnel* avec tout autre (définir-raisonner-réfuter-rectifier-ensemble-synthétiser...), n'eût été célébré et fastidieusement encensé par les médias alors qu'il va depuis toujours de soi dans tout cours de philo qui se respecte ! Du reste, la plupart des homos, des bisexuels, des trans, etc. ne demandent pas tant, quand ils sont un peu solides dans leur tête, à devenir des modèles ou des archétypes héroïsés « passant-à-la-télé », primés à Cannes et tonnante contre la « norme cisgenre » tout en prétendant établir de nouvelles règles, mais tout bonnement, deux choses fort simples et qu'une société humaniste, et *a fortiori* socialiste, doit pouvoir offrir à toutes et à tous sans avoir à en discuter durant des plombes : être respecté sans subir de discriminations, et vivre tranquillement sa sexualité en y trouvant son accomplissement, bien entendu, *pour peu que cela ne nuise à personne et surtout pas à des mineurs ou à des adultes non consentants*, ce qui vaut à égalité pour des homosexuels, des hétérosexuels, des bisexuels, etc. ;

- Le plus grave dans cette affaire de négation du sexe *remplacé* par le « genre » et non pas articulé à lui ne concerne finalement pas vraiment le débat sur sexe et genre mais, de manière plus angoissante, le rapport intime totalement aliéné que les sociétés capitalistes-impérialistes contemporaines entretiennent avec le *déni de réalité* et à ce que nous appelons ci-dessus le *négationnisme*, ce déni d'historicité qui peut aussi tourner, à notre époque d'infini bavardage pseudo-environnemental, au déni de naturalité. Nous subissons déjà au quotidien les offensives idéologiques inversant les réalités et présentant méthodiquement les bourreaux comme des victimes, les collabos tortionnaires comme des Résistants, les conservateurs comme des progressistes et les agresseurs de peuples comme des bienfaiteurs de l'humanité : nous avons critiqué cela dès 1995 dans notre article *Contre la novlangue* paru dans la première édition de *Mondialisation capitaliste et projet communiste*. Et nous ne nous sommes pas contenté alors, comme il est platement de mode aujourd'hui, de noter que la novlangue moderne inverse les rapports sociaux réels en intervertissant leur juste dénomination : nous avons alors pointé la racine matérielle, *de classe*, de cette inversion, de ce que Marx appelait la *camera obscura* de l'idéologie bourgeoise. Il y a aussi aujourd'hui ce négationnisme caractérisé qui voit les résolutions du Parlement européen renvoyer dos-à-dos, à partir du concept attrape-tout de « totalitarisme », le Troisième Reich exterminateur et son principal vainqueur militaire (et à quel prix : 27 millions de morts au moins !), l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Faut-il ajouter à ce tableau négationniste inquiétant la pressante invitation désormais faite à toute une société de nier l'évidence des données bio-sexuelles, voire à nier tout bonnement qu'il y a bien des femmes, un mouvement des femmes et des revendications proprement féministes (intégrant bien entendu les femmes transgenres) ? Comment qualifier ce comportement autrement (je dis que ça n'existe pas, donc ça n'existe pas !) que d'*esprit néo-magique* (je nomme la lumière et... elle apparaît, pas besoin de branchement électrique !), ou que d'*immatérialiste*, ce courant profondément non-réaliste qu'ont tour à tour pourfendu les matérialistes progressistes Diderot et Politz et qui consiste à dire que « la matière n'existe pas », que seul est ce que nous en percevons et pour finir (ça revient en effet au même si la matière n'est pas !) ce que nous en imaginons ou nous en disons ? Une société qui en est là *délires* au point de ne plus savoir distinguer l'être du néant ! Et cela est-il sans rapport, psychologiquement parlant, avec l'idée qu'il n'y a plus de ligne rouge » géopolitique (Macron) et géomilitaire (j'écris cela en juin 2024 et Macron parle ce soir à la télé pour justifier l'envoi de troupes françaises en Ukraine, avec toutes les conséquences énormes que cela comporterait en termes d'escalade !) que porte dans ses flancs la société capitaliste-impérialiste en marche vers l'exterminisme pour lequel, tout naturellement, il n'y a plus de différence *importante* entre l'être et le néant ?

Naturellement nous ne disons nullement que, fût-ce de très loin, le déni de la sexualité soit en rien comparable en termes de danger au négationnisme fasciste, lequel nie l'historicité des chambres à gaz nazies, et moins encore à l'exterminisme capitaliste en tant qu'il ose prendre en otage toute l'humanité pour préserver l'hégémonie d'une poignée de monstres moraux. Nous parlons seulement ici du *symptôme* que comportent de telles dérives et dont la première victime sont, non pas « les femmes », dont l'écrasante majorité se contrefiche de ces délires irrationalistes, mais le *mouvement progressiste des femmes*, dont le moins que l'on puisse attendre, s'il veut seulement subsister, est qu'il commence par prendre acte du fait qu'il existe un sexe féminin comme tel et que *la critique des stéréotypes de genre ne consiste aucunement à nier la différence sexuelle, mais à l'articuler à la construction de genre*, et en particulier, à une nouvelle *construction émancipatrice, égalitaire et solidaire des genres*, celle que vise à construire le communisme en lien avec le mouvement d'ensemble du prolétariat pour une société sans classes.

Conclusion d'étape : Pour toutes ces raisons, il faut *revivifier la dialectique de la nature et de l'histoire* telle que l'a conçue Engels, non dans son détail (forcément sujet aux éventuelles rectifications découlant des découvertes scientifiques plus récentes), mais philosophiquement, « stratégiquement » et dans ses grandes lignes, une dialectique dont on perçoit désormais combien elle est subtilement et intrinsèquement liée à son approche dia-matérialiste de la question féminine. Au fond, les deux grands livres engelsiens totalement ignorés et sous-estimés par l'Université (et par tant de « marxistes » !) que sont *Dialectique de la nature* et *L'Origine de la famille, de la propriété et de l'Etat*, sont indissociables. *Le genre n'est pas le sexe, mais réciproquement, le sexe n'est pas*

soluble dans le genre : il existe entre eux une dialectique anthropologique complexe que l'on ne saurait méconnaître sans dommages scientifiques, philosophiques et, *in fine*, politiques, syndicaux, militants et tout simplement... humains.

C – Nécessité de recourir à la dialectique engelsienne pour bloquer la contre-révolution anthropologique en marche

« *Réaction sur toute la ligne* » (Lénine), héritier d'Auschwitz et d'Hiroshima, le capitalisme-impérialisme-hégémonisme-exterminisme contemporain mène objectivement par cent chemins (dont le plus direct serait la guerre nucléaire mondiale) à la destruction de l'humanité... et, plus sournoisement, à l'érosion rapide ce qu'Albert Jacquard appelait l'« humanité », c'est-à-dire des conditions générales qui font, au moins en puissance, de l'homme un humain. Il est en effet deux manières d'éliminer l'humanité, la première étant de supprimer l'existence physique de notre espèce, la seconde consistant à conserver des humains en vie tout en les dissociant radicalement de leur humanité. Or, sous l'apparence d'une « révolution technologique » accompagnée d'un mirifique « bouleversement sociétal », *une contre-révolution sociale doublé d'une grave contre-révolution anthropologique est en marche* qu'il faut tenter de stopper, et si possible, d'inverser à temps⁴⁸.

1°) Anthropologie et historicité : que si un peu d'historicisme éloigne de l'anthropologie, beaucoup de sens historique y ramène. Histoire et structures.

Il faut d'abord faire ici justice de l'objection pseudo-marxiste selon laquelle une approche historicisée, donc essentiellement dynamique et temporelle de l'humain exclurait par définition l'idée même qu'il existât des fondamentaux anthropologiques, c'est-à-dire des *bases récurrentes de l'hominisation* que chaque génération eût à reproduire, fût-ce en les remaniant de manière plus ou moins sensible. Or, comme nous l'avons signalé plus haut, Engels et Marx ont établi le matérialisme historique quand ils ont noté dans *L'Idéologie allemande* que la base de l'hominisation, en tant qu'elle nous distingue des animaux, est la « *production des moyens d'existence* » par lesquels « *les hommes produisent indirectement leur vie matérielle* » ; de la sorte, le « mode de production » (*Produktionsweise* en allemand) dont une méthodologie scientifique doit toujours partir pour comprendre les dynamiques propres à telle ou telle société n'est pas seulement une manière de produire des objets : il structure aussi en profondeur la manière de tisser et/ou de saper le lien social, voire celle de produire au long cours de la subjectivité et de l'intersubjectivité humaines. Dans son écrit méthodologique de 1857, Marx ira même jusqu'à dire dialectiquement et très paradoxalement que l'homme n'est pas seulement un animal vivant en Cité (*zvon politikon*), mais qu'« *il est un animal qui ne peut s'individualiser que par la société* ». De ce fait, ces constantes de l'hominisation sont doubles, comme c'est au minimum le propre de toute articulation qui, tout à la fois disjoint et jointoie : naturels par leur origine, ils sont socioculturels par leurs prolongements, d'où le caractère mixte de l'anthropologie qui, comme la géographie, est à la fois tournée vers l'étude naturaliste de l'homme (biologique, génétique, anatomique, zoologique de la nature : étude des dispositifs corporels évolutifs du genre Homo), et vers l'analyse de sa culture (ethnologie, technologie, histoire, linguistique...). Le préhistorien français André Leroi-Gourhan a ainsi montré que le « *dispositif corporel de l'Homo sapiens* » (formé par l'ensemble bipédie-libération de la main des tâches locomotrices-migration du trou occipital-modifications connexes de la face, de la dentition, de la boîte crânienne et du pharynx, le tout lié à l'allongement sans autre exemple de la période infantile indispensable aux apprentissages), qui constitue un résultat naturel marquant de l'évolution, sert de *socle naturel constant, ou plutôt, récurrent, à l'hominisation*, celle-ci étant entendue comme une rupture ontologique avec l'« évolution phylétique ». Ce qui précipite, ou peut du moins précipiter l'homme premier vers ce que Leroi-Gourhan appelait le « cadre technique », en un mot vers le domaine susceptible de mutations rapides qui caractérise le triptyque culture, héritage et historicité : comme l'a établi le philosophe marxiste Lucien Sève, c'est là ce qu'entendait Marx quand, dès 1846 et la rédaction de ses fameuses *Thèses ad Feuerbach*, il définissait l'« essence humaine », non pas comme un « propre de l'homme » siégeant dans chaque individu isolément pris (une « *abstraction inhérente à l'individu isolé* », écrit Marx), mais comme l'« *ensemble des rapports sociaux* ». Or jusqu'ici toutes les révolutions de l'histoire ont reproduit et préservé, éventuellement sur une base élargie et affinée, ce *socle naturel récurrent de l'hominisation*⁴⁹ tout bonnement parce que le dynamisme historique lui-même repose sur elles et que, en définitive, la « révolution néolithique » (avec l'apparition de l'élevage et de l'agriculture, donc aussi des villes...), puis l'émergence successive des sociétés esclavagistes, féodales et/ou tributaires, capitalistes, proto-socialistes, néocapitalistes, n'ont été tour à tour que des manières de *préserver et de continuer la vie humaine* dans des circonstances mouvantes et sous des formes souvent nouvelles : l'historicité et l'anthropologie culturelle sont si peu venues pour abolir l'anthropologie « anatomique » que la première n'a cessé de modeler et de réaffirmer la seconde (action en retour) dans des conditions et sous des modalités nouvelles ; non pas au sens métaphysique où des constantes anthropologiques normalement répétées ignorerait superbement les dynamiques temporelles potentiellement bien plus rapides inhérentes à l'historicité, mais au sens que chaque période historique nouvelle a dû reproduire de manière inventive les éléments du socle anthropologique, et notamment ceux du rapport nature/culture, qui la rendaient possible⁵⁰.

48 Cf *Pour de nouvelles études désexterministes*, par G. Gastaud, cf. www.georges-gastaud.com

49 Le développement culturel précipitant et stabilisant en retour la sélection naturelle qui a fini par favoriser les éléments spécifiques dotés d'un gros cerveau muni de nombreuses circonvolutions, d'une main dotée d'un pouce opposable, d'une capacité à articuler les sons, d'une prématurité infantile de longue durée permettant à la strate ontologique socioculturelle de « prendre la main » sur la phase purement naturelle à l'intérieur d'elle-même...

C'est donc un minimum que de s'interroger un peu sur les propositions inouïes qui émergent des mutations du capitalisme contemporain en tant que, porteur de mutations technologiques d'aspect quasi magique (robotique, procréatique, génie génétique, production en série de prothèses de toutes sortes, « I.A. », etc.), il s'est rendu capable, et de plus en plus, fortement enclin, parce que dominé désormais par l'impérialisme, le mercantilisme et le néolibéralisme, de saper invisiblement le dispositif corporel d'*Homo sapiens*, donc de nous couper, le cas échéant, du socle bio-naturel qui a servi de tremplin à l'hominisation... culturelle. De ce dispositif font en effet partie (d'une manière qui de ce point de vue, ne nous distingue pas toujours fortement des autres hominiens, des cétacés, des oiseaux, de certains reptiles, voire de mollusques intelligents comme les pieuvres) la reproduction sexuée, le dimorphisme sexuel, la gestation et, s'agissant de l'espèce humaine, l'allaitement au moins possible des jeunes, leur longue prématurité native puisque l'enfant humain met plus de douze ans pour devenir nubile à son tour, ce qui constitue, répétons-le, un cas exceptionnel au sein du règne animal.

Dans ces conditions, la technologie moderne soumise à la « mondialisation néolibérale », aux rivalités impérialistes et soustraite à une démocratie éclairée qui ne pourra se déployer pleinement que sous le socialisme-communisme, peut rapidement aboutir à une *contre-révolution anthropologique* qui consisterait, non pas à améliorer la vie humaine et à l'humaniser davantage, mais à la déshumaniser de cent manières en détruisant ce qui la distingue radicalement, d'un côté de celle des plantes et des animaux non humains, de l'autre des choses et des machines en tant que telles ; et cela avec les plus graves conséquences éthico-politiques. Comme on voit, la question du devenir de la sexualité humaine et de sa traduction dans les constructions génériques présentes et à venir est indissociable, non seulement de grandes interrogations géopolitiques du monde moderne, mais de toute une série de questions qui, débordant le champ ordinaire des problématiques féministes, touchent en profondeur au domaine de la bioéthique, de l'écologie citoyenne et de la biopolitique.

2°) Un danger exterministe multidimensionnel pour l'anthropogénèse

Le principe qui préside aux réflexions qui vont suivre est l'idée, maintes fois établie par ailleurs, que *l'exterminisme est le stade suprême du capitalisme-impérialisme-hégémonisme moderne*, en entendant par-là que le maintien du mode de production capitaliste en cours de putréfaction intégrale est incompatible avec le maintien de la vie humaine, voire avec celle du vivant complexe, que ce soit à long, à moyen, voire à court terme. Et cela peut prendre la forme expéditive d'une menace de guerre nucléaire brandie pour préserver l'hégémonie planétaire des U.S.A., ou des formes plus indirectes, qu'il s'agisse de la destruction à petit feu de l'environnement humain (exterminisme écologique) ou de celle, qui nous intéresse ici, de la destruction des fondements anthropologiques généraux de l'hominisation : il est en effet possible de détruire l'humanité de deux manières au moins, soit en détruisant son existence physique, soit en sapant le socle anthropologique de l'essence humaine en tant qu' « ensemble des rapports sociaux », les deux modes d'extermination pouvant du reste parfaitement se combiner...

50 De manière plus globale et proprement ontologique (relative aux structures générales de l'étant), Sève a montré, analyses historico-psychologiques à l'appui et à grand renfort de textes marxistes classiques, que l'opposition métaphysique entre historicité mouvante et structures anthropologiques stables – que se faisaient fort d'étudier les structuralistes sans rendre compte des contradictions, des dysfonctionnements systémiques et du potentiel évolutif desdites structures – est aberrante : car le devenir lui-même a sans cesse besoin pour se relancer, s'élargir et surmonter les contradictions propres à chacun de ses stades de développement, de reproduire activement, au besoin en les remaniant profondément, de former et de maintenir par récurrence des structures de plus large envergure, durée et portée. C'est une illusion antihistorique que de croire que cette répétition des structures serait donnée à part comme pourrait l'être la basse continue d'une composition musicale ; en réalité, ces structures sous-jacentes sont sans cesse reproduites, réactivées et du même coup remaniées au second, au troisième, au quatrième degré, vu que rien ne se conserve sans changer périodiquement de forme... mais que, à l'inverse, rien ne se transforme sans que quelque chose ne se « trans »-forme. Pensons au fleuve dont l'écoulement même s'inscrit et se régule dans la longue durée des paysages par l'entremise d'un « lit » ; lequel peut à son tour se modifier, de l'embouchure à la source, et cela dans sa temporalité propre notée T +1 par rapport à celle, immédiate, de l'écoulement continu et censément primitif des eaux.

A l'inverse, c'est une illusion « bougiste » que de s'imaginer l'histoire comme une sorte de bougeotte fiévreuse de l'humanité. En réalité, pour qu'il y ait histoire, il faut qu'existe une reproduction active au fil des générations des « structures élémentaires de la parenté » repérées par l'ethnologie lévi-straussienne, voire des formes patriarcales caractérisées de ces structures qui n'existent pas métaphysiquement par elles-mêmes, hors et au-dessus de l'histoire. On voit les conséquences militantes, qu'ignorent généralement les mouvements qui croient suffisant d'attaquer le patriarcat sans toucher au capitalisme-impérialisme-exterminisme moderne : en réalité, le « feuilletage » ontologique de la matière historico-anthropologique est tel qu'il faut attaquer du même élan militant les structures patriarcales apparemment ancestrales, et le capitalisme-impérialisme qui les reproduit sans trêve pour de très récurrentes raisons de classes.

Sève et d'autres, notamment le conseiller d'orientation et psychologue marxisant Yves Clot, ont établi par ailleurs qu'il en va de même des identifications psychiques (dès longtemps recensées par Freud à partir de l'analyse des « stades » infantiles) qui sont indispensables, au cours de la vie humaine, et notamment via le langage, pour sa relance périodique au fur et à mesure que l'individu entre dans les strates supérieures de la vie sociale : petite enfance, œdipe, réalignements identitaires de l'adolescence (via l'école), puis de l'âge adulte (via le travail, l'armée, le mariage, le divorce, etc.), ou du grand âge (Grands Ancêtres, « Dieu », etc.). Piaget et Wallon ont fait de même concernant les structures successives de nos fonctions cognitives liées à l'évolution de nos capacités d'action sur le monde réel et de l'élargissement de nos relations avec autrui.

Dans nos études d'ontologie dia-matérialiste et de dialectique de la nature, nous avons examiné ici et là si cette dialectique de l'historique et du structurel, du temporel et du spatial, de la cosmogonie et des « lois physico-chimiques », de l'évolution biologique et de ses « retombées » stabilisantes sous forme, par ex. d'A.D.N. et d'espèces provisoirement constituées, ne pouvait pas également être fortement à la manœuvre et nous avons envisagé une réponse positive à cette question. Ne faut-il pas après tout partir de l'idée matérialiste-rationaliste, comme le conseillait Spinoza, que « l'homme n'est pas un empire dans un empire » ? - Cf sur ces questions très générales : Aspect anthropologique : Sève, *Marxisme et structuralisme*, Messidor-Essentiel 1986 ; Sève, Clot, Schwartz et alii, *Je, trajectoires marxistes sur l'individualité*, Messidor, 1987 ; Aspect ontologique global : Gastaud, *Sciences et matérialisme dialectique*, T. III de *Lumières communes*, Delga 2019 ; et aussi *Dialectique de la nature, vers un grand rebond ?* – Delga 2024.

a) Critique de la position antidialectique du problème de la « nature » humaine. Propositions pour sa résolution dialectique.

Il est d'abord indispensable de *critiquer la manière antidialectique dont est généralement posée cette question* qui, de manière générale, est celle du respect dû ou pas à la « nature » humaine, et qui, regardant notre objet spécifique, devient celle du respect absolu dû ou pas aux conditions générales de la reproduction et de l'amour sexués. A travers cette question se posent en effet celle, vertigineuse, de l'éventuel découplage complet du sexe et du genre, voire celle de l'obsolescence programmée d'une humanité genrée, le Sapiens du futur se passant éventuellement de la reproduction sexuée pour se reproduire, soit que notre espèce profondément changée choisisse alors pour cela des formes de clonage artificiel, soit qu'elle préfère d'autres modalités impliquant toutes une forme de machinerie reproductive évoquant celle dont il est question par ex. dans *Le meilleur des mondes* du romancier anglais Aldous Huxley. *En effet, on a souvent affaire à deux approches également antihumanistes du problème :*

- **La première est celle des religions classiques** qui sanctifient la « nature humaine » et qui la jugent intouchable et sacrée en tant qu'œuvre de Dieu. En conséquence, il faut évidemment, pour faire des enfants et les élever sainement, « un papa et une maman », si possible un durable allaitement au sein, et une présence constante de la femme auprès de l'enfant pendant que le père gagne l'argent du ménage en affrontant le monde extérieur. Les partisans de ce type d'approche regardent en général d'un mauvais œil la procréatique, et plus encore le mariage homosexuel et la possibilité pour chaque couple homo d'adopter des enfants, *a fortiori* de recourir à la *Gestation Pour Autrui* (G.P.A.) pour mettre au monde un enfant. Or, cette conception d'essence théologique n'a de sens, d'une part, que pour des personnes croyantes (ou de tradition religieuse) et elle ne saurait « parler » à des athées, à des agnostiques, ou plus simplement à tous ceux qui sont attachés à un fonctionnement laïco-démocratique de la société. Ajoutons que cette approche naturaliste est inconséquente dans la mesure où elle méconnaît la dialectique objective de la nature et de la culture dans le processus d'humanisation. En effet, à supposer que Dieu ait créé la nature en général et celle de l'homme en particulier, il suit alors qu'il s'est piégé lui-même puisque l'homme est un effet de l'évolution naturelle (nous supposons, c'est un minimum, que les croyants interpellés n'en sont plus, comme c'est encore lamentablement et très souvent le cas aux U.S.A., à nier les faits massifs d'évolution...), qu'en lui la nature s'est niée et dépassée elle-même : elle a en effet formé une espèce dont le propre n'est pas de sacraliser/figer la nature, mais bien de la transformer en permanence, que ce soit la nature extérieure en la cultivant et en l'aménageant sans cesse, ou que ce soit la « nature humaine » récurremment réélaborée sous la forme d'une « essence humaine » mobile résultant de l'évolution permanente des modes de production et des rapports sociaux. Bref, la culture a d'autant plus le « droit » de changer la nature qu'elle provient elle-même en lignée légitime de ladite nature !

- Symétrique de la première, **la seconde approche, empreinte de « modernisme » néolibéral, tend à valider en principe ce que l'on appelle le transhumanisme, et avec lui, le projet d'une « humanité augmentée »**⁵¹: tout ce que l'homme et sa technologie peuvent produire, ils ont le droit de le produire – certains engrangeant au passage d'énormes profits, mais basta... – sachant que, pour finir, la « Main invisible du Marché », cet avatar économique libéral de la Providence qu'évoquait déjà Adam Smith, se chargera – du moins on l'espère ! – de réguler les choses et d'éviter, sans contrôle aucun de l'Etat, les plus grosses dérives possibles... Bref, *tout est possible, tout est licite, la nature n'interdit rien* : en général on a le droit de transformer dans tous les sens le dispositif corporel de Sapiens, et aucune forme d'*hubris*, de démesure, d'illimitation, n'est ainsi prohibée *a priori*. S'agissant du domaine qui nous occupe, pourquoi pas en effet, au nom de la liberté illimitée de l'individu telle que la conçoivent les libertariens, et en poussant à l'infini les possibilités techniques, se passer entièrement à l'avenir de la reproduction sexuée, court-circuiter ou marginaliser à l'avenir la gestation *in utero*, ou éluder méthodiquement le recours au spermatozoïde de l'homme (voire le masculin lui-même !), voire liquider la bipartition de l'humanité en sexes, voire, au bout du bout, en genres opposés (neutralisation générale de l'espèce) ? On inventerait ainsi une sorte d'ère post-amoureuse et une néo-humanité dont on se demande en quoi elle mériterait encore ce nom. Qui ne voit que cette « liberté » illimitée consentie aux mercantis de toutes sortes n'a rien à voir avec la *souveraineté du (des) peuple(s)*, cette « obéissance à la loi que l'on s'est prescrite » (Rousseau). Peuple(s) qui, s'il(s) étai(en)t un tant soit peu consulté(s) sur ces énormes dérives, voire sur cet *exterminisme rampant affublé d'un masque « moderne »*, les rejetterai(en)t aussitôt comme comportant des conséquences monstrueuses et suicidaires pour notre espèce que certains de ses membres sont décidément acharnés à « auto-détruire » de cent manières... Et c'est du reste pourquoi le(s) peuple(s) ne sera (seront) jamais consultés sur ces questions réservées au mieux à des cénacles d'experts.

- **Ces considérations impliquent-elles de rejeter l'infinitude propre à notre condition en tant qu'elle « colle » à notre liberté même ? Nullement** ; car d'abord, s'arrimer prudemment à notre « nature » en tant que « bonne finitude » figée par Dieu est, nous l'avons vu, impossible : la nature est, elle aussi, évolutive et susceptible de changements à l'infini, au du moins, de changements non limités *a priori*. Mais surtout, c'est une erreur de perspective, voire une illusion de type pré-copernicien, que d'associer l'humanité à une forme de finitude « à l'ancienne », comme pouvait encore le faire Aristote dans des conditions épistémiques données, celle

⁵¹ *Et/ou diminuée*, car, sous la forme de l'eugénisme, la reproduction des classes ne peut manquer de se greffer sur ces conceptions. Et loin de libérer les hommes de leurs limitations, ce modernisme sans âme pourrait déboucher sur la *fixation* biogénétique *ô combien artificielle et monstrueusement « indurée »*, des antagonismes de classes. Cf. la hiérarchie biologiquement fixée des classes devenant castes décrite par la dystopie d'Huxley (des individus α aux individus ϵ énumérés dans *Le meilleur des mondes*...).

d'un « monde clos » refusant encore de s'envisager comme un « univers infini » (Koyré). Post-coperniciens résolus, nous prenons à notre compte le mot de Blaise Pascal, ce penseur *moderniste* du progrès des sciences, selon lequel « *l'homme n'est produit que pour l'infini* ». Dès lors, la question est de concevoir l'infini, non comme *démésure*, comme tend à le faire le capitalisme suprématisant, exterministe et unilatéraliste, ou comme le pense aussi – au négatif – la conception finitiste pré-copernicienne – mais comme l'aptitude du développement humain à s'autoréguler à l'infini conformément au schème de la négation de la négation, c'est-à-dire selon une ligne, un « fil rouge » permettant à l'humanité et à l'humanisme de s'approfondir sans se renier : ainsi Hegel distinguait-il en général le bon du « mauvais infini ». Notons déjà, avant d'aller plus loin, qu'il est aberrant de poser les questions du genre, comme c'est trop souvent le cas, en les coupant du vaste continent des interrogations *bioéthiques*, ou à l'inverse, de couper ces dernières du « trouble dans le genre » naguère évoqué par Butler, car l'ensemble de ces interrogations appelle une *réflexion anthropologique d'ensemble sur l'éthique* à une époque où confluent tant bien que mal, faute d'une avant-garde mondiale et nationale constituée capable de les orienter, les révolution technologiques susceptibles de refonder notre ancestrale condition, et l'aspiration générale pour chacun d'accéder à l'ensemble des possibles humains – une aspiration qui, à l'insu de la plupart de ceux qui la partagent, coïncide avec le communisme⁵² conçu par Marx et Engels comme résultant de la dialectique vertueuse du *développement de chacun* et du *développement de tous*.

Il est ainsi nécessaire de penser les conditions générales du « devenir-humain » comme *conditions générales d'un progrès in(dé)fini* et pour cela, il faut lutter sur deux fronts, à la fois contre le conservatisme « biblique » hypocrite (« Touche pas à la (à ma) Nature ! ») et contre son double inversé, le « tout est possible » néolibéral et tendanciellement libertarien du transhumanisme, cet antihumanisme radical qui n'avoue pas son nom.

b) Le dispositif corporel humain est structurellement « infinitiste ». Or, et si paradoxal que cela paraisse, il n'est pas indispensable de bouleverser les fondamentaux de notre « dispositif corporel » pour accéder à l'infinitude potentielle de notre condition, et c'est même strictement l'inverse : « *l'homme*, disait déjà le Grec Anaxagore, *est intelligent parce qu'il a une main* ». Plus scientifiquement dit, la bipédie a libéré les membres supérieurs des tâches locomotrices et a fait de la main humaine la source et la bonne à tout faire potentielle de la technique, tout en provoquant le déplacement du « trou occipital », la régression de la « gueule » (et des crocs...) et surtout, en suscitant un puissant développement encéphalique et neuronal. Ce dispositif anatomique évolutivement acquis nous a munis d'organes, cerveau en tête, qui se montrent capables d'une extraordinaire plasticité fonctionnelle car à la naissance, le cerveau du nouvel humain n'est pas plus « destiné » à apprendre le clavier bien tempéré de Bach qu'il ne l'est à usiner des pièces métalliques, à réciter du Verlaine ou à cultiver la carotte dans la plaine alluviale de Croissy-sur-Seine... Vygotski, Leontiev et d'autres psychologues soviétiques ont ainsi montré combien les activités socialement dirigées de l'enfance, « jeux » en tête, favorisent, ou à l'inverse, inhibent, tel ou tel montage cérébral préalablement inexistant qui permettra ensuite au sujet de s'insérer dans telle activité socialement signifiante... Tout cela n'étant pas sans rapport, encore une fois, avec la longue prématurité biologique qui caractérise l'enfant humain et qui s'avère propice aux apprentissages les plus baroques.

Quant à la sexuation de notre espèce, à la reproduction sexuée qui s'ensuit et à son caractère largement et systématiquement aléatoire, ils s'avèrent indispensables à leur tour à la production des *conditions générales de la subjectivité et de l'intersubjectivité humaines* sans lesquelles nous ne pourrions accéder au statut d'agents sociaux ni, au moins en puissance, au statut éthique de *personnes*, encore moins au statut civique de *citoyens* ou à celui, socioéconomique, de *travailleurs*. Imaginons au contraire que l'« homme augmenté » et/ou diminué de l'avenir, perde cette *indétermination générale* que l'évolution lui a offerte sur un plateau et que l'on puisse désormais, *ante partum*, le doter de tel ou tel pouvoir, de tel ou tel sexe ou non-sexe, lui infuser tel ou tel « don » technique, etc. et tout cela sans travail aucun ni investissement et auto-construction personnels ? Qui ne voit qu'un tel individu se verrait alors *a priori* doté d'un *destin*, ce contraire exact d'une *destinée* impliquant l'engagement conscient et l'auto-construction, *bref la liberté* : si bien que ce plus parfait des humains (?) ne serait plus « né » mais « produit », à l'égal d'une chose, voire d'une marchandise, à l'instar de ces races de chien que la sélection artificielle humaine destine, tantôt à la garde, tantôt à la chasse, tantôt à l'agrément, tantôt à la course, etc. Ce serait pourtant ce qui finirait bien par arriver, puis par arriver en masse si, par ex., la reproduction sexuée passant, du moins en règle très générale, par l'insémination amoureuse de la femme, par la grossesse et l'accouchement, par l'interaction avec un projet amoureux initial, etc., était remplacée massivement, par ex. par la fécondation et la gestation *in vitro* précédée d'un choix judicieux des gamètes, etc. L'enfant ne serait plus dès lors le résultat aléatoire d'une reproduction sexuée avec ses constructions inconscientes, ses projections romantiques, l'aléa de ses conformations – à commencer par le sexe (heureusement non programmé) imprévisible du bébé –, mais bel et bien un produit, une chose, un objet à la rigueur sélectionnable sur catalogue du moment

52 C'était déjà au fond le sujet de notre opus de 2011 paru au *Temps des cerises* et intitulé *Sagesse de la révolution*. La sagesse antique était, en gros, condamnation de la *démésure* (« hybris »), (re-)connaissance et acceptation sereinement gérée de notre finitude. Le prométhéisme moderne, qui est en gros contemporain des Grandes Découvertes, s'est traduit par un rejet faustien et proprement infinitiste de l'idéal de sagesse, c'est-à-dire par un *diabolisme* que poussera à son comble le Rimbaud d'*Une saison en enfer*. Il s'agit désormais, non pas d'assagir la révolution, mais de révolutionner la sagesse en promouvant une *culture rationnelle de l'infinitude* ou, si j'ose dire, une « infinité bien tempérée ». Mais pour cela, encore faut-il que l'homme, refusant la *démésure* crypto-exterministe du transhumanisme, préserve pour l'essentiel les éléments de finitude corporelle et naturelle (vivabilité globale de la Terre, « dispositif corporel » de Sapiens l'ouvrant à tous les possibles), qui permettent de redire après Pascal que « *l'homme est promis à l'infini* ».

que ses heureux « parents », pourrait choisir et pourquoi pas restituer et répudier le cas échéant si pour finir, il comportait une « malfaçon »...

Cela ne signifie aucunement que nous souhaitons prohiber à l'avenir toute espèce d'intervention artificielle susceptible de modifier le patrimoine génétique d'un embryon si le futur nouveau-né devait par la suite, faute d'une telle intervention, traîner derrière lui toute sa courte vie une maladie génétique transformant sa vie future en enfer. Bien au contraire ! Mais s'il faut bel et bien autoriser, voire multiplier ce type d'intervention, comme nous l'avons montré dans notre article déjà un peu ancien paru dans *Raison présente* et intitulé *Dialectique et bioéthique*, c'est exactement pour les mêmes raisons qui font que, par ailleurs et de manière générale, un recyclage méthodique de la reproduction aléatoire-sexuée en production programmable et déssexualisée, pourrait s'avérer catastrophique du point de vue anthropologique : dans les deux cas, l'objectif poursuivi ne serait pas de remédier à la relative et salutaire *indétermination naturelle* qui ouvre à l'humanité, au moins en partie, le champ du possible socialement disponible, mais, soit de préserver ladite indétermination d'une totale artificialisation (cas général), soit de la restaurer quand elle n'existe pas ou qu'elle existe fort peu (cas de la malformation génétique repérée *in utero*). En effet, ce qui fait défaut au petit trisomique, au futur myopathe ou au même atteint de mucoviscidose, c'est l'accès à un maximum de possibles humains, un accès que permet dialectiquement la *détermination à l'indétermination* que porte l'ensemble du dispositif corporel *et inter-corporel* humain – *sexuation, sexualité, prématurité infantile en tête*, et qui fait *notamment* que l'on ne choisit pas ses enfants sur catalogue et que l'on ne décide pas à leur sujet de la plus grande différence possible qui puisse distinguer deux humains en bonne santé : *leur sexe*. Lequel, on le voit, n'est nullement à ce stade, contrairement au « genre », une « construction sociale », ce « *mélange de normes culturelles, de formations historiques, de l'influence de la famille, de réalités psychiques, de désirs et de souhaits* » (comme dit en vrac et confusément Butler) *et ne doit absolument pas le devenir* ; ce que permettrait au contraire la réduction du sexe au genre et l'artificialisation complète de la reproduction, la neutralisation générale de l'humain que ce type de confusion, reposant *in fine* sur le déni de la différence sexuelle, pourrait générer à son insu.

c) Que la construction égalitaire future du genre (ni patriarcal, ni matriarcal) **devra préserver les conditions générales de la reproduction sexuée** - *Pour le montrer, nous nous appuyerons sur un certain nombre d'acquis majeurs des sciences humaines du XX^{ème} siècle. Tout d'abord sur...*

- **L'apport de l' « anthropologie structurale »** – Dans ses articles fondateurs instituant *L'Anthropologie structurale*, l'ethnologue français Claude Lévi-Strauss a montré que l'« échange de femmes » entre groupes humains⁵³ institue un ordre proprement humain marqué structuré par la double parentalité : parenté consanguine (frère, fils, mère...) et parenté « par alliance » (belle-famille, cousinage par alliance, etc.). Or cette double parentèle est indispensable, montre encore Lévi-Strauss qui a étudié pour cela de nombreuses sociétés « premières », pour instituer ce qu'il appelle l'« ordre symbolique » des sociétés humaines : celles-ci sont marquées par un *jeu constant du naturel et du culturel* et c'est le langage, par ex. la manière de nommer ses parents et autres « beaux »-parents (« père », « mère », « sœur »...) qui dissocie ce qui est permis de ce qui est défendu en matière d'union sexuelle, comme on le voit encore dans les dénominations qu'utilisent pour s'interpeller les religieux catholiques (« Mon père », « Ma sœur », etc.). Tel est le phénomène proprement humain et universel – ce qui ne signifie pas qu'il ne soit pas constamment violé ici ou là (mais il s'agit alors là d'une *transgression* punissable) -, de la « prohibition de l'inceste » en tant qu'il favorise l'*ouverture* que constitue l'*échange des hommes et des femmes entre communautés* ; donc l'obligation constante faite aux groupes humains de s'ouvrir à l'altérité et de fuir la consanguinité destructive, n'en déplaie aux racistes. Rien ne montre davantage que la « construction » du genre, et notamment sa nomination, est indissociable des réalités sexuelles et reproductives qu'elles organisent socialement, linguistiquement et psychologiquement *sans nullement les nier*.

- **L'héritage culturel de la psychanalyse** : Freud, de manière empirique et quelque peu biologisante, puis Lacan de manière théorique et en prenant appui sur l'approche linguistique de l'inconscient (« *l'inconscient est structuré comme un langage* »), ont montré que ce que l'on appelait naguère l'*effet-sujet* est au cœur de l'accès humain au symbolique. Le rapport de l'enfant à la mère est tendanciellement fusionnel car passant par la gestation et, éventuellement, par l'allaitement au sein, est initialement « dual », voire « unaire ». Par la *prohibition de l'inceste* émanant du corps social, le père, voire s'il est physiquement absent, celui qui en tient lieu, voire simplement, le « nom du père », joueront un effet séparateur en s'interposant entre la mère et l'enfant, propulsant celui-ci vers l'altérité, le forçant à des identifications contradictoires... Cette dynamique relationnelle ordinairement médiatisée par le langage contribue à construire la *conscience de soi* en tant qu'« autre que l'autre » capable de dire « je », de se situer à égalité dans l'échange (au moins verbal), donc d'assumer ses actes et ses paroles devant tout autre. Mais insistons-y, la construction de la conscience de soi est dialectiquement indissociable de l'émergence en chacun d'une part inéliminable de « refoulé », c'est-à-dire d'une distance impossible à combler, d'une « barre » anthropologiquement créatrice (anthropogénique), entre conscience de soi et inconscient : vertu de la césure, voire de l'arrachement, qu'Arthur Rimbaud avait d'avance résumées par sa formule énigmatique : *Je est un autre*. Dans la dynamique des processus de personnalisation (cette « *individualisation qui ne peut s'effectuer que par la société* » dont parle Marx), cet entrelacs socio-relational complexe se traduit entre autres par la conflictualité de l'Œdipe (et/ou de son asymétrique contrepartie féminine, parfois appelée

⁵³ Mais on peut autant parler d'échange des hommes. Dans les sociétés matrilineaires, les époux vont résider dans la tribu de l'épouse et les enfants à naître appartiendront au clan maternel dont ils porteront le nom totemique. Le frère aîné de la mère exerce alors l'autorité paternelle sur l'enfant (*avunculat*). Cela s'inverse dans les sociétés patrilineaires. Ne pas confondre évidemment matriarcat et matrilineage.

« complexe d'Electre »). Tout cela signale évidemment l'énormité des processus psycho-sociaux de portée anthropogénique que remettrait en cause la forclusion du rapport à la différence sexuelle si elle devait finalement être entérinée par nos sociétés capitalistes-impérialistes à la ramasse, qui plus est, sans réel débat de masse, et imposées comme allant de soi par nos élites, ou du moins par leur partie soi-disant « progressiste », au sens américain du mot. Leur éradication, dans le cadre et sous l'impulsion d'une société capitaliste-impérialiste surtout marquée par des dynamiques exterministes et contre-révolutionnaires, a bien moins de chances, fût-elle portée par la fraction radicale du mouvement « queer » ou de certains courants féministes égarés, de dessiner des perspectives révolutionnaires que de précipiter une *grave contre-révolution anthropologique sur fond de réaction sociopolitique et socioculturelle sur toute la ligne* !⁵⁴

Du coup, le désir humain reste constamment empreint d'une part de mystère si bien que, à l'encontre de ce que porte la société capitaliste, et plus encore, du moderne « capitalisme de la séduction » dénoncé par Cloucard, *il ne faut pas confondre naïvement le désir avec la demande*, c'est-à-dire en termes modernes, avec le *marché capitaliste* et plus encore avec ce que Marx qualifiait de « *fétichisme de la marchandise* ». Ce n'est pas parce qu'on « demanderait », voire « commanderait » au Père-Noël techno-capitaliste un enfant blond aux yeux bleus, mâle et de très fort Q.I., et qu'on parviendrait à obtenir satisfaction de cette demande sur le marché mondial de la G.P.A. ou de la gestation *in vitro*, que ce triste enfant serait assuré d'être désiré ou aimé par les parents qui l'auraient « commandé » sur catalogue.

Ce n'est pas non plus parce que tel enfant âgé de douze ans ou moins, comme le demandent des pétitions totalement irréfléchies, aurait demandé – naturellement sans aucune influence extérieure... – à « changer de sexe » au moyen d'une chirurgie mutilante, que la société aurait le devoir, non pas d'entendre cette demande avec bienveillance et de proposer au demandeur et à ses parents censément garants de son avenir, de consentir à un travail approfondi et impartialement mené d'exploration et de libre parole sur sa signification⁵⁵, puis de confirmer ou pas son choix en connaissance de cause, mais bien au contraire de contenter *aussitôt* cette demande non interrogée, comme cela semble devoir devenir la règle dans certains Etats nord-américains. Et d'engager sur le champ sans discussion toutes les lourdes dépenses sociales nécessaires à sa satisfaction alors même que de plus en plus de remboursements médicaux sont supprimés en masse... Et, encore une fois, sans se demander non plus si, une fois l'irréversible commis, le futur adulte ainsi transformé à jamais n'en voudra pas à mort à ceux qui l'aurait ainsi « écouté » sans réellement prendre la peine de vraiment l' « entendre ».

Du reste, ce n'est pas parce que l'on se *sent* ou que l'on se *dit* femme ou homme qu'on l'est objectivement, on est stupéfait d'avoir à rappeler cette évidence⁵⁶, et le fait même qu'il faille pour « faire sa transition » intersexuelle, absorber des hormones de synthèse, subir une chirurgie lourde (émasculatation, hystérectomie, ablation des seins, etc.) ... et pour autant rester incapable de féconder ou d'être fécondé, montre cruellement que la biologie, l'anatomie et la génétique, fussent-elles méprisées et déniées, n'en continuent pas moins de faire échec aux fantasmes immatériels sur le genre *Je me dis tel, donc je suis tel*, sans avoir rien à faire sur moi-même, sur mon esprit et/ou sur mon corps ; ce qui, étant validé par la société sous la forme notamment d'un état-civil possiblement en voie de liquéfaction, comme c'est le cas en Espagne, instituerait une *incroyable ambiance sociale générale empreinte de néo-magisme, de non-réalisme et d'irrationalisme constitutifs*. Mais les *fantasmes de toute-puissance* ne sont-ils pas, en général, et de manière bien plus grave encore, il est vrai, sur le plan politico-militaire, des productions mentales indissociables de l'exterminisme capitaliste contemporain, fussent-elles parfois maquillées en propositions « subversives » ? Du reste, ces dérives immatérielles ont immédiatement,

⁵⁴ Dans la *Trilogie* d'Eschyle intitulée *l'Orestie*, et plus spécifiquement dans *Les Choéphores*, est sublimé le passage historique qui a mené les Athéniens de l'âge classique de l'ancien ordre matriarcal et purement lignager du Sang (symbolisé par les *Erinyes* vengeresses, ces déesses de la vendetta luttant « clan contre clan ») au nouvel ordre patriarcal assumé et dominant, lui-même lié à l'émergence révolutionnaire récente de la démocratie athénienne (constitution de Solon, puis de Clisthène), d'une Justice exercée par un Tribunal arbitral (l'Aréopage) jugeant d'après des lois écrites et sur la base d'arguments (λογος) échangés par les parties. Le nouvel ordre est présidé par Athéna, la déesse vierge et dépourvue de mère directement émanée de la Pensée de Zeus ; elle est l'alliée d'Apollon, le dieu de lumière et de vérité. Nous avons longuement étudié la signification historico-anthropologique de cette pièce d'Eschyle dans un cours naguère dispensé aux étudiants de C.P.G.E. scientifiques à propos de la notion de justice.

⁵⁵ Quitte à aller au bout de la demande si le sujet et ses parents, partie prenante incontournable de la chose, paraissent très sereinement au clair avec elle.

⁵⁶ Il le faut pourtant : croyant interpréter fidèlement Beauvoir, J. Butler écrit par ex. ceci, que lui reproche Nicolas Caziaux non sans quelque irritation sarcastique : « *L'idée de base* (s.-e. de S. de Beauvoir), *c'est qu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient, que 'le corps n'est pas un fait'. Elle a ouvert la possibilité d'une différence entre le sexe qui vous est assigné et le sexe que vous devenez* ». Mais remarque Caziaux à raison, ce n'est pas là du tout ce que dit Beauvoir qui écrit au contraire : « *il n'y a pas toujours eu des prolétaires : il y a toujours eu des femmes : elles sont femmes par leur structure physiologique* » (piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/nicolas_caziaux_judith_butler.pdf). Réinsistons sur cette évidence puisque certains font carrière universitaire de s'y dérober : le sexe est évidemment un fait biologique patent, n'en déplaise à Butler, et l' « assignation » à ce sexe qui est faite à chacun à sa naissance (voire avant elle par le choix parental d'un prénom masculin ou féminin), est un *autre* fait (social et symbolique, celui-là). En effet, le mot « assignation » mêle confusément deux jugements de statut différent : d'une part un *jugement de réalité, un constat*, que tel bébé, ou tel fœtus est fille, garçon ou (rarement) intersexué, d'autre part cet autre jugement (*de valeur* et performatif, bien que se prenant pour un jugement de réalité, ce sur quoi Butler n'aurait pas tort d'insister si elle daignait travailler ses concepts), relevant du langage et de la normativité sociale, d'après lequel, étant né garçon ou fille, le nouvel humain devra nécessairement répondre à telles obligations sociales de *genre* préétablies. Et ces obligations, s'il s'avère qu'elles soient inégalitaires, qu'elles désavantagent les filles (ou, sur certains points, les garçons censés, par ex. ne jamais pleurer, etc.) ou encore qu'elles briment les enfants intersexués en leur fixant une mission impossible, il faut évidemment les contester et les modifier partiellement ou globalement au nom de l'égalité civique et éthique entre les citoyens.

non pas leur correctif rationnel, mais à l'inverse, leur contrepartie réactionnaire « tradi » dans le déploiement mondial de *thématiques grossièrement naturalistes et idéologiquement primitives* telles que les déploient en toute exaspérante sottise nombre de forces ouvertement réactionnaires (du type « *un homme est un homme, une femme est une femme !* », sous-entendu : *les mecs au pouvoir, les nanas au fourneau !*), de Trump à Poutine, et des colons juifs de Cisjordanie à leur sinistre équivalent afghan !

Bien entendu, nous ne nions pas le droit illimité de chacun au rêve, aux fantasmes, aux jeux de rôle, voire au travestissement assumé comme tels⁵⁷, voire au « changement de sexe » (mal nommé) chirurgical ou hormonal s'il est avéré que la personne concernée ne peut s'épanouir sans cette perspective... et que, bien entendu, la fantasmagorie de chacun, au sens non péjoratif de ce mot (tout le monde « fantasme »), sur ce plan comme sur tout autre, ne déborde pas dans l'espace public au risque de mettre autrui en danger : bref, comme Spinoza avant nous, nous appelons à respecter strictement, y compris bien entendu dans le cadre d'un socialisme-communisme de nouvelle génération, ce que le néo-totalitarisme capitaliste actuel respecte de moins en moins⁵⁸ : le fossé entre le public et, non pas « le privé », notion hautement confuse, mais l'*intime* des chambres à coucher et l'inviolabilité du « for intérieur ». Nous disons seulement qu'il y aurait grand danger sociétal à instituer, du côté de la société, une forme d'obligation générale à valider à l'instant toute demande statuant sur sa définition... surtout si la demande consciente immédiate s'est refusée à passer le test du *tenir bon sur son désir* cher à Lacan : un test que fournit pour commencer, l'acte courageux d'engager une analyse en tant qu'elle risque en effet de révéler (ou pas) au demandeur que sa demande consciente est une expression déviée du désir inconscient véritable que l'on n'aurait pas eu, sans cela, la force de chercher et de s'exprimer à soi-même⁵⁹.

Car le prix à payer pour cette démarche tendanciellement immatérialiste, voire néo-magique, est anthropologiquement colossal quand on mesure les changements globaux de paradigme qu'elle engage à l'échelle de la société : en effet, pour satisfaire, non pas tels ou tels individus sincères et déterminés dont les droits à l'écoute sociale sont indiscutables, mais une *idéologie* ultra-idéaliste du « *Je change de sexe/genre si je veux quand je veux et la société dit aussitôt amen* », le fait anthropologique majeur de la sexuation en tant que réalité biologique objective inhérente aux contraintes reproductives de l'espèce risque d'être incroyablement dénié, ou du moins, dévalué pour des milliards de personnes. Et avec la sexuation, ce sont les revendications objectives pressantes des femmes en tant que telles (des maternités de proximité ! Des congés pour règles douloureuses ! Un rattrapage général des salaires et promotions ! Un accès égal réel aux carrières scientifiques ! Des cantines scolaires et des laveries d'entreprise ! Un temps de travail domestique et une charge mentale équitablement répartie dans les couples !) qui risquent d'être ravalées au rang de bricoles, le sexe étant entièrement rabattu sur le genre et celui-ci étant réduit, en dernière analyse, conceptuellement parlant, à un ressenti obscur confinant à l'arbitraire. En définitive, ce sont même, par ricochet, les revendications de « fierté » propres aux homos masculins et féminins (qui, que l'on sache, aiment bien respectivement, des *garçons* ou des *filles* !) qui pourraient s'en trouver paradoxalement déstabilisées !

• **La butée bioéthique et biopolitique de la G.P.A.** – Nombre de personnes, et surtout de progressistes, qui peuvent entendre à la rigueur qu'un couple homosexuel de femmes puisse passer par l'insémination artificielle, comprennent fort bien, tant par raisonnement que par constat empirique de ce qui se advient déjà quand des couples d'homos masculins recourent à la gestation pour autrui, que la G.P.A. dans une société régie par des rapports capitalistes, impérialistes, voire néocoloniaux, ne peut rien donner d'autre, *au moins en moyenne*, qu'une chosification et qu'une marchandisation exploiteuses du corps des mères-porteuses, notamment de celles des pays pauvres de l'Est et du Sud au profit de personnes riches issues des pays riches. Avec à la clé, des contorsions psychiques redoutables pour les futurs adultes nés de ces pratiques tendanciellement esclavagistes qui tendent à nier la différence radicale repérée par Kant entre objets et sujets, choses et personnes, purs moyens pour autrui et « fins en soi ».

57 J'ai ouï dire, mais ne l'ai pas vérifié, que le « délit » de travestissement (port public du costume de l'autre sexe) reste formellement incriminable en France, comme il l'était déjà au XIX^{ème} siècle en dehors des périodes carnavalesques !

Au passage, il est incroyable que la gauche sociétale française continue massivement de mépriser le personnage de Jeanne d'Arc (il est vrai symbole de cette indépendance nationale que la gauche euro-atlantiste méprise...) alors que, en toute logique, cette figure de proue de l'histoire de France devrait servir de porte-étendard, *mutatis mutandis*, non seulement au féminisme en général (la France libérée de l'occupation anglaise par une fille de laboureur chevauchant et portant le glaive !), mais aux revendications transgenres dans ce qu'elles ont de sainement interpellant pour tous : la Pucelle n'a-t-elle pas été condamnée par l'Eglise officielle collaborant avec le Duc de Bedford, pour avoir « porté l'habit d'homme » (elle portait l'armure, donc les chausses !) ? C'est sur ce point que l'évêque Cauchon a « coïncé » cette très jeune femme ; si, en effet, ses « voix » lui avaient commandé de porter l'habit d'homme, c'était qu'elles étaient diaboliques car Dieu maudit les travestis et autres eunuques !

Sur l'histoire de Jeanne et de ce que les médiévistes appellent le « prophétisme féminin », cf. les études de Colette Beaune, la grande historienne de la Geste johannique, ainsi que la pièce d'inspiration marxiste *Le procès de Jeanne d'Arc*, coécrite par les écrivains est-allemands Anna Seghers et Brecht.

58 Le capitalisme monopoliste d'Etat, dont le néolibéralisme mondial et sa tendance constante à bâtir de nouveaux Etats supranationaux forment l'expression paradoxale, tend à privatiser de plus en plus l'espace et les services publics ; symétriquement, il empiète de plus en plus sur l'intimité, la vie ci-devant « privée » devenant intégralement « traçable » par la police ou par des associations bien-pensantes pratiquant à sa place le flicage caractérisé. *Comment ne pas parler de néo-totalitarisme « globalitaire » ?*

59 Par ex. dans le cas assez banal où, par ex., un garçon demandant à devenir fille a succédé dans sa lignée à une fillette précocement décédée que ses parents éplorés ont précipitamment, et sans avoir pris le temps de faire le deuil de l'enfant mort-né, voulu imaginairement « remplacer » en enfantant un second bébé – hélas pour eux, du sexe opposé ! En l'occurrence, ce sont plutôt les parents qui, dans l'intérêt de leur jeune fils vivant qu'ils condamnent inconsciemment à réincarner une jeune morte ! – devraient faire l'effort de s'analyser ; car la « libre demande » de leur rejeton censément « transsexuel de par sa volonté » risquerait fort de n'être alors que l'expression du *deuil dénié de ses parents* (assorti d'une forclusion de la place de l'enfant défunt dans l'espace symbolique) !

Il en irait certes fort différemment dans une société communiste achevée où, par ex., *et en règle générale, non à titre d'exception plus ou moins suspecte*, la G.P.A. consentie par telle femme féconde pourrait sororalement « rendre service » à telle autre femme stérile ou à tel couple homo « en mal d'enfant ». Nous n'en sommes pas là, loin s'en faut hélas, et dans une société strangulée par la marchandisation galopante de toutes choses, il convient de ne pas mettre la charrue avant les bœufs de façon telle que, sous le glorieux prétexte de précipiter une « révolution anthropologique » nullement mûrie, une énorme contre-révolution sociopolitique nous ramenant insidieusement à l'esclavage, soyons clairs, au *trafic d'enfants* et à la *prostitution reproductive*, ne finisse par triompher sous le masque d'une « avancée sociétale ».

De manière générale, les révolutionnaires que nous entendons rester ne doivent pas écouter les sirènes « sociétalistes » qui prétendent mettre au second plan, voire reléguer aux oubliettes, les questions sociale et nationale : il ne faut en somme jamais dévier de ce qui constitue le noyau dur de la théorie marxiste et de la pratique communiste : *le primat historique et la centralité politique de l'antagonisme Capital/Travail* et, comme son effet diffracté à l'échelle internationale, le co-primat dérivé de l'antagonisme entre impérialisme et peuples opprimés. Que ces contradictions se résolvent et, non pas « après » leur résolution révolutionnaire, mais *dans le cadre d'une dynamique générale menant à leur résolution et comme l'une des dimensions de ladite dynamique*, nombre de questions « sociétales » que l'actuel capitalisme putréfié subvertit de l'intérieur et dévoie contre la gauche populaire, pourront alors trouver un mode de résolution tel que l'on pourra sincèrement rappeler à son sujet l'irrécusable impératif éthico-politique formulé par Kant :

« Agis toujours de manière telle que tu traites l'humanité, en toi et dans les autres, comme une fin, jamais seulement comme un moyen ».

A) Révolution sociopolitique et refondation anthropologique – L'étude qui précède ne fournit certes pas des solutions clé en main pour l'établissement du programme « sociétal » de la révolution socialiste du XXI^{ème} siècle. Mais d'une part, nous indiquons déjà ici à gros traits ce à quoi il *ne* faudra surtout *pas* consentir sur ce plan sous peine d'avoir à s'aligner servilement, soit sur la réaction mondiale et sur son gros « bon sens » sexiste, transphobe et homophobe, soit sur le « sociétalisme » décomposé qui nie la sexuation objective et qui finit de ce fait par détruire du dedans et en cascade les revendications féministes, voire les revendications homosexuelles elles-mêmes, sans parler des revendications transsexuelles (s'il n'y a plus de sexe reconnu !), tout en faisant diversion à la *centralité objective de la question sociale*. D'autre part nous proposons ici une sorte de fil rouge permettant de garder le cap en toutes circonstances en matière de « politique du sexe et du genre », voire, plus globalement, en matière de « politique sociétale et anthropologique » : *combattre l'exterminisme sous toutes ses formes*, y compris celles qui présentent un visage « sympathique » et « progressiste », réaffirmer en actes que *l'homme est une fin en soi de la politique*, jamais seulement un moyen ou une possible marchandise (tel est le propre de l'esclavage !), et que la finalité de l'histoire, si finalité il y a, ne saurait consister à abolir les conditions anthropologiques de l'historicité en tant qu'elles permettent l'ouverture de l'avenir humain sur le « bon infini » pascalien : celui du progrès des Lumières et de la liberté : il s'agirait plutôt d'accomplir pleinement ce que comportent ces conditions anthropologiques, de faire en sorte que l'homme, la femme et l'enfant ne soient jamais transformables en objets-marchandises et d'empêcher que le « dispositif corporel de Sapiens » qui, nous l'avons vu, permet l'auto-construction de l'essence humaine qui constitue l'historicité, ne soit irresponsablement détruit au risque de saper aussi, sinon l'humanité comme le ferait une guerre nucléaire impérialiste, du moins le socle anthropologique permettant l'émergence de l'« humanitude » même de l'homme.

Résumons-nous : dans la « lutte finale » géante qui oppose de nos jours la *mauvaise fin exterministe de l'histoire*, celle qui tend à détruire l'humanité en l'éliminant physiquement et/ou en éradiquant les bases anthropologiques de son humanisation possible, et la *bonne fin de l'histoire* par triomphe d'un socialisme-communisme de nouvelle génération pleinement émancipateur, égalitaire et solidaire, tout doit être fait sur tous les fronts, y compris sur le front « sociétal » (c'est-à-dire *in fine* anthropologique), pour que la seconde « fin » puisse l'emporter. Alors que l'impérialisme-hégémonisme euro-atlantiste se débride, qu'il transgresse toute espèce de « ligne rouge » en tous domaines et qu'il assume de plus en plus son ténébreux potentiel exterministe du Donbass à la Corée en passant par le Proche-Orient dévasté, par Cuba assiégée et par le Détroit de Taiwan menacé, il faut *prendre position sur le front sociétal* dans la « lutte finale » qui constitue l'essence de notre époque : de quelque façon, et sur quelque terrain que ce soit, il faut se garder d'opter inconsciemment, et sur quelque plan que ce soit, pour la « mauvaise » fin de l'histoire que porte l'oligarchie euro-atlantique alliée au fanatique Netanyahu et au régime bandériste de Kiev, et il faut tout faire à l'inverse pour que l'emporte la « bonne fin de l'histoire » que l'hymne prolétarien dû à Eugène Pottier et à Pierre Degeyter résume noblement par la phrase :

« L'Internationale sera le genre humain ».

Raison pour laquelle il faut réduire à marche forcée, en France comme à l'international, l'énorme fracture idéologique qui sépare encore le regain mondial des luttes prolétariennes (grèves de masse souvent victorieuses aux U.S.A., en Grande-Bretagne, en Inde, au Bangladesh, au Québec, au Mexique-Nord, en Corée du Sud...), et le Mouvement communiste international soumis depuis des décennies aux tirs croisés dévastateurs de l'opportunisme et du sectarisme, du révisionnisme de droite et du révisionnisme de gauche.

Pour qui voudrait aller plus loin dans la réflexion programmatique marxiste sur les relations entre les sexes, nous nous contenterons ici d'indiquer quelques pistes de réflexion à contre-courant des conceptions à la mode, la « mode » incluant la nostalgie réactionnaire pour la bonne vieille famille patriarcale :

1°) Lénine face à la question de l' « amour libre », ou comment rester sourd aux cris d'orfraie de la fausse gauche et aux objurgations de la droite dure en matière de relations hommes/femmes (cf. texte joint en document annexe).

Bien des progressistes qui se veulent à l'avant-garde de la révolution sociétale (une expression fort confuse du reste !) s'imaginent souvent, surtout dans les milieux intellectuels, qu'il faudrait pour cela s'affranchir de ce que Lénine osait appeler, au risque de heurter sa camarade française Inessa Armand, partisane avouée de l'« amour libre », le « *sérieux dans l'amour* ». Il conviendrait par ex. d'en finir, non pas avec le mariage bourgeois calculé pour perpétuer la « dynastie », additionner les fortunes, maintenir au passage la domination masculine, consolider la religion établie et transmettre de père en fils présumé le « patrimoine » acquis sur le dos des travailleurs, mais bien... le mariage en général ; y compris le mariage éventuellement validé par une République laïque, égalitaire et socialiste entérinant devant la collectivité l'*engagement sérieux et solide* solennellement et librement pris l'une envers l'autre par deux personnes pour construire une famille ; et, éventuellement, pour avoir des enfants et les éduquer à construire, non pas seulement, ni même centralement, un *Home sweet home* égoïste et un « cocooning » petit-bourgeois, mais ce « bonheur commun » qui constitue l'objectif proclamé des nations démocrates depuis sa proclamation officielle par la Constitution (robesspierriste) de la Première République française : ce qui regarde effectivement, non seulement les amoureux « convolant en justes noces », mais la sécurité et l'éducation futures des enfants dont l'Etat socialiste est lui aussi comptable, et du civisme desquels dépendront *in fine* la poursuite ou l'échec de la construction socialiste et républicaine.

Or il est fréquent, du côté de la droite dure, de faire parade d'engagements surjoués et, du côté de la gauche bobo, de faire l'éloge anarchisant de la précarité amoureuse (« *merci pour ce moment !* »), voire de l'instabilité familiale (voire du refus gidien de toute idée de famille : « *Familles, je vous hais !* »), quand ce n'est pas d'idéaliser l'état d'insécurité affective dans laquelle sont placés de nos jours une majorité d'enfants ballottés de droite et de gauche dans des « familles monoparentales » (le plus souvent à la seule charge de la mère !), recomposées ou poly-recomposées, étant sous-entendu que toute forme de stabilité du couple ou de fidélité conjugale aurait quelque chose de « réac » et de ridiculement romantique... Notre propos n'est certes pas ici de culpabiliser les millions de concitoyens, du reste devenus majoritaires, *plus par la force des choses que par choix sereinement mûri*, qui vivent de près ou de loin ce type de situation dans laquelle prédominent les mots « ex- », « aventure sans lendemain », « rupture(s) », « pension(s) » (ou... non-versement des pensions par l'ex-mari volage...), « gardes d'enfants », solitude, vacances éclatées, temps de transport dilatés et... interminables procès nourrissant des cohortes d'avocats ! Et dire que cet *infantilisme parental de masse*, qui fait fi de toute idée d'engagement – une notion centrale permettant selon Rousseau de distinguer l'*état de nature* de l'*état civil*⁶⁰ – ose « festivement », voire « ludiquement », se présenter comme le comble de la liberté... Sans crainte de ramer à contre-courant, ni de heurter de front le faussement amical « capitalisme de la séduction » dénoncé par Clouscard, il s'agira donc plutôt ici d'inviter chacun(e) à méditer avec esprit critique, voire autocritique, le dur propos de Laurence Parisot, l'ex-présidente du MEDEF, qui déclarait naguère cyniquement, afin de justifier la précarisation générale de l'emploi jeune par le patronat « moderne » :

« La santé est précaire, l'amour est précaire, la vie est précaire, pourquoi le travail ne serait-il pas précaire ? ».

Observons d'abord que cette phrase contient une magnifique – et pour une part inconsciente – *inversion idéologique* ; car si la précarité gagne du terrain en matière de préservation de la santé, de solidité des relations amoureuses, de soutien parental ferme à l'éducation des enfants, de durabilité des familles, sans parler du recul général que l'on observe en matière d'engagement politique, associatif et syndical, c'est moins parce que, bizarrement, les « individus » se seraient inexplicablement entichés d'une instabilité des désirs qui fait planer une sourde angoisse permanente sur leur destinée et qui les empêche de construire leur parcours de vie et leurs projets comme autant d'œuvres pensées et voulues comme telles⁶¹, c'est-à-dire en définitive, comme des manifestations véritables de leur personnalité. Considéré d'un point de vue matérialiste, ce *court-termisme* haletant et généralisé apparaît plutôt comme l'effet inaperçu sur les individus de la dégénérescence au long cours d'un mode de production capitaliste qui saborde désormais les quelques progrès qu'il avait initialement permis, ou du moins tolérés dans la foulée des révolutions bourgeoises : car dans sa phase actuelle de course effrénée au profit maximal (il s'agit en dernière analyse pour lui de contenir coûte que coûte la baisse tendancielle du taux de profit moyen), le capitalisme monopoliste d'Etat de coloration néolibérale secrète à plein jet de la précarité socioéconomique (délocalisations, privatisations, baisse de l'aide au logement social, diminution des indemnités chômage, affaiblissement des services publics et de la Sécu...) : nous avons en vue, comme tous les militants intervenant en milieu populaire, le chômage structurel massif, la casse des statuts, du Code du travail et des conventions collectives nationales,

⁶⁰ Même si le mot « engagement », très post-sartrien, n'y est pas employé, c'est là la thématique centrale du chap. VIII du Livre 1 du *Contrat social*.

⁶¹ A laquelle parviennent seuls ces rares « élus » de nos sociétés insidieusement censitaires, grands financiers, capitaines d'industrie, politiciens de haut vol, vedettes du sport-spectacle et du show-biz, mais à quel prix ! Exceptons cependant ces militants du mouvement ouvrier qui ont « tenu le cap » leur vie durant, ces grands scientifiques et artistes dont la « carrière » ne doit rien qu'à leurs talents, etc. Peut-être aussi, et ça fait du monde, ces témoins du simple plaisir d'exister qui, comme l'écrit Brassens, « *N'ayant pas / D'idéal sacro-saint / Se bornent à ne pas trop / Emmerder les voisins* »...

l'épuisement professionnel permanent des travailleurs « ubérisés », la ruine et le désespoir menaçants pour les paysans, artisans et autres « auto-entrepreneurs », l'érosion galopante des retraites par répartition et des remboursements-maladie, la cherté des loyers urbains, sans oublier les déprimants trajets pendulaires entre lieux de travail et « périphéries » urbaines, l'extension des déserts médicaux, la raréfaction des services publics et du commerce de proximité... Sans parler de l'insécurité globale que font peser sur l'humanité les prédatations environnementales liées à la course au profit, la montée concomitante de l'Etat policier et d'une criminalité de masse à l'américaine, l'euro-délitement planifié des pays souverains, l'engloutissement inexorable des cultures et des langues nationales et, par-dessus tout, l'imminence d'un « conflit global de haute intensité » froidement envisagé par l'U.E.-O.T.A.N. : c'est ainsi que le processus social de précarisation – ou, plus dialectiquement, le *processus social en marche de désocialisation* – contamine en profondeur, et hélas, à leur insu, voire avec toute la complicité dégradante propre à la servitude volontaire, la vie et le mode de pensée des individus, des couples... et pour finir, *des enfants* eux-mêmes. Après quoi, la fausse gauche, les « syndicalistes » replets de la C.E.S., les « communistes » décaféinés à la Roussel et les « insoumis » euro-assagis et atlantico-rangés viendront froidement nous dire que « les peuples n'ont plus besoin de partis d'avant-garde » pour les aider à s'orienter pour retrouver ensemble, de manière efficace et organisée, le voie de la résistance et le chemin de la victoire⁶² !

Nul ne s'étonnera donc si Lénine fait ici l'éloge, sous l'appellation quelque peu rabat-joie de « *sérieux dans l'amour* »... de l'*engagement amoureux* : c'est-à-dire de la maîtrise de soi, de la volonté rationnelle déjouant les doubles contraintes inaperçues et pseudo « libertaires » des « *Enjoy !* », « *Envy !* » et autres « *Fais-toi plaisir ! (... et endette-toi !)* » dont nous harcèle l'hédonisme obligatoire, sinon joyeux, qu'alimente lugubrement le « capitalisme de la séduction ». Il s'agira, à contre-courant du « éclate-toi à tout instant ! », de cultiver l'*esprit de responsabilité* envers l'aimé, mais aussi envers la République au sens noble du mot, et *in fine* envers les éventuels enfants issus du couple. Pas plus qu'il ne devra consister à détruire les patries, mais qu'il sera amené à les refonder sur des bases authentiquement « nationales », c'est-à-dire *populaires*, le socialisme de l'avenir – un mot synonyme de travail coopératif, de mise en commun raisonnée, de planification, de ménagement et de reconstitution réfléchie des ressources naturelles et humaines, de satisfaction des besoins humains l'emportant sur la course au profit maximal – n'aura aucunement pour tâche de détruire les couples, de saper les familles et de laisser dériver au petit bonheur, au gré des injonctions en provenance du « marché », l'éducation des enfants d'autant que l'exploitation capitaliste pourvoit déjà largement à ce délitement général ! Il s'agira au contraire et tout à la fois de...

- *Dénoncer et de démonter tout ce qui, dans la relation de couple et l'éducation familiale et scolaire des enfants, procède des inégalités de classes, de sexe, de territoire, de « provenance communautaire », etc.*, mais aussi, fût-ce indirectement, du développement inégal des Nations existantes et de la récurrence du racisme néocolonial, de l'héritage (pour une bonne part d'origine religieuse au sens large) de superstitions inhumaines comme l'homophobie, de l'insuffisance criante des services publics de santé et d'éducation, de la carence globale en idéaux, sinon en pseudo-idéaux dangereux, fascisants, militaristes, etc., de nature à éclairer l'horizon socio-environnemental fort sombre de la société capitaliste dénuée de tout grand projet humain.

- *Détruire tout ce qui provient de millénaires de « défaite historique de la femme »* intériorisée (Engels) et qui enseigne sans cesse aux enfants, par-delà le prêchi-prêcha hypocrite de l'école officielle et dans le langage bien plus persuasif de la vie quotidienne en pays capitaliste-impérialiste (et où en pays colonisé ou néo-colonisé...), à assimiler *virilité*, violence et suprématie, *féminité*, séduction diabolique et soumission. La nouvelle *construction des genres* qui sera celle du socialisme-communisme de nouvelle génération ne niera nullement la différence des sexes, mais elle ne prétendra plus tirer directement d'eux, ni la réaffirmation du patriarcat et de ses relents esclavagistes, servagistes et capitalistes, voire fascistes, ni des velléités matriarcales de type puritain (sur le modèle des hypocrites « ligues de vertus » américaines du XIXème siècle) dévaluant la sexualité et ce plaisir qui, selon le grand Epicure, constitue glorieusement le « *commencement et la fin de la vie heureuse* ». Et cela engage une véritable révolution culturelle au sens léniniste, et non au sens mao-primitiviste du mot : il faut instruire des

62 Cela ne signifie pas que le socialisme de l'avenir aura à jouer les Pères-la-vertu, et encore moins que les P.C. du futur auront à régenter la vie affective de leurs membres. Dans la société socialiste de l'avenir, que Lénine définissait comme le « régime des coopérateurs civilisés », l'esprit de caserne sera banni et *il y en aura pour tous les goûts*, comme c'était le cas en R.D.A., du moins dans ce domaine (la vie sexuelle était très libre là-bas), et comme c'est depuis toujours le cas à Cuba, ce pays où la discipline collective commence et finit joyeusement en salsa. Simplement, il s'agit de savoir ce que, globalement, et au titre de ce que Kant appelait un « idéal régulateur » de la Raison pratique, la société compte promouvoir pour ses membres comme visée fédératrice globale permettant à chacun de se dépasser et à tous de converger sur des projets communs en « matérialisant l'idéal ».

Au contraire, dans une société capitaliste en voie de décomposition sociale et sociétale avancée, on prétend rendre service aux couples, aux enfants et aux individus en les privant du *tiers régulateur* qui permet seul aux personnes de s'engager l'une envers l'autre et qui ne peut en rien, sans promouvoir une insécurité totale, se réduire au « *je te plais, tu me plais* » d'une rencontre initiale d'emblée conçue comme biodégradable.

Car pour construire, il faut, si inconsciemment que ce soit, un *tiers* objectivant la relation duelle : *trois est le premier nombre pluriel vrai* car en fait de construction intersubjective, *Deux égalent Un* et *Un égale Zéro* : la triade dialectique fonde *a posteriori* l'unité comme unité et la dualité comme pluralité vraie (Lacan dirait : *pas d'« autre » sans « Autre »*). Ce tiers régulateur qui prend occasionnellement la forme de l'Etat républicain (et la vraie république, c'est le socialisme, nous apprend Jaurès...), ce n'est pas forcément « quelqu'un » ou « quelque chose », et la psychanalyse nous apprend que le père ne joue pleinement son rôle intercesseur et socialisant que sous la forme du « nom-du-père », du père en absence, du père idéal, de la place vide ou du symbole respecté comme tel. Les Thélémites de Rabelais obéissaient à la devise, que beaucoup aujourd'hui entendent sottement au premier degré, « *Aime et fais ce que tu veux* ». Mais vouloir ne se réduit pas à désirer et, moins encore à « souhaiter » paresseusement.

milliards d'humains, il faut partager les Lumières modernes, il faut élever la majorité des humains, garçons et filles, au niveau des avancées philosophiques, scientifiques, techniques et, potentiellement, démocratiques, de notre temps, il faut combattre les superstitions magico-religieuses (ce qui ne signifie en rien persécuter les croyants, parfois plus avancés sur certains points que bien des « marxistes », ou fermer synagogues, temples, églises et mosquées !) qui enferment des millions, voire des milliards de femmes dans la soumission à l'ordre patriarcal, cet allié planétaire de l'impérialisme comme on l'a vu quand les U.S.A. ont armé et financé les intégristes de Ben Laden pour abattre le régime laïco-démocratique de Kaboul qui cherchait à mettre en place la réforme agraire, la laïcité de l'Etat et la mixité de l'école primaire à l'Université !

- Accélérer et orienter correctement le progrès technologique dans le sens de l'humain et non dans celui de la « consommation » et du tout-profit. Dominé par les conceptions idéalistes, un certain féminisme bourgeois ou petit-bourgeois obsédé par les seules considérations langagières (par ex. l'impraticable « écriture inclusive » ou par l'obsession du style « politiquement correct ») refuse d'admettre que le progrès au long cours des forces productives, un temps permis par le primo-capitalisme, puis par l'expérience soviétique pionnière, a permis aux femmes d'accéder à des métiers qui, initialement, étaient réservés aux hommes en raison de leur plus grande force musculaire : pensons par ex. à la direction assistée qui permet désormais à nombre de femmes de conduire des autobus, pensons à la contraception qui, sur la base de la connaissance de la chimie organique, permet aux jeunes de faire l'amour et aux filles de sortir avec les garçons sans avoir à redouter *asymétriquement* une grossesse prématurée potentiellement catastrophique pour les ainsi-dites « filles-mères », et par avance déshonorantes pour les « bâtards » à naître ! Aujourd'hui, le capitalisme stérilise, empêche ou dévoie *ab ovo* ce progrès technique, soit pour susciter une surconsommation éco-irresponsable, soit pour alimenter la suicidaire course aux armements. Alors que, par progrès des forces productives, des marxistes conséquents n'entendent pas la possibilité creuse de faire toujours plus vite des choses de plus en plus nocives, mais celle, exclusivement, de servir l'homme et le vivant en contribuant à ce que Babeuf appelait le « bonheur commun ». On n'y prête pas assez attention, y compris du côté des marxistes, mais quand Marx indique que, parvenu à un certain seuil de développement, le mode de production capitaliste bloque l'essor des forces productives, ce blocage doit s'entendre *qualitativement* et pas seulement quantitativement étant entendu que, ce seuil étant franchi, lesdites forces « productives » tourment à vide ou pis, se muent, du dedans, en forces destructives pures et simples vu que, par ex., elles ne sont plus conçues pour servir l'humain mais pour l'exterminer ou le remplacer !

2°) Droit à l'enfant ou droit de(s) enfant(s)... à devenir et à grandir !

Bien évidemment, une approche *humaniste* de la reproduction sociale doit rejeter l'idée individualiste-consumériste d'un « droit à l'enfant » des personnes ou des couples. Qu'il faille aider les couples stériles qui le souhaitent à procréer, voire à adopter des enfants dès lors qu'il existe des mineurs orphelins ou abandonnés, c'est bien entendu hors de discussion. Nous voulons simplement dire que le communisme de l'avenir, de même du reste que toute République bourgeoise redevant un peu décente, devront évidemment se fonder sur le droit *des enfants*, non pas « à naître », comme le disent sottement les adversaires du droit des femmes à l'I.V.G. (par définition, l'enfant n'existe pas avant de d'avoir été conçu et d'avoir atteint un certain stade gestatif), mais, une fois que l'enfant paraît (lui qui, précisément n'avait nullement demandé à naître et qui n'aura pas de sitôt les moyens de son autonomie civique, économique, voire physique), sur son droit à être nourri, soigné, éduqué, aimé, soutenu dans son développement et éclairé dans ses choix futurs. Cela impliquant aussi qu'il soit fermement « recadré » par les adultes dans son propre intérêt, jusqu'à ce que, devenu lui-même nubile, adulte et productif (sous le socialisme, travailler est un devoir universel), il puisse à son tour s'acquitter de ses obligations, soit envers ses propres enfants s'il en a, soit envers l'ensemble de la nouvelle génération dont la génération précédente est collectivement responsable (raison pour laquelle symétriquement, dans la plupart des sociétés jusqu'ici existantes, les enfants doivent censément respecter les anciens comme ils respectent leurs parents). De tels droits instituent autant de devoirs, non seulement pour les géniteurs de l'enfant, mais pour la collectivité nationale, voire pour l'humanité tout entière quand des enfants sont quelque part massacrés en masse (comme c'est présentement le cas à Gaza ou au Liban) avec évidemment, en toile de fond, le devoir absolu pour les adultes de veiller activement sur la paix mondiale, de léguer à la jeune génération un environnement vivable et de lui fournir les bases d'un développement socioéconomique porteur d'espoir pour la jeunesse de chaque pays.

Détaché de ces devoirs collectifs de portée générale, le prétendu « droit à l'enfant » apparaît comme une égoïste tentative de faire main basse sur l'avenir tout en le privatisant.

3°) Dialectique du droit au divorce et de l'engagement de l'Etat socialiste à soutenir les couples par des mesures sociales

Quitte à déplaire à quelques-uns, indiquons aussi que ces droits de l'enfant font obligation aux parents d'être responsables autant que faire se peut de la « maintenance » et du « développement durable » de leur couple (qui ne doit jamais être considéré comme une richesse acquise), et au minimum de la collaboration des deux géniteurs à l'éducation des petits, y compris en cas de divorce. Nous ne voulons évidemment pas dire que les parents ne pourraient pas divorcer sans manquer à leurs devoirs parentaux car il saute aux yeux que le maintien à tout prix d'une mauvaise union maritale est souvent plus toxique pour les enfants de ce *non-couple* que ne serait une rupture intelligemment négociée et préservant l'intérêt affectif et matériel des enfants issus de ce « lit ». Et ce n'est pas pour rien du reste que la Révolution prolétarienne russe avait institué le divorce par consentement mutuel en plaçant sur ce plan l'homme et la femme sur un strict pied d'égalité. Seulement il en va du droit au divorce comme il en est, à l'échelle nationale et internationale, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes

jusqu'au droit, s'ils en décident ainsi, de se séparer d'autres Etats pour former un Etat indépendant : comme on le sait, Lénine a constamment milité pour ce droit et c'est à raison que l'Etat socialiste issu d'Octobre 1917 ne s'est finalement pas constitué en République fédérative socialiste russe, comme l'auraient souhaité certains bolcheviks par trop centralistes, mais bien en « Union des Républiques Socialistes Soviétiques », chacune des Républiques fédérées conservant le droit constitutionnel de quitter à tout instant la Fédération si elle le souhaitait⁶³. Pour autant, Lénine a toujours dialectiquement exigé que les communistes du P.C.U.S. combattissent ensemble, toutes nationalités confondues, le nationalisme séparatiste ; car, bien évidemment, les quinze républiques soviétiques unies étaient bien plus fortes pour édifier le communisme et se défendre des prédatons impérialistes que ne l'eût été chacune d'elle isolément considérée : comme on le voit, défense intransigeante du « droit au divorce » ne signifie pas... propagande pour le divorce, complaisance idéologique envers le séparatisme, le repli sur soi, les querelles mesquines sur fond d'indifférence pour l' « enfant » commun qu'étaient alors le socialisme et le pouvoir du peuple !

Eh bien il en est de même quand il y va de la stabilité des couples à laquelle, pour mille raisons évidentes, l'Etat socialiste est vitalement intéressé... ainsi que la masse des enfants. Cet engagement de l'Etat socialiste n'implique nullement de « faire la morale » soir et matin aux jeunes couples, même si l'éducation socialiste se doit d'enseigner sans cesse à tous l'altruisme et l'esprit de responsabilité, ainsi que l'a enseignait, par ex., Ernesto Che Guevara. Cela signifie avant tout fournir aux jeunes couples et aux enfants tous les moyens sociaux, économiques, culturels, civiques, de vivre harmonieusement, d'avoir confiance en l'avenir, de faire sereinement leur vie, de transmettre le nécessaire à la génération suivante, de préserver la paix, d'œuvrer pour un environnement sain, de veiller sur la santé publique, en un mot de participer à l'élan général de la classe laborieuse vers un avenir de progrès. *L'enfance, notre plus doux espoir*, tel fut jadis l'intitulé d'une brochure signée Maurice Thorez.

3°) Une nouvelle familialité communiste – Répétons-le, la révolution communiste n'a pas pour fin d'abolir « la » famille, le capitalisme s'en charge déjà suffisamment comme il déchiète aussi les patries, la démocratie et le progrès social. Il s'agit au contraire de jeter les fondations socio-économiques émancipatrices de l'égalité républicaine complète entre les sexes et de leur *camaraderie socialiste* pour bâtir une humanité nouvelle, plus libre et plus fraternelle (et/ou *sororale* !). Bien entendu, cela implique une nouvelle répartition égalitaire des rôles domestiques entre garçons et filles, un égal respect pour les individus par-delà leurs orientations hétéro- et homosexuelles⁶⁴, donc une nouvelle éducation dont les nouvelles générations de jeunes communistes, progressistes et syndicalistes ont historiquement commencé de donner l'exemple d'avant-garde. Cela dit, il est faux que la révolution communiste en matière de genre et de sexe se réduise à une « éducation morale ». Le matérialisme historique nous oblige à considérer que « les mentalités » ne changent pas durablement s'il n'y a pas aussi, dans le même temps, un effort collectif planifiant la transformation des bases matérielles de l'existence sociale. Outre la reconstruction des conditions d'une vie humaine tant soit peu stabilisée par la liquidation du chômage et de la précarité sociale, par la quête de la paix et la reconstruction d'un environnement vivable, etc., le socialisme de l'avenir devra ainsi, comme avait commencé de le faire la première expérience de socialisme détruite par la contre-révolution,

- *Stimuler l'accès systématique des femmes à l'ensemble des secteurs de l'économie*, industrie, agriculture, services, recherche, armée, etc., dans des conditions de rigoureuse parité salariale et professionnelle avec les hommes ; chose impossible sans que ne soient créés par ailleurs...

- *Construire des services publics éliminant au maximum les corvées domestiques* comme telles. Cuba, la R.D.A., l'U.R.S.S., la Tchécoslovaquie socialiste, etc. avaient commencé par ex. à mettre systématiquement en place des cantines, des crèches, des dispensaires et des laveries d'*entreprise* où, par ex., les travailleurs apportaient leur linge le matin et le récupéraient dûment lavé et repassé à la fin de leur journée de travail. Cela permettait aux ouvrières, aux femmes cadres et aux employées et/ou à leurs conjoints diligents de repartir le soir de l'entreprise en récupérant leurs enfants sur place, en limitant au minimum les corvées (« abrutissantes », dit Lénine) de courses et de « popote », en diminuant au maximum le phénomène éreintant de la *double journée* et de la *charge mentale*⁶⁵ qui pèse prioritairement sur les travailleuses. Peu suspecte de sympathie communiste, la philosophe féministe et militante social-démocrate Elisabeth Badinter avait ainsi honnêtement remarqué que la R.D.A. socialiste l'emportait de loin sur la R.F.A. capitaliste en matière d'emploi féminin, d'égalité salariale, d'activité sociale, sportive, artistique et civique des salariées, et cela en raison de l'impressionnant réseau de crèches d'usine qui sillonnait la R.D.A. et que la « réunification » de 1990 a prestement liquidé... Sans oublier la

⁶³ Ce que, cent ans plus tard, ne digère encore pas le contre-révolutionnaire Poutine, et que l'Espagne, le Canada fédéral ou la Grande-Bretagne bourgeoise et « démocratique » ne sont toujours pas disposés à accorder respectivement à la Catalogne, au Québec ou à l'Irlande du Nord !

⁶⁴ Du reste, celles-ci ne sont pas des « choix » : chacun constate, parfois non sans surprise, voire déception, à l'approche de la puberté, les effets d'attrance que produisent ou que ne produisent pas sur son corps et sur ses émois sexuels la personne du même sexe ou celle de l'autre sexe, sans parler de cas de figure plus complexes ou du moins, plus tortueux. Redisons qu'il n'y a rien de méritoire ou de glorieux à être hétéro, bi ou homo, la seule attitude cohérente en la matière étant la tolérance empreinte de bienveillance et c'est un signe de barbarie offrant un terrain psychique potentiellement favorable au fascisme (qui essentialise volontiers autrui pour le criminaliser dans son essence) que de reprocher à quelqu'un, non pas ce qu'il fait par choix, comme tuer ou voler, mais ce qu'il est, quelquefois bien malgré lui, et parfois même à son insu. Pourvu, faut-il le dire, que soit bannie toute atteinte sexuelle faite aux mineurs ou aux adultes non consentants.

⁶⁵ Qui n'est jamais que l'envers psychique d'une décharge physique que la société s'accorde trop généreusement ...

question du dynamisme démographique : dans le même temps en effet, la R.F.A. cléricale dominée après-guerre par les chrétiens-« démocrates » d'Adenauer, Kiesinger (un ex-nazi !), Ehrhardt, Kohl, et pour finir, Merkel (elle-même fille de pasteur protestant) continuait de considérer toute femme digne de ce nom comme une mère au foyer par destination : le résultat de long terme de ce conservatisme tant social que sociétal matelassé de *baratin féministe* hypocrite est l'écroulement de la démographie ouest-allemande. Qui, depuis 1989 s'est, comme il était prévisible, étendu à l'ex-R.D.A. annexée.

Conclusion : Conceptuellement, il est absurde, et du reste impossible, de dissoudre le genre dans le sexe biologique et réciproquement. Comme à toute époque jusqu'ici, sexe biologique et construction historico-sociale du genre (symbolique, idéologique, politique, juridique...) restent structurellement contraints, au moins au niveau de la société prise globalement et statistiquement, de s'articuler l'un à l'autre, les constantes anthropologiques imposées par la sexualité biologique demeurant en longue période le support principal de la reproduction de l'espèce et devant le rester, comme nous l'avons vu, pas seulement pour des raisons de fait, mais pour des motifs éthico-politiques contribuant à fonder, avec d'autres données corporelles propres à notre espèce que nous avons citées, la distinction capitale entre chose et personne.

Bien entendu, l'orientation sexuelle de chacun doit être respectée, non pas parce que toutes les orientations seraient d'égale valeur⁶⁶ anthropologique, mais parce que, sauf cas très particulier, elles résultent moins d'un choix supposément dépassionné que de dispositions diverses d'origine en partie inconsciente (voire, diraient d'aucuns, « biologiquement déterminée »), que ce soit pour les homos, les hétéros, les « bis », etc. : or, dans tout régime un peu civilisé, *seul un choix implique responsabilité morale*, et partant, récompense ou sanction sociale et il n'y a aucun mérite ou démérite particulier à être ceci ou cela, hétéro, homo, « bi », « trans », etc., pas plus qu'il n'y a de mérite ou de démérite à être né mâle ou femelle, blond ou brun, etc.

Enfin, s'il est indispensable en régime communiste (entendu au sens d'une société conjuguant le développement de chacun avec le développement de tous) de purger la construction des genres de tout ce qui introduit une hiérarchie sociale entre masculin et féminin, cela n'autorise en rien à mettre en doute, d'une part, l'existence objective d'un sexe féminin, d'autre part et surtout, de dissoudre les revendications propres à ce sexe aujourd'hui encore largement dominé en les passant par profits et pertes d'une politique de « genrification » impliquant le droit à la démultiplication indéfinie des genres, voire *in fine* à leur pure et simple dissolution/ neutralisation. Sans quoi nous continuerions comme devant à naître massivement hommes ou femmes, voire, à la marge, intersexués, mais nous n'aurions guère de chance de pouvoir jamais devenir tous des humains pleinement *libres, solidaires et égaux*.

ANNEXE – Lettre de Lénine à Inessa Armand, 17 janvier 1915 – Tome XXXV des Œuvres complètes, p. 176

Dear friend,

Je vous conseille vivement de faire un plan de brochure plus détaillé. Autrement, trop de points restent imprécis.

Je dois dès maintenant formuler cet avis : je conseille de supprimer entièrement le § 3 : « la revendication de l'amour libre (pour les femmes) ».

Cela donne vraiment une revendication bourgeoise et non prolétarienne.

Qu'entendez-vous donc par là ? Que *peut-on* entendre par là ?

- 1- L'affranchissement des considérations matérielles (financières) dans l'amour ?
- 2- Idem des soucis matériels ?
- 3- Des préjugés religieux ?
- 4- De l'interdiction de papa, etc. ?
- 5- Des préjugés de la « société » ?
- 6- De l'ambiance étroite du milieu (paysan ou petit-bourgeois, ou intellectuel-bourgeois) ?
- 7- Des liens de la loi, du tribunal et de la police ?
- 8- Du sérieux dans l'amour ?
- 9- De l'enfantement ?

⁶⁶ L'homosexualité exclusive n'est pas universalisable du point de vue de l'intérêt reproductif général de l'espèce, et sauf à court-circuiter le corps humain dans le processus reproductif en lui substituant des processus machinaux fort problématiques du point de vue bioéthique, un couple d'homosexuels purs doit toujours passer par une reproduction sexuée indirecte s'il veut obtenir des enfants autrement que par adoption ; pour autant, l'homosexuel pur n'est pas plus tenu, à titre personnel, de chercher à avoir des enfants que n'y est tenu tel(le) hétérosexuel(le) qui préférerait, lui ou elle aussi à titre personnel, et sans prétendre généraliser son cas, ne pas en avoir lui-même. Pour éviter les faux procès, rappelons que cette notable traite de l'impact anthropologique universalisable ou pas de telle ou telle orientation sexuelle, et nullement de la valeur propre des individus qui en sont porteur. Lénine et Kroupskaïa n'ont pas eu d'enfants. Valent-ils moins que Goebbels et sa femme qui en ont eu six et qui, du reste, les ont assassinés pour les entraîner à leur exemple dans la chute du Troisième Reich ?

10- La liberté de l'adultère ? etc.

J'ai énuméré bien des nuances (pas toutes, évidemment). Vous entendez naturellement, non pas les n°8/10, mais soit les n°1/7, soit quelque chose dans le genre des n° 1/7.

Mais pour les n°1/7, il faut choisir une autre définition car l'amour libre n'exprime pas cette idée avec exactitude.

Tandis que le public, les lecteurs de la brochure entendront *immanquablement* par « amour libre » en général quelque chose dans le genre des n°8/10, même *en dépit de votre volonté*.

Du fait que, justement, dans la société contemporaine, les classes les plus bavardes, les plus bruyantes et les plus « en vue » entendent par « amour libre » les n°8/10, de ce fait, cette revendication n'est pas prolétarienne mais bourgeoise.

Les n°1/2 sont les plus importants pour le prolétariat, et puis les n°1/7 ; or cela, au fond, n'est pas l' « amour libre ».

Il ne s'agit pas de ce que « vous voulez entendre » *subjectivement* par cela. Il s'agit de la *logique objective* dans les questions de l'amour.

Friendly shake hands. – W.I.

TERMINE LE 26 MAI 2024 à LENS

www.georges-gastaud.com